

# FIGARO ILLUSTRÉ

## ATHÈNES



LA FONTAINE DU MONASTÈRE

TABLEAU DE THÉODORE RALLI (MUSÉE D'ATHÈNES)

Ayuntamiento de Madrid









## Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

### Lendemain de Fête

— Comment le Jour de l'an s'est-il passé pour vous, Bizeneuveille ?

— Assez mal, chère Madame, je vous remercie. Et même un peu plus mal, tout compte fait, qu'il y a un an.

— Vous avez eu un ennui ?

— Le pire de tous...

Heureusement, mon vieux camarade, en disant cela, se met à rire ; et j'en conclus que le cas n'est pas d'une extrême gravité. Pourtant, Bizeneuveille est de mauvaise humeur. Il a beau rire : sûrement quelque chose l'irrite...

A petits pas, nous suivons le boulevard, sous le soleil, et Bizeneuveille me confie que le 1<sup>er</sup> janvier a été, cette année, ruineux pour lui.

— On envie les petits rentiers, me dit-il. Mais vous doutez-vous que je viens de manger en huit jours mon revenu d'un mois ?

— Quelles folies avez-vous faites, Bizeneuveille ?

— Aucune, Madame. J'ai donné des étrennes.

— Je vous croyais sans famille, et votre vie est celle d'un ascète...

— A peu de chose près ; oui... Mais s'il est vrai que je n'ai ni femme, ni enfants, ni filleul, ni maîtresse et que je dîne peu en ville (ce qui réduit à presque rien pour moi l'annuelle addition des cadeaux, des fleurs et des marons glacés), j'ai des inférieurs..., c'est-à-dire une foule de soi-disant serviteurs et de simili-subordonnés qui sont en réalité mes maîtres, et desquels il dépend, toute l'année, que la vie me soit plaisante ou insupportable. C'est la bienveillance de ces gens-là qu'une fois par an j'essaie d'acheter...

Bizeneuveille avait l'air si maussade que je ne pus m'empêcher de rire. Il reprit :

— Vous me trouvez peut-être un peu ridicule. Mais je m'explique mal ; ou plutôt je ne m'explique pas complètement.

Ce qui m'exaspère en tout cela, voyez-vous, ce n'est pas seulement l'obligation où je suis de disperser, chaque année, en pièces de mon-

naie, mes rentes d'un mois ; c'est aussi l'espèce d'humiliation que je ressens à distribuer autour de moi certains pourboires...

— Quoi, Bizeneuveille ! Vous vous sentez humilié d'être généreux ?

— Oui, Madame... parce que cette générosité est justement la preuve de ma faiblesse ; parce qu'elle marque à quel point, de nos jours, le bourgeois le plus indépendant en apparence est peu le maître de sa vie.

« Ce n'est pas par amour que j'ai donné de grosses étrennes à ma bonne. J'ai donné de grosses étrennes à ma bonne parce qu'il dépend de cette personne que mon petit ménage soit bien ou mal tenu ; que ma nourriture soit succulente ou médiocre ; que mon linge et mes vêtements soient surveillés distraitemment ou avec soin ; que mes fournisseurs me volent beaucoup ou me volent peu ; que ma cave, où j'ai horreur de descendre, se dégarnisse lentement, ou trop vite... Il y a dans la vie d'une maison un tas de petits déboires aussi impossibles à prévenir qu'à conjurer, et que je devrai subir, s'il plaît à cette femme que je les subisse... »

« Est-ce que vous croyez aussi que c'est par reconnaissance ou par affection que j'ai doublé, cette année, les étrennes de mes concierges ? »

« J'ai doublé les étrennes de mes concierges parce que ces gens disposent en souverains de ma sécurité et de ma tranquillité. Ils me saluent très bas et me sourient obséquieusement quand je passe ; mais je sens bien qu'à la première brouille, ç'en serait fait de moi. Pensez-y : ni la police, ni la magistrature, ni l'autorité militaire, ni aucune espèce d'autorité ne sauraient m'empêcher de vivre tranquille, si je suis un contribuable exact et un citoyen respectueux des lois de son pays. M. Fallières, lui-même, eût-il horreur de ma figure, ne peut rien contre moi. Mes concierges peuvent tout. Ils tiennent suspendus au-dessus de ma pauvre tête les pouvoirs les plus redoutables : celui de ne pas monter mes lettres ; celui de dire à un visiteur attendu, que je suis sorti ; celui de se faire complices de la domestique qui me sert mal, ou de rendre la maison inhabitable à celle qui me sert bien. Ils peuvent me diffamer sournoise-

ment ; ils peuvent, s'il est tard et s'il pleut à verse, m'obliger à sonner dix fois, avant de tirer le cordon. Jamais, en aucun temps, fût-ce sous les régimes de pire despotisme, n'a pu être exercée contre un citoyen l'oppression minutieuse et incessante à laquelle est exposé, en 1910, et sans représailles possibles, un Parisien brouillé avec ses concierges...

Bizeneuveille se recueillit quelques secondes, et, voyant que sa mauvaise humeur semblait m'intéresser, continua :

— Nos « inférieurs » ! mais ce sont partout nos maîtres ! Je dépends du garçon qui me sert au restaurant, et le morceau que je mange est bien celui qu'il veut me faire avaler. Mon « physique » est, chez le coiffeur, à la merci de l'homme qui me coupe les cheveux. La première préoccupation du monsieur qui va voir un ministre, est de savoir comment le recevra l'huissier à qui il remettra sa carte, en entrant. Il est infiniment plus important pour un habitué de la Comédie-Française, d'avoir pour soi les ouvreuses que d'être bien avec M. Jules Claretie ; et vous savez comme moi, Madame, quels ennuis affreux peuvent résulter, pour une personne timide, de la mauvaise humeur d'un cocher de fiacre ; et aussi comme le plus ennuyeux voyage en chemin de fer peut être facilité par la simple bienveillance d'un homme d'équipe !... Evidemment, de tous ces tyrans-là, il en est qu'on ne frôle qu'une fois et qu'on ne reverra plus. Mais il y a les autres... ceux qui demeurent, et qui nous guettent, quand sonne l'heure des étrennes. Ah ! comme ils nous tiennent bien, ces inférieurs-là ! comme ils semblent nous dire : « Veux-tu que l'année soit bonne, ou préfères-tu qu'elle soit atroce ? »

— Bizeneuveille, dis-je, je vous croyais l'ami du peuple ?

— Je le suis toujours, dit Bizeneuveille. Mais cela ne m'empêche pas de penser qu'à de certains égards l'ancien régime avait du bon. L'ancien régime, en opprimant un peu le peuple, le rendait très sympathique. En l'émancipant, le nouveau régime l'a rendu insupportable ; et sur ce point, Madame, soyez assurée que presque tous les démocrates sont d'accord.

SONIA



## La Mode

En cette saison où, fuyant les bourrasques et les frimas d'un hiver maussade, les trains de luxe emportent les foules élégantes vers la côte d'Azur ou les plaisirs sportifs de Chamonix, n'est-il pas plaisant de relire, au coin de son feu et en suivant, de l'esprit, les prestigieux rapides, des notes très sages et très documentées, sur les voyages ? « Depuis les temps les plus reculés, les voyages ont été considérés comme le complément de toute bonne éducation et comme une source inépuisable de découvertes... C'est en voyageant que les Anciens se formaient ; c'était seulement au retour de leurs longues excursions qu'ils devenaient législateurs ou philosophes. »

« L'homme qui veut voyager, lisons-nous encore, doit être doué d'une santé de fer, ne redouter ni fatigues ni privations, avoir l'esprit fécond en ressources, un courage physique et moral à toute épreuve, beaucoup de sang-froid dans les dangers. »

Nos plus frêles Parisiennes, nos délicates mondaines, ont-elles à méditer ces graves considérations avant de s'en aller, intrépides, vers les glaciers de la Savoie, les pentes de l'Esterel ou les plages du Littoral ? Pour cette course vertigineuse, à travers des centaines de kilomètres, qui les changera en quelques heures, d'horizons, de climat, de milieu, ont-elles modifié leurs toilettes, leurs habitudes, leur coquetterie, leur luxe ? Dans le vaste salon roulant, dont le plafond fastueusement décoré s'incurve suivant des lignes agréables, la Parisienne s'allonge en une confortable bergère, ravissante et dégagée dans l'inédit tailleur créé par Green pour ce voyage, le petit costume natté dans les tons « biscuit » avec pattes et col de velours ton sur ton, et si chic comme coupe ! Coiffée de la plus exquise toque d'Amicy, fleurant bon le parfum favori (n'est-ce pas la Corrida, de Pinaud ?) elle feuillette le dernier roman qui vient de paraître, mais en songeant à tout autre chose qu'à parcourir les pages fraîchement coupées, aux chapeaux immenses, aux toques jolies qu'elle emporte dans la grande caisse carrée, et plus encore à tous les modèles qu'elle a vus chez Amicy et qu'elle aurait voulu tous prendre ne sachant auquel s'arrêter : la grosse paille blé mûr doublée de velours noir, empanachée d'autruches blanches et couronnée d'une bordure de roses vieux-bleu ; ou le séduisant modèle dont nous donnons la photographie : en panne blanche doublée de velours noir, garnie d'une cocarde de queues de skungs et d'un pouf de crosses blanches. Et les nombreuses toques « turban » en paille ornées de « fantaisies » délicieusement posées.

Très chic, cette panne bleue doublée de velours noir avec panaches de plumes noires !

Et le train se déplace avec une célérité qui ne se révèle ni par des cahots, ni par la fuite du

paysage dont les lignes, au contraire, demeurent longtemps inscrites dans la clarté des grandes baies, tandis que des « waiters » de style, transportant des boissons choisies, circulent à pas feutrés parmi les sièges amples et accueillants.

Comme il est facile de risquer sans crainte un déplacement sur cette ligne Paris-Méditerranée qui dégringole si gentiment et si droit, de notre Septentrion au pays du soleil ! Nous n'avons plus de



Chapeau de panne blanche doublé de velours noir, aigrette blanche et skungs en garniture. (Création d'AMICY, 25, rue Royale). (Phot. H. Manuel)

mérite à circuler ; le grand héroïsme est de résister à la tentation du départ, de rester sous notre ciel gris et froid.

Mais le rapide séduisant et luxueux ne va pas seulement vers l'azur du Midi, il oblique aussi vers les splendeurs éblouissantes du glacier où des sports nouveaux, joyeux et sains attirent nos plus jolies mondaines. Chanel y songea lorsqu'il combina son costume à blouse russe très longue en gros natté écossais avec un peu de fourrures en bandes, renard « fumée » ou gris et fermant sur l'épaule comme un simple chandail ; le bonnet et les guêtres assorties complètent cette tenue aussi pittoresque que de goût parfait.

Mais, hélas ! toutes ne s'en vont pas ; et celles que leurs devoirs ou les circonstances retiennent au rivage brumeux de la capitale, se consolent en déambulant de visites en visites, de conférences en « five o'clock », du patinage aux parties de « puzzle ».

La mode est aux conférences ! Ne nous en plaignons pas, mais n'en abusons point ! J'admire trop nos vaillants conférenciers et nos gracieuses conférencières pour ne pas en penser tout le bien possible. Mais ce que je déplore, c'est que nos cerveaux soient si peu préparés à recevoir une telle abondance de

manne intellectuelle et savante et que nos mémoires soient si peu complaisantes.

Nous nous sommes consolées de ces amères réflexions en « croquant » à l'une des plus « selectes » de ces réunions, l'immense chapeau de velours noir à touffes de plumes tilleul de la comtesse de G., une fidèle d'Amicy, tout comme M<sup>me</sup> L., si jolie sous les bords très relevés de panne blonde doublés de velours noir, à la calotte piquée d'une simple, mais énorme aigrette noire, ce qui était d'un chic incomparable.

Pour nos visites, la même maison a créé un délicieux chapeau de panne noire, très relevé de côté à la calotte cerclée de « gorges d'acier ». Cette exquise nouveauté est formée de petites plumes bleuâtres, superposées en écailles et qui donnent les plus jolis reflets du monde. Nous avons pu constater aussi d'une façon générale l'emploi judicieux et talentueux que M. Amicy fait de toutes les petites fleurs mélangées, Louis XVI, la grande vogue de la saison qui vient...

Nous les verrons dans les plus somptueux salons pendant cette période des visites du Jour de l'an, ces très courtes visites où l'on arrive pour s'asseoir, dire deux banalités, pour saluer et sortir vivement, recommencer le même cérémonial. Peu sociables, agaçantes pour les femmes intelligentes, ridicules aux yeux des gens qui regardent pour noter et juger, ces visites, dit-on, sont condamnées par la mode à disparaître, tout comme les cartes.

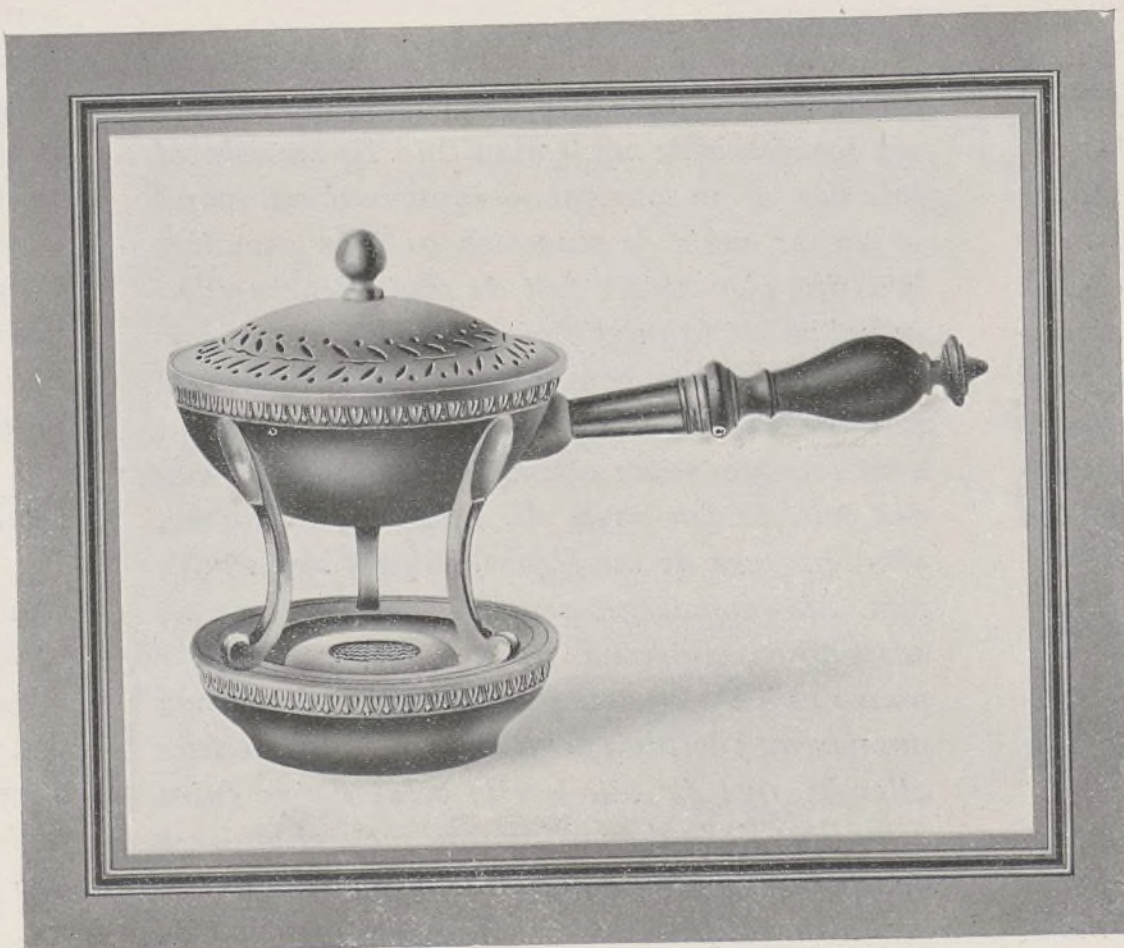
Restons-y cependant pour admirer les toilettes qui s'y épanouissent, telles des fleurs rares en serre chaude. Car, dès que les vêtements souples de précieuses fourrures sont rejetés, ces vêtements où Green excelle, on ne voit que silhouettes aux lignes gracieuses, bustes emperlés, endentellés, nuances pâles et délicates ou tissus ravissants, dont l'inspiration vient le plus souvent de la scène des théâtres jusqu'à cette autre scène mondaine où la comédie et la tragédie de la vie sont parfois si intenses ! Ainsi, de l'Odéon, nous arrivent une « polonaise » en drap champignon d'un modernisme très parisien et une charmeuse rose cornaline, à corsage de mouseline de soie, très pimpante. Nous y avons vu apparaître aussi la jaquette mi-longue, gracieusement ondulée aux hanches ; et, aux Nouveautés, d'adorables chiffons ont fait pousser bien des soupirs d'envie. Telle, une tunique de mouseline blanche aquarellée dont le type est à renouveler pour robe du soir de jeune fille et un petit trotteur printanier tout fringant sous les grelots dorés de sa garniture !

Ainsi le théâtre ne donne pas seulement une impulsion plus ou moins vive à notre littérature ; il nous guide dans la voie des élégances, dans le chemin de tous les luxes. De part et d'autre, les dieux fassent que ce soit toujours avec art, suivant les lignes du Vrai et du Beau !

LAURENCE DE LAPRADE

## Fleurs et Parfums

En toute saison, la femme élégante et raffinée aime à s'entourer de plantes et de fleurs ; rien n'est en effet plus décoratif et plus gai à l'œil que ces souriants produits de la nature qui font naître le printemps dans notre demeure, alors qu'au dehors le ciel s'attriste de nuages gris. Pour rendre l'illusion plus complète, on parfume l'air, avec le délicieux brûle-parfum de Guerlain, des senteurs embaumées que la fleur répand réellement dans la nature : on peut ainsi varier aussi souvent qu'on le désire et les fleurs de son salon et le parfum qu'elles exhalent. Quoi de plus agréable qu'un intérieur où règne la gaieté du décor et où l'être tout entier est pénétré d'un subtil et délicat parfum ? Quelle charmante innovation que ce délicieux bibelot que Guerlain a créé en pensant à vous, chères et raffinées élégantes, il connaît vos



goûts et les délicatesses dont vous aimez vous entourer.

Ce petit brûle-parfum, véritable œuvre d'art, peut se joindre aux mille bibelots du boudoir, charmants caprices d'art et d'élégances ; il embaumera votre retraite, vos recueils et même vos heures d'ennui !

Vous trouverez aussi chez Guerlain, mille jolis flacons de formes élégantes ou originales, contenant, dans leur cristal transparent, les essences des plantes les plus rares du monde entier ; vous pourrez choisir parmi eux de quoi satisfaire les caprices de chaque heure de la journée, soit que vous ayez besoin de donner du velouté à votre épiderme avec « l'Eau Hégémonienne », soit que vous employiez « l'Eau du Coq » pour tonifier et vivifier les chairs, soit enfin, que pour vous reposer des fatigues de la vie mondaine, vous preniez le « Bain de Madame » dont les ablutions délassent et redonnent au teint toute sa fraîcheur.



## L'Exposition de Bruxelles

Dans un des sites les plus pittoresques de la capitale belge, à l'endroit dit « Solbosch », sur les terrains qui longent le bois de la Cambre, — promenade favorite des bruxellois, — une nuée d'ouvriers travaillent fébrilement à la construction et à l'aménagement de l'Exposition de Bruxelles. Et tandis que les halls, les palais, les pavillons de toutes nations et de tous styles sortent de terre et s'élèvent comme s'ils obéissaient aux machinistes d'un théâtre de féerie, dans les bureaux de l'Exposition, dans les commissariats de la Belgique et des nations étrangères, s'accomplit chaque jour avec une activité sans cesse croissante, le travail gigantesque qui consiste à centraliser en un même endroit du globe tout ce que la science, l'industrie, l'art, le progrès sous toutes ses formes ont accompli de plus remarquable, de plus heureux, de plus triomphant dans la vie des différents peuples.

Et disons-le tout de suite à l'honneur de nos amis, les Belges : tout le travail préparatoire, mené avec une belle ardeur et un rare esprit de méthode, est exactement au point d'avancement qui avait été assigné pour ce moment de l'année ; on précède les dates prévues plutôt qu'on ne se laisse distancer par elles, et l'on peut, dès à présent, annoncer un phénomène inouï dans l'histoire des Expositions : L'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles sera prête pour le jour de l'ouverture, — c'est-à-dire pour la fin d'avril 1910.

Tout cela ne va point, il est vrai, sans les vicissitudes réservées aux œuvres de longue haleine, parmi lesquelles la plus sensible fut la mort toute récente du regretté bourgmestre de Bruxelles, M. de Mot, président du Comité exécutif de l'Exposition. M. Emile de Mot, qui avait présidé aux destinées de la brillante Exposition de Bruxelles en 1897, était considéré comme l'homme providentiel de la nouvelle entreprise, et le public bruxellois eut l'impression que ce deuil imprévu serait irréparable. Mais la Belgique ne manque pas d'hommes. — Après avoir rendu au grand défunt le tribut d'hommages et de regrets qui étaient dans le cœur de chacun, le Comité exécutif désigna tout d'une voix, dans son propre sein, une personnalité de premier plan qu'il pria d'accepter la présidence.



M. le Baron JANSSEN

Le nouveau président est le baron Janssen, directeur de la Société Générale de Belgique, administrateur-directeur général de la puissante Compagnie des Tramways Bruxellois, président du Congrès permanent et international de tramways et de Chemins de fer d'intérêt local. Administrateur hors ligne, homme du monde accompli, orateur de talent, esprit droit et judicieux, le baron Janssen sera le digne continuateur de feu Emile De Mot, et tout son passé fécond est là pour répondre du succès de l'Exposition de Bruxelles.

## Blondes et Brunes

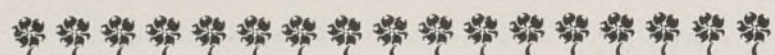
La blonde serait paraît-il en train de disparaître de la surface du globe, pour céder le pas à la brune ? Un statisticien nous l'affirme en un petit ouvrage intitulé : « La Beauté disparaît ». Je ne m'en étonnerais point, si je ne voyais dans le monde, un nombre aussi fabuleux de femmes et surtout de Parisiennes à la chevelure dorée de Vénus, de la belle Hélène et de tant d'autres, qui, depuis l'antiquité, eurent le prix de beauté.

Est-ce à dire que la nature a voulu mettre sa palette à l'unisson de la mode. Non certes, mais les cheveux blonds sont, de l'avis de tous, plus seyants et plus flatteurs ; il n'en faut pas davantage pour inciter toutes les femmes à se transformer en beautés blondes. Cette transformation, il est vrai, s'opère aujourd'hui avec la plus sûre méthode, la plus parfaite science, à la satisfaction entière de toutes, sans aucun inconvénient pour la chevelure, ni pour la santé, du moins pour celles qui s'adressent à Lenthéric et suivent ses conseils toujours désintéressés ; il les leur donne avec sa compétence, ses connaissances acquises par une longue expérience, résultat de ses patientes recherches en cette matière. Toutes les élégantes peuvent aujourd'hui, grâce à lui, posséder la nuance de cheveux qu'elles rêvent et qui les rend si jolies. Il y a, dans sa maison, 245, rue Saint-Honoré, à Paris, des laboratoires d'études, des salons d'applications, où toute la question de la chevelure est étudiée et résolue avec une conscience et une compétence que l'on ne trouve nulle part ailleurs.

S'il s'agit de donner aux cheveux ces ravissants reflets d'or tant enviés, l'Eau du Tintoret (franco 5 fr. 85) est une merveille ; si on veut leur enlever le gras si nuisible et si désagréable, l'Anti-septique Lenthéric (franco 4 fr. 85) est incomparable et laisse la tête fraîchement parfumée pendant longtemps ; si les cheveux tombent la Lotion Verte (5 fr. 85) est souveraine, les pellicules et les irritations ne résistent pas à son action bienfaisante ; si par négligence, on a laissé apparaître des fils d'argent, on trouvera dans l'emploi de La Mirande (franco 20 fr. 50), nouvelle découverte scientifique très intéressante, un adjuvant, d'une application facile, d'une innocuité absolue donnant des résultats parfaits, même dans les blonds si difficiles à obtenir. Avec la Mirande, les cheveux restent flous et légers ; elle n'a aucun inconvénient pour la santé ; les arthritiques même peuvent impunément en user et ceci est d'un intérêt primordial, cela prouve en effet à quel point elle est inoffensive.

Et voilà pourquoi on voit tant de personnes blondes et toujours jeunes.

MARQUINETTE



## Notes et Informations

### LES MANCHES COURTES

Un journal de modes donnait, dernièrement, un aperçu rétrospectif des modes féminines depuis la crinoline jusqu'à la robe Directoire.

Les volants, les crénaux, les plis Watteau, les tuniques, les jupes à tournure, les robes princesse, les tailleurs, tout a défilé, et il est remarquable que dans une si longue kyrielle il y ait si peu de manches courtes.

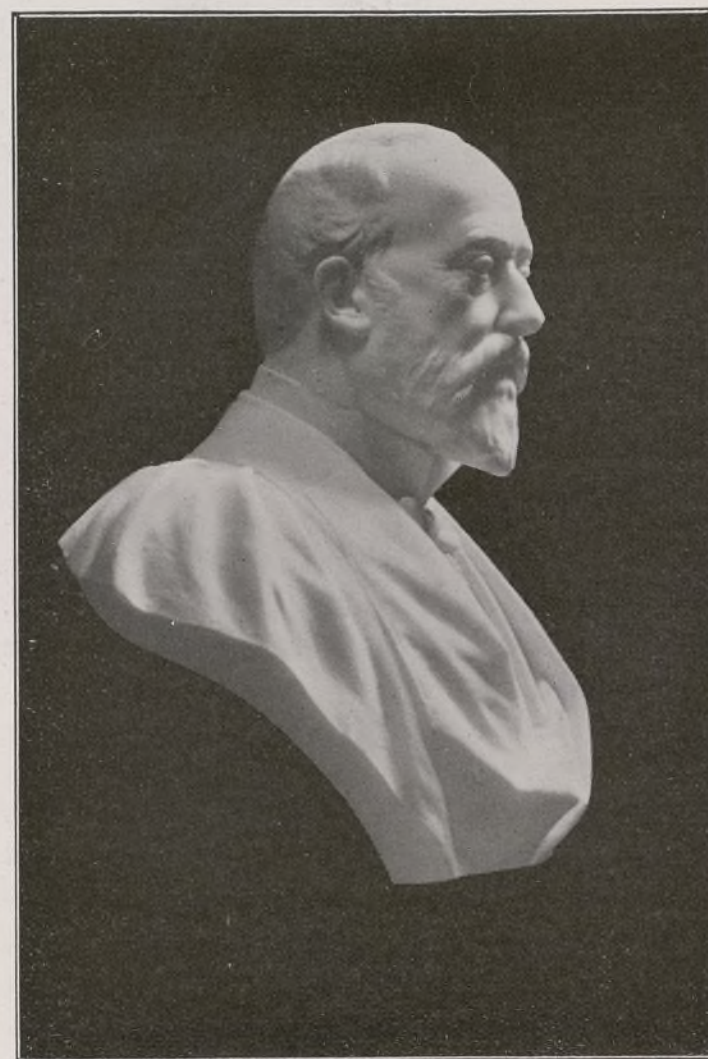
Une seule période, il y a quinze ans, puis la reprise en ces dernières saisons, mais sauf cela nous avons toujours eu des manches très longues.

Est-ce un avantage ?... Quelquefois, lorsque le bras et la main sont défectueux, mais on sait si bien maintenant réparer les fautes de la nature qu'il est inutile de se borner à les dissimuler. Ainsi, la main, habilement soignée, devient blanche, souple, avec un épiderme au grain lisse et des articulations fines, si jolie en un mot qu'elle

peut affronter tous les regards sans voile !... Pour cela, que faut-il ?... Peu de chose, un simple pot de Pâte des Prélats dont les mérites, quatre fois centenaires, sont toujours incomparables. Cette pâte vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

### UN NOUVEAU BUSTE D'ÉDOUARD VII

Nous sommes heureux de reproduire le dernier buste du roi d'Angleterre, commandé à M. Albert Bruce-Joy, par l'Université de Manchester, et qui



S. M. EDOUARD VII, buste marbre, par A. Bruce-Joy

vient d'être terminé tout récemment. Cette belle œuvre a figuré au Mansion-House lors du premier grand banquet donné par le Lord-Maire, le 15 décembre dernier.

### LE CORSET ET L'HYGIÈNE

La femme française a de tout temps su souffrir pour l'art et pour la beauté. C'est pourquoi les campagnes dirigées contre le corset n'ont jamais rencontré chez nous grand crédit. Elles ont eu pourtant l'excellent résultat de susciter des recherches qui ont abouti à une heureuse conciliation des lois de l'esthétique et des exigences de la physiologie.

La caractéristique dominante du corset Berthe Barréiros, par exemple, est tout entière dans ce fait, que sa coupe impeccable est obtenue sans nuire en rien aux prescriptions de l'hygiène la plus rigoureuse.

Conservant à la taille toute sa sveltesse, maintenant les formes sans comprimer aucun organe, procurer enfin à la femme qui le porte une sensation de bien-être et de confort ; telles sont les qualités que réunit au plus haut degré le « Corset Berthe Barréiros », qui se fait en divers modèles répondant chacun à des exigences déterminées.

### LES LIMITES RECULENT...

Dire qu'autrefois les femmes étaient jugées vieilles à trente ans et, passé cet âge, rentraient de droit dans la catégorie des personnes vénérables. Les temps sont si bien changés qu'à présent elles continuent de briller tant qu'elles ont un brin d'éclat ; après, elles en empruntent à droite et à gauche et en particulier à la véritable Eau de Ninon, qui leur rend très bien l'apparence de la jeunesse en effaçant de leur visage taches, rougeurs, boutons et même rides, enfin, tout ce qui signale le passage des ans. Spécialité de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. L'Eau de Ninon vaut 6 francs le flacon et 6 fr. 50 franco.

CHRYSANTHÈME



## Les Jeux Olympiques au Stade d'Athènes

Au temps de l'empire romain, un Athénien, nommé Atticus, se présenta devant l'empereur à Rome, — c'était le bon Nerva. — J'ai trouvé dans mes terres, lui dit le citoyen d'Athènes, alors soumise aux Romains, un grand trésor; qu'est-ce que j'en ferai? — Tu peux t'en servir, ordonna l'empereur. — Mais il est trop grand. — Alors, tu peux en abuser.

Atticus usa de la fortune qui lui était échue, mais il n'en abusa pas; et son fils, Hérode, une fois en possession des grandes richesses dont nous venons d'indiquer l'origine, évita lui aussi de la gaspiller en débauches, ainsi qu'il arrive souvent aux gagnants des loteries. Hérode Atticus a rempli les pays grecs de théâtres, de bains, d'aqueducs, de grands bâtiments de toute sorte; c'est à lui que les Athéniens devaient aussi la construction de leur Stade.

Déjà, presque cinq siècles auparavant, l'orateur Lycurgue avait, le premier, préparé, près de l'Illyssus, le terrain qui, désormais, servait aux Jeux. Atticus, complétant cette œuvre, fonda le Stade Panathénaique.

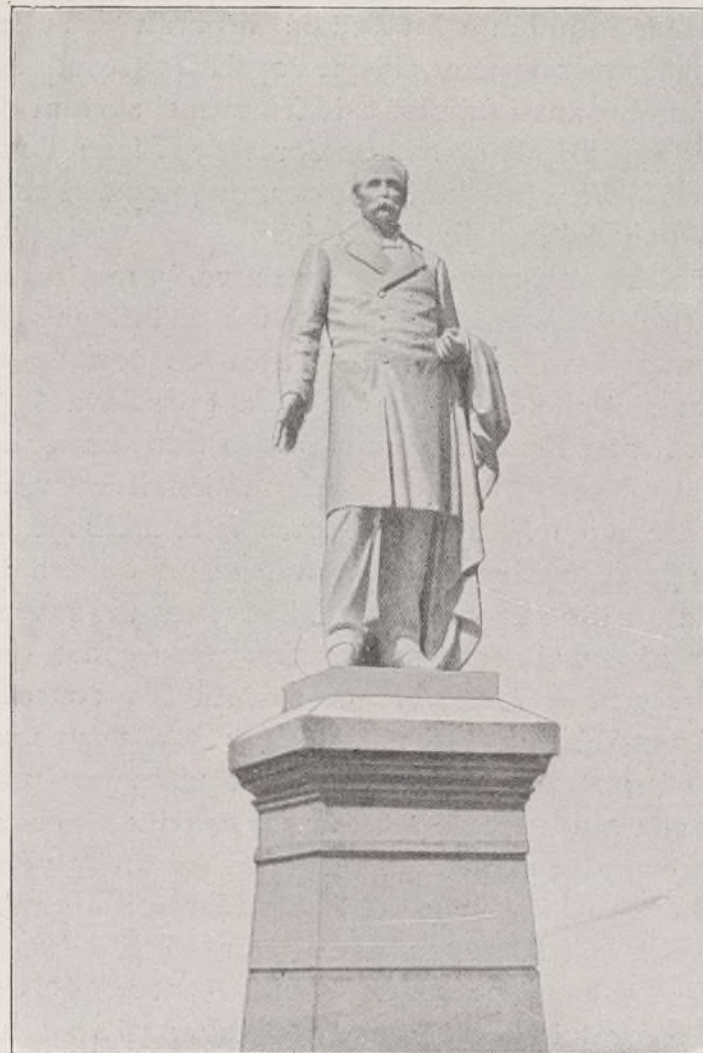
Mais ce spectacle magnifique ne devait durer qu'à peine deux siècles. Les invasions barbares ont mis fin aux exercices; les intempéries et les foudres à chaux voisins ont dénudé les flancs des collines du Stade.

Ce n'est qu'après des siècles que la Grèce, ressuscitée de la domination turque, a vu venir au jour les ruines éblouissantes de l'ancienne Olympie et se débiter les restes du Stade, malheureusement dépourvu de ses marbres.

Les belles réminiscences de l'antiquité prirent alors une nouvelle vie. On a voulu voir de nouveau ces Jeux Olympiques, qui étaient le charme de l'Hellade et faire revivre ce spectacle grandiose dans la capitale même de la nouvelle Grèce, ressuscitée après tant de siècles d'amertume et d'esclavage.

C'est en 1896 qu'eurent lieu les premiers Jeux Olympiques au Stade. Un enfant généreux de l'Épire Hellénique, un de ces riches marchands de l'Égypte qui pensent toujours à la mère-patrie, Georges Averoff, eut, en cette occasion, la belle idée de rendre au vieux Stade son ancienne splendeur, en le faisant rebâtir de nouveau sur le même emplacement et sur le même plan, en marbre. Cependant, lors des premiers Jeux, une partie minime seulement du grand édifice fut reconstruite en marbre. Des sièges provisoires en tuf, des bancs de bois complétaient la reconstitution.

Le grand succès des Jeux Olympiques de 1896, en donnant une nouvelle impulsion au sport inter-



Statue d'Averoff  
restaurateur du Stade Panathénaique

national, a aussi donné du courage au généreux Averoff. Il a ouvert sa caisse toute large. Trois millions dépensés de son vivant ou légués après sa mort ont à peine suffi à rendre au Stade, éblouissant de blancheur, toute sa splendeur antique. Quelle mer de marbre sous les rayons étincelants du soleil de l'Attique! Huit mille huit cents mètres cubes ont été détachés des flancs et transportés au Stade. Averoff avait bien le droit d'être fier de cette reconstruction colossale du Stade d'Hérodote Atticus, et la ville d'Athènes, en lui élevant une statue devant les Propylées de son édifice grandiose, qui peut contenir cinquante mille spectateurs, n'a fait que manifester une reconnaissance bien naturelle. Georges Averoff est ainsi devenu le gardien immobile, la sentinelle en marbre du Stade.

C'est dans cet édifice somptueux que la Grèce a invité de nouveau ses hôtes en 1906. Tout y était beaucoup plus grandiose qu'en 1896. Une loi spéciale, votée entre temps, avait ordonné la célébration des Jeux Olympiques dorénavant tous les quatre ans. Un Comité, présidé par S. A. R. le Prince héritier Constantin, avec le professeur de l'Université Lambros, comme secrétaire général, avait pourvu à tout. Environ mille athlètes, accou-

rus de tous les coins du monde, entrèrent au Stade, fourmillant de spectateurs, en parade, et baissèrent leurs drapeaux nationaux devant le trône en marbre du roi des Hellènes au milieu des acclamations frénétiques de la foule. Tous les jours des Jeux, la même frénésie au Stade, la même joie dans les places et les rues pavoisées des drapeaux de toutes les nations, aux théâtres, sur la plage du Phalère, où ont eu lieu les sports nautiques.

Ce furent de beaux jours d'idéal et de joie spontanée. C'était la romance amalgamée à la réalité. C'étaient les noces du passé avec le présent sur un sol purement classique.

Ce n'était plus la Grèce moderne enserrée dans ses frontières restreintes qui donnait l'hospitalité aux nations civilisées. C'était la grande Hellade du passé, avec ses souvenirs classiques, qui tendait la main à la civilisation nouvelle.

De semblables solennités ont, en Grèce, un caractère tout à fait incomparable et prennent des proportions qu'elles ne pourraient atteindre nulle autre part.

Ailleurs, dans ces villes gigantesques d'Europe et d'Amérique où l'idéal est absorbé par les grands intérêts de la rude réalité, on se heurte à chaque pas à tout le prosaïsme de la vie quotidienne. Tout au contraire, dans la Grèce moderne, comme chez les Hellènes de l'antiquité, on laisse presque totalement de côté en des pareilles circonstances la vie du jour, on oublie les affaires, les soucis et le reste pour s'adonner à l'immense joie causée par un spectacle extraordinaire. La fête pour la fête, voilà le programme adopté par chacun, et chacun revient aussi inconsciemment au passé et veut embrasser l'avenir avec optimisme.

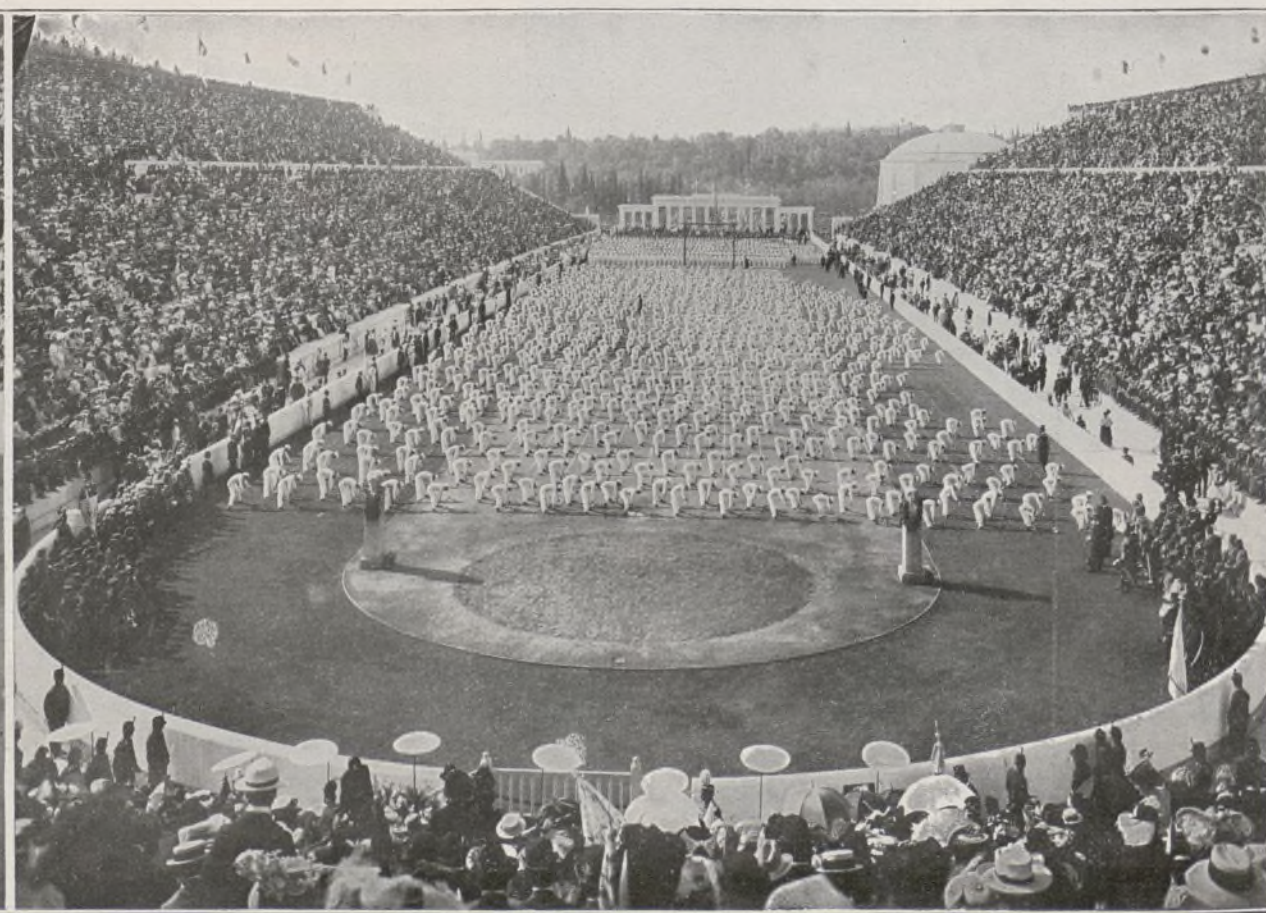
C'est pour cette raison que des fêtes pareilles s'imprègnent d'une naïveté de chauvinisme frappante, d'une couleur du Pentélique, d'un nationalisme aux traits vraiment grandioses, doublé d'une hospitalité sans exemple. Les étrangers se sentent traités en frères plutôt qu'en hôtes.

C'est la même *Philoxenie* que les spectateurs des Jeux Olympiques de 1906 ont trouvé avant ou après les beaux jours d'Athènes partout dans cette Grèce, qu'ils ont pu parcourir en tous sens. Grâce aux facilités de voyage accordées par le Comité des Jeux Olympiques, par les Sociétés des bateaux à vapeur et des chemins de fer, ils ont pu visiter les sites archéologiques et historiques, admirer les beautés naturelles du pays et partir en bons amis de la Grèce.

La nouvelle Olympiade nous promet les mêmes attraites, les mêmes surprises, les mêmes émotions.



L'Équipe des jeunes filles danoises au Stade Panathénaique



Exercices gymniques des écoliers d'Athènes au Stade Panathénaique



# ATHENES

Par Adolphe THALASSO

## L'ATHÈNES D'AUTREFOIS

### I. — VISION DU PASSÉ L'ACROPOLE AU SIÈCLE DE PÉRICLÈS

A M. Delyanni, Ministre de Grèce, à Paris.

Muni de ma « permission nocturne », je gravis le rocher de l'Acropole. Il était minuit passé. Prévenu de ma visite, le gardien m'attendait aux Propylées. Nous franchîmes les voûtes qui avaient répercuté le chant des vierges aux Panathénées et dont les échos, maintenant, ne répétaient que les explications intempestives du guide. Ne parvenant pas à distraire l'émotion recueillie qui s'emparait de moi, il prit le parti de me laisser seul.

Comme un globe de miel lumineux, la lune dorait le zénith et revêtait les décombres de teintes de rêves. La ville, à mes pieds, s'endormait paisible dans un silence de clarté, et les rares lumières qui veillaient, au loin, paraissaient des étoiles continuant le ciel. Je m'aventurai, lentement, parmi les ruines solennelles. Je n'entendais que le bruit de mes pas. Des lézards apeurés fuyaient à mon approche. Je les voyais courir. Les marbres gisant à terre prenaient formes humaines.

L'harmonie des brises chantait sa plainte entre les colonnades et, des temples déserts, semblait s'exhaler le soupir d'invisibles foules. Un sentiment indéfinissable, fait à la fois, de respect, d'admiration et de terreur m'envahissait peu à peu. Je le sentais monter du sol, gagner mes membres, m'envelopper l'être. Le présent disparut. Une extériorisation inconsciente me rejeta dans le passé. Je revécus les âges anciens et, avec l'âme païenne d'un adorateur d'Athéna, je me vis prendre une part active à l'œuvre colossale.

Athéniens ! Nous ne tarderons plus à reconstruire, près de l'Hecatompèdon, le temple d'Athéna-Polias, élevé par Aristide, après Marathon, et que les Perses ont brûlé avant Salamine. Périclès en a décidé l'édification et Ictinus en trace les plans, sous la pensée de Phidias. Dressons le monument digne de la déesse et que ce sanctuaire abrite son effigie et les trésors accrus de l'Acropole. — Nous en avons vu les plans. Pour l'édifier, soixante mille bras et dix ans de travail sont insuffisants. — Prodiguez les bras et prodiguez le temps. — Tout l'or des étrangers y passera. — Qu'il y passe ! — Athéniens, à l'œuvre !

Et pendant dix ans, nous, les soixante mille bras, n'ayons qu'une âme et qu'un esprit : l'âme de Phidias, l'esprit de



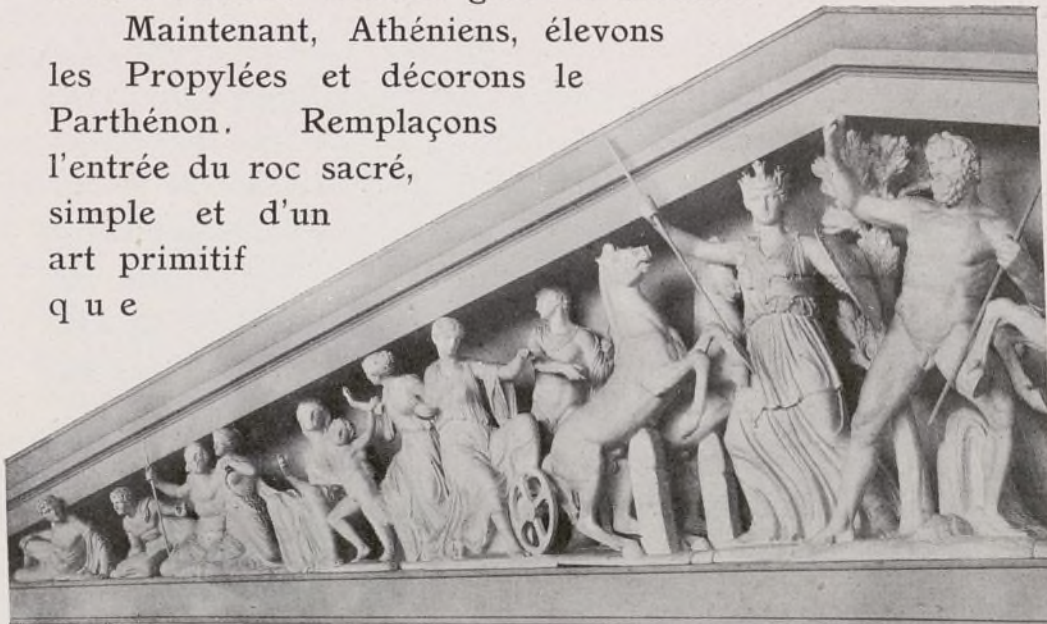
1. ATHENES. — Vue de l'Acropole. Aquarelle de M. A. Giallinà ( inédite )



Périclès. Sous les ordres d'Ictinus et de Kallicratès travaillons sans relâche, élevons un temple inimitable, dressons ces colonnes et droites et courbes en même temps, ces colonnes qui, prolongées idéalement à l'infini, doivent, dans la pensée de leur créateur, réunir, par delà les nuages, leur faisceau de marbre aux pieds de la divinité. Travaillons !

Athéniens ! Le monument s'achève en même temps que s'achève la *Parthénos*. Regardez donc la statue de Phidias, toute d'ivoire et d'or et haute de vingt-six coudées ! Elle a sur elle un poids d'or de plus de six cents talents. Pour vouloir qu'elle fût entièrement l'œuvre de ses mains, l'artiste, insinue-t-on, avait des raisons. L'Aréopage le jugera. En attendant, Athéniens, plaçons-la vite dans la *cella* du sanctuaire ! Là ! Contemplez ! Elle est divine ! C'est bien la déesse sortie tout armée du cerveau de Zeus. Comment douter de la puissance de celle dont l'image est empreinte de si majestueuse beauté ? Gloire ! gloire à Athéna !

Maintenant, Athéniens, élevons les Propylées et décorons le Parthénon. Remplaçons l'entrée du roc sacré, simple et d'un art primitif que



3. Fronton ouest du Parthénon. Restauration. Dispute d'Athéna et de Poseidon (Cliché Papayannopoulos)

Pisistrate fit construire, par une entrée monumentale, magnifique, et qui réponde à la splendeur du temple nouvellement élevé. Athéniens, à l'œuvre pour les Propylées !

Et vous tous, sculpteurs de l'Attique, maîtres et disciples, émules et rivaux, toi, Alcène et toi, Agoracritos, unissez votre art, unissez votre talent. Rendez vivante, dans le marbre la pensée de Phidias. Que votre ébauchoir modèle avec amour les métopes et la frise que son cerveau a conçues en une harmonieuse et sublime unité. Alcène, tu dois ton génie aux divinités. Rends-le aux divinités. De ton ciseau, sculpte un des frontons du temple. A toi, Phidias, l'autre fronton.

Le Parthénon est décoré. Athéniens, occupons-nous maintenant de nos plus anciens sanctuaires ! Voici leur emplacement. Ici, Athéna disputa à Poseidon la possession de l'Attique et le nom que porte notre cité. Voici l'empreinte du trident de Neptune et l'eau de la *thallassa* que le dieu fit jaillir. Voici la place où la déesse, frappant le roc avec sa lance, fit naître l'olivier qui



2. Acropole. Temple de la Victoire-Aptère (Cliché Rhomaïdes)

a rivé des fers aux pieds de sa statue. Athéniens, faisons mieux ! Coupons-lui les ailes. Empêchons-la de voler. Et pour lui rendre douce et glorieuse sa captivité, donnons-lui un temple pour cage. Athéniens, à l'œuvre ! Que le temple de la Victoire-Aptère, le temple d'Athéna-Niki s'élève !

Et, maintenant, Athènes, viens glorifier la très sage, la très belle, la très puissante déesse, celle qui a pris ton peuple sous son égide protecteur ! Chantez, ô vierges de l'Attique, chantez les douceurs de la paix ! Harpes, jouez, et jouez, lyres ! Chantez, dansez,



adolescents ! En parcourant la Voie Sacrée, jeunes filles, jetez des fleurs ! Et toi, peuple athénien, le plus grand de la terre, pense que la vertu seule honore les dieux ! Harpes, jouez, et jouez, lyres !

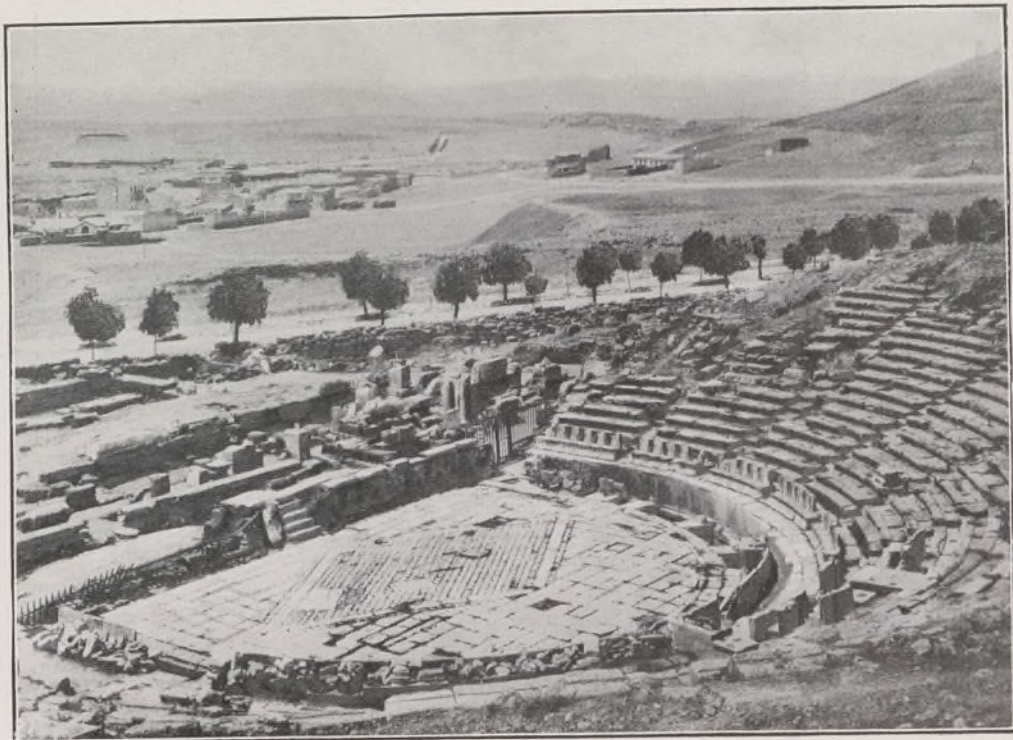
Mais l'aube naît. Je regarde autour de moi. Le rêve d'art s'est évanoui. Je me retrouve au milieu de ruines et de décombres. Comme un point de pourpre métallique, le soleil

apparaît derrière le mont Hymette. Le point devient serpe, et la serpe globe de feu. Le globe monte, rouge, sans irradiations. Tout à coup, les premiers rayons étincellent, jaillissent. La gerbe de flamme traverse l'espace, rapide comme la pensée du jeune dieu qui l'a allumée. Elle vole, elle arrive, elle touche au but, et le fronton du temple s'illumine, à la place même où Athéna, — aujourd'hui disparue, — faisait, d'un coup de sa lance, jaillir l'olivier du sol. Ainsi donc, le premier salut d'Apollon était pour la déesse. La Clarté, la Splendeur ren-



4. La Tour des Vents et Ruines de l'Agora (Cliché Rhomaïdes)





5. Le Théâtre de Dionysos (Cliché Rhomaïdes)



8. Le Parthénon (Cliché Elefthéroudakís)

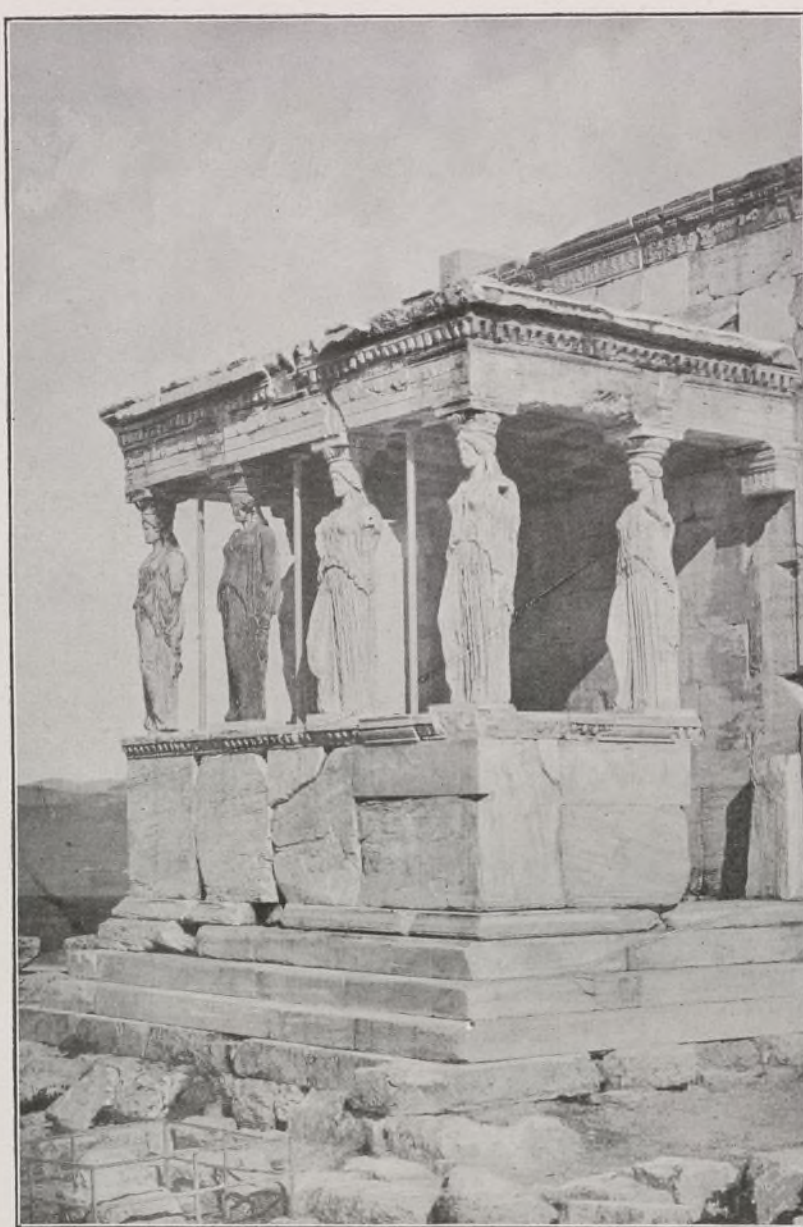
daient, chaque jour qui naît, hommage à l'Energie, à l'Intelligence. Devant cet hosanna de lumière, réglé par le génie d'un mortel, ce prosternement de rayons qui rendait visible une pensée infinie, je demeurai stupide et l'esprit sans lueurs, tel un homme, un instant, aveuglé pour avoir regardé l'astre du jour en face.

O Beauté, harmonie de l'Art!  
Beauté, harmonie de la Nature, tu es la communion du fini avec l'Infini !  
tu es la fille de la Splendeur éternelle ! tu es l'essence de l'Idéal divin !  
Beauté, ô vierge-mère et très pure et très sainte qui ne livres ta caresse immatérielle que pour faire naître un dieu dans l'esprit de l'homme, veuille que dès ce jour je ne vive que pour toi !  
Eloigne à jamais de mes yeux, éloigne à jamais de mon cœur toute chose vilaine et laide, verse en mon âme tes clartés, et sois toujours pour moi, ô lumière suprême, le rayon de soleil qui vient d'auréoler le fronton du temple !

## II. — LA VILLE ANCIENNE

Au peintre G. Jacobidès.

Dans la lumière blanche qui l'embrasait, la ville ancienne, autour



6. Acropole. L'Erechthéion. Les Caryatides (Cliché Papayannopoulos)

de moi, paraissait faire un nimbe au roc de l'Acropole. Voici, à mes pieds, le théâtre de Dionysos dont les sièges

portent encore le nom des prêtres et des sacrificateurs, des archontes et des stratèges qui applaudirent *les Perses* d'Eschyle, *l'Œdipe-Roi* de Sophocle, *l'Hippolyte* d'Euripide, la *Lisistrata* d'Aristophane.

Et c'est, en face, la Colline des Muses où les neuf sœurs, désertant l'Hélicon, venaient, parfois, la nuit, à titre d'Oréades, danser dans les rayons de lune, en effleurant à peine de leurs pieds la mousse luisante et comme aspergée d'huile.

Et au ras de la colline, voici la prison de Socrate, le premier martyr païen du Dieu unique, de ce *Dieu inconnu* que son entendement lui avait révélé et auquel toute la Grèce élèvera des autels.

A côté, taillée dans le roc de la Pnyx, la colossale tribune de Démosthène d'où le grand orateur « parla la plus belle des langues au plus beau des peuples » et laissa tomber sur la foule grossissante, haletante et frémissante, ses imprécations sublimes contre Philippe.

Et tout près, l'Aréopage, constitué par Minerve elle-même, afin d'acquitter Oreste poursuivi par les



7. L'Université. (Cliché Rhomaïdes)





9. La place de "l'Omonia" ou de la Concorde (Cliché Eleftheroudakis)



12. La rue du Stade (Cliché Rhomaïdes)

Furies; l'Aréopage, tribunal suprême où les arrêts étaient rendus, de nuit, pour qu'accusateurs et accusés ne pussent par leur vue influencer les juges; l'Aréopage, chaire sacrée d'où saint Paul convertit Athènes au christianisme naissant et prêcha au peuple « issu de la race des dieux » ce Dieu inconnu deviné par Socrate.

Et voici l'Agora où hétaires et pallasques, superbes en leur impudeur, allaient, vêtues de transparentes chlamydes, écrire sur le mur le nom de l'amant désiré.

Et c'est le Théséion, et c'est le Céramique, et c'est l'emplacement du temple d'Aphrodite où les jeunes prêtresses consacrées à Vénus attendaient, en chantant, le baiser qui faisait offrir à la déesse leurs chairs de roses et de lis sur des autels soyeux tout fleuris de parfums.

Et là-bas, à gauche, le mont Hymette, si fantasque en sa couleur, changeant à chaque heure du jour, mont parfumé de thym et de serpolet, de menthe et de marjolaine, où croissent la mandragore et le *galatochorton* si chers aux mouches à miel, où, dans le temps, la nymphe Mélissa fit goûter à ses compagnes le premier rayon de la blonde poix, où celles-ci,

pour [la remercier, appelèrent le miel *méli* et donnèrent à l'abeille le doux nom de *Mélissa*.

Et plus près, le temple de Zeus l'Olympien dressant encore au ciel quelques rares colonnes et personnifiant en celles brisées, étendues sur le sol, la mort de Jupiter et des dieux de l'Olympe.

Et au loin, à l'horizon, c'est la mer, c'est Eleusis la deux fois sacrée, c'est le détroit de Salamine et les monts de l'Argolide dorés à leur sommet d'une poussière de rayons.

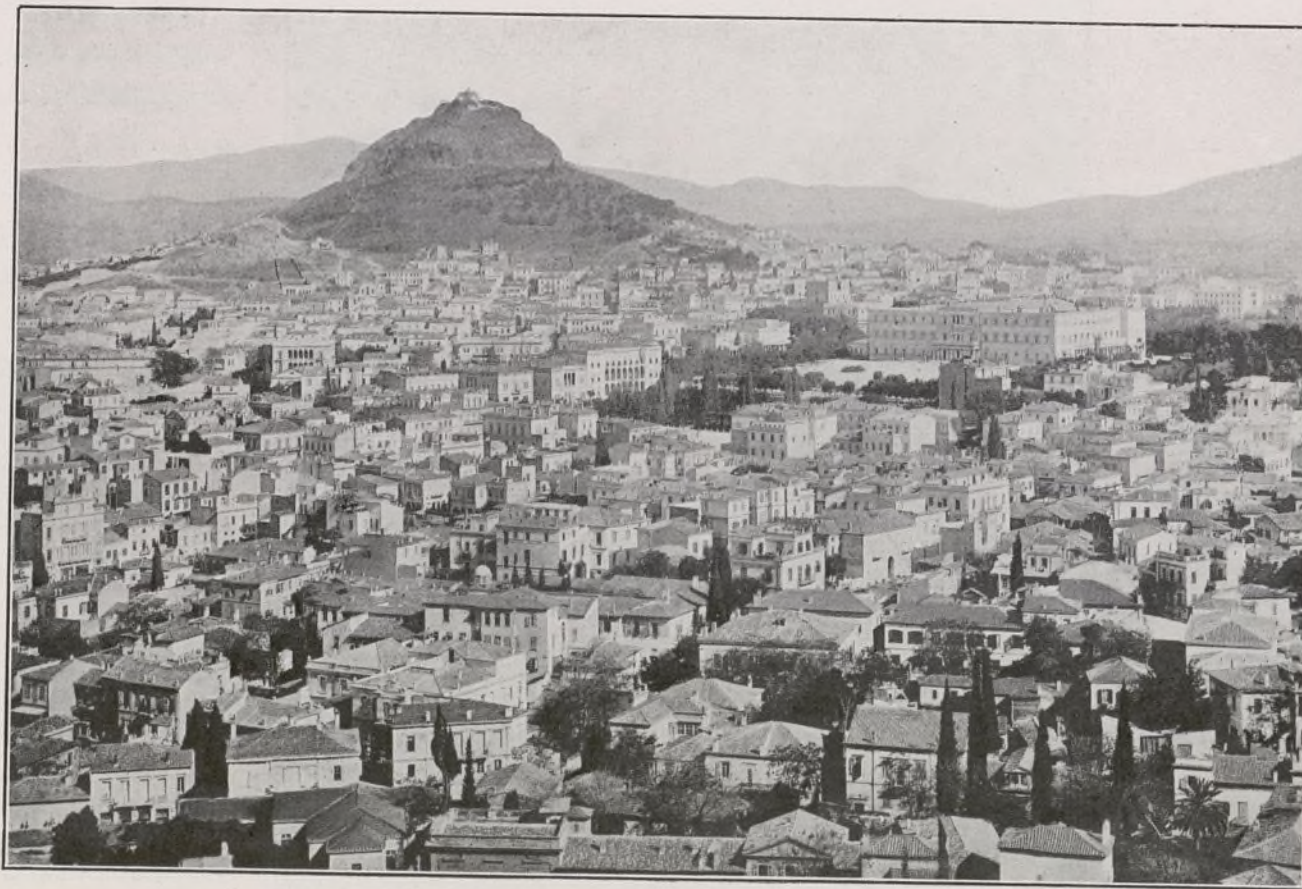
## L'ATHÈNES D'AUJOURD'HUI

### III. — LA VILLE ET LA VIE

A M. Mitzopoulos.

Lorsque, quittant Nauplie, la capitale provisoire d'un peuple qui, comme le phénix,

renaissait de ses cendres, le roi Othon I<sup>er</sup> faisait solennellement, le 14 février 1837, son entrée dans la nouvelle capitale, Athènes présentait moins l'aspect d'une ville que d'une bourgade s'échelonnant au nord et à l'est de l'Acropole. Vieux quartiers qu'on peut encore visiter aujourd'hui et qui ne sont pas une des moindres curiosités de l'ancienne ville; venelles



10. Panorama d'Athènes. Le Lycabète, à gauche; le mont Hymette, à droite (Cliché Rhomaïdes)



11. Le nouveau marché. Les vendeurs d'oignons (Collection Adolphe Thalasso)



13. Vieux quartiers, vieilles ruelles. La rue de Pan (Collection Adolphe Thalasso)





AUX PROPYLÉES

Tableau de PAUL-CHABAS. — Collection de M. J. Th. Homolle









<sup>14</sup>. Tête de femme grecque  
Pastel de M. Paul Mathiopoulos (inédit)

étroites escaladant le versant du rocher, maisonnettes rudimentaires aux escaliers extérieurs en bois, aboutissant à des terrasses primitives. Telles rues de ces parages, avec raison religieusement respectées, comme la rue Pandrose, la rue d'Eole, — dans le bas, — et la place d'Aghios Pandéléi-

monas, ont gardé mieux qu'une physionomie orientale, une physionomie franchement turque. Ce ne sont qu'échoppes à auvent très bas avançant dans la ruelle et touchant presque l'auvent des échoppes d'en face. Et à ces auvents sont accrochés foustanelles aux multiples jupons, gilets soutachés d'or, jupes ornées de broderies, ceintures de soie bariolées de couleurs. Ici, debout, sur le pas de sa boutique, un marchand d'anti-

quités vous fait admirer des vieilles armes ou des vieilles icônes; là-bas, un *saraf* (changeur de monnaie), assis devant le pupitre vitré qui lui sert de comptoir et de caisse, propose du papier pour de l'or et *vice versa*. Et un peu partout, des gargotes, des estamnets, des cuisines en plein air où les grilla-



<sup>15</sup>. Tête de femme grecque  
Pastel de M. Paul Mathiopoulos (inédit)

des de foie d'agneau, les fritures de dorades et les cuissons de *cocoretzi*, — mets spécial au pays, à base d'intestins de moutons, — chargent l'air des fortes odeurs d'huile et de graisse brûlées. On se croirait à l'ancienne Agora marchande. On se croirait à l'ancienne ville turque. Le *ghavafthilar* de Stamboul, avec ses magasins de chaussures formant guignol où l'on n'accède qu'en montant des marches, n'est pas plus



<sup>16</sup>. Ruines du Temple de Jupiter (Cliché Rhomaïdes)

\*\*\*





17. Type de soldat grec  
Dessin de N. Alectoridès (inédit)

curieux que l'aspect de la vieille rue de Pan où les savetiers d'Athènes ont élu domicile. Des toits de leurs boutiques minuscules, au ras du sol, pendent bottines à élastiques, pantoufles brodées, sandales et *tcharouhies*, ces babouches en cuir rouge que chaussent les palykars.

Lorsqu'après avoir quitté ces quartiers pittoresques on pénètre dans la ville moderne on est saisi d'un sentiment admiratif. On se demande comment en si peu de temps et avec des moyens relativement restreints, ont surgi tous ces monuments, tous ces édifices, toutes ces maisons, toutes ces rues qui ne dépareraient pas une capitale de l'Occident. Dans la *Grèce contemporaine*, Edmond About affirme « que le gouvernement du roi Othon n'a rien fait pour la Grèce et que tous les grands travaux entrepris sous son règne ont été faits par des particuliers ». Cette assertion borne l'édification de la ville juste à un demi-siècle de temps. Aussi, devant la réalisation si prompte du progrès on pense involontairement à l'olivier d'Athéna qui, soudain, jaillit du sol. Ceux qui savent, toutefois, à quel point le souvenir des clartés passées tourmente l'ambitieux Athénien, impatient de recouvrer toute l'ancienne lumière, ne s'étonneront pas de l'effort accompli en l'espace de cinquante années.

Deux belles voies pavées en ciment italien, plantées d'arbres exotiques et bordées de trottoirs en marbre, — le boulevard aristocratique de l'Université et la rue luxueusement commerçante du Stade, — relient, parallèlement au centre de la ville la place de l'*Omonia* ou Concorde, verdoyante de palmiers à l'immense place du *Sintagmatos* ou Constitution que domine le Palais Royal et le Jardin des Muses. De ces deux places et de ces deux voies où s'élèvent les plus beaux édifices publics, les grands hôtels pour les étrangers et d'opulentes habitations privées dont quelques-unes tout en marbre sont de très belles œuvres d'architecture, — telle la *maison du Dr Schliemann*, dénommée le « Palais du Soleil », — partent, comme autant de rayons, les principales artères de la capitale. C'est la populeuse rue d'Hermès encastrant l'église byzantine de *Kapnikarea*; c'est la bruyante rue d'Athéna avec son nouveau marché; c'est

la mouvementée rue d'Eole aboutissant à l'Agora; c'est la route de Patissia que ses jardins parfumés changent en un interminable parterre de fleurs; ce sont toutes les autres rues de la cité moderne, affairées, animées, traversées de tramways, éclairées à l'électricité, où l'on sent la vie battre et l'âme de chacun faire partie de l'âme d'Athènes.

#### IV. — LE PALAIS ROYAL — LE PARC DU ROI — LA GARDE DES EVZONES

Au capitaine Della Porta.

Je ne répéterai les termes appliqués par Edmond About au Palais Royal que pour prouver aux Athéniens que si cet édifice inélégant, sans goût et sans art, — en dépit de ses intentions doriques et ioniques, — est « une insulte faite à Phidias », Phidias, à ce titre, en a vu bien d'autres.

Ces bâtisses démesurées, — surtout maisons de rapport, — inharmonieuses et disproportionnées qui s'élèvent au centre même d'Athènes, masses lourdes jurant avec la joliesse des petites maisons en style néo-grec, leurs voisines, et masquant l'envolée sur l'Acropole et l'horizon lointain de la mer et des montagnes, ne sont-elles pas autant d'insultes faites à Phidias, non pas par un architecte étranger, ignorant du tout au tout de l'esthétique grecque, mais par des architectes athéniens conscients du crime de lèse-beauté qu'ils commettent?

Noblesse oblige. Athènes n'est pas New-York. Laissons aux villes du Nouveau-Monde la gloire d'élever des « gratte-cieux » sans art et sans décoration. C'est leur rôle. Athènes a un passé. Sur son sol, le beau a germé, fleuri, fructifié. Elle se doit à ce passé, elle se doit au beau. C'est son rôle, et ce rôle n'infirmes pas le progrès. Au contraire. La ville devrait absolument réglementer les constructions. Il y va de son originalité, grandiose et pittoresque, compromise déjà, par

tous ces immeubles pareils à des casernes.

Autant le Bavaïois Gartner a eu la main lourde dans le tracé des plans du Palais, cet « immense cube de marbre », autant la main de l'Allemand Schmidt fut inspirée dans les dessins du Jardin Royal.

L'Attique, on le sait, est presque entièrement dépourvue d'ombrage. « *Ἀδενδρὸς πᾶν, εὐανδρὸς δὲ* : stérile en arbres, fertile en grands hommes, dit un dicton. Aussi, l'été, aux heures de



18. Aux propylées du Palais Royal. La relève des sentinelles  
(Collection Adolphe Thalasso)



19. Tir d'Evzones au champ de Tatoi (Collection A. Thalasso)

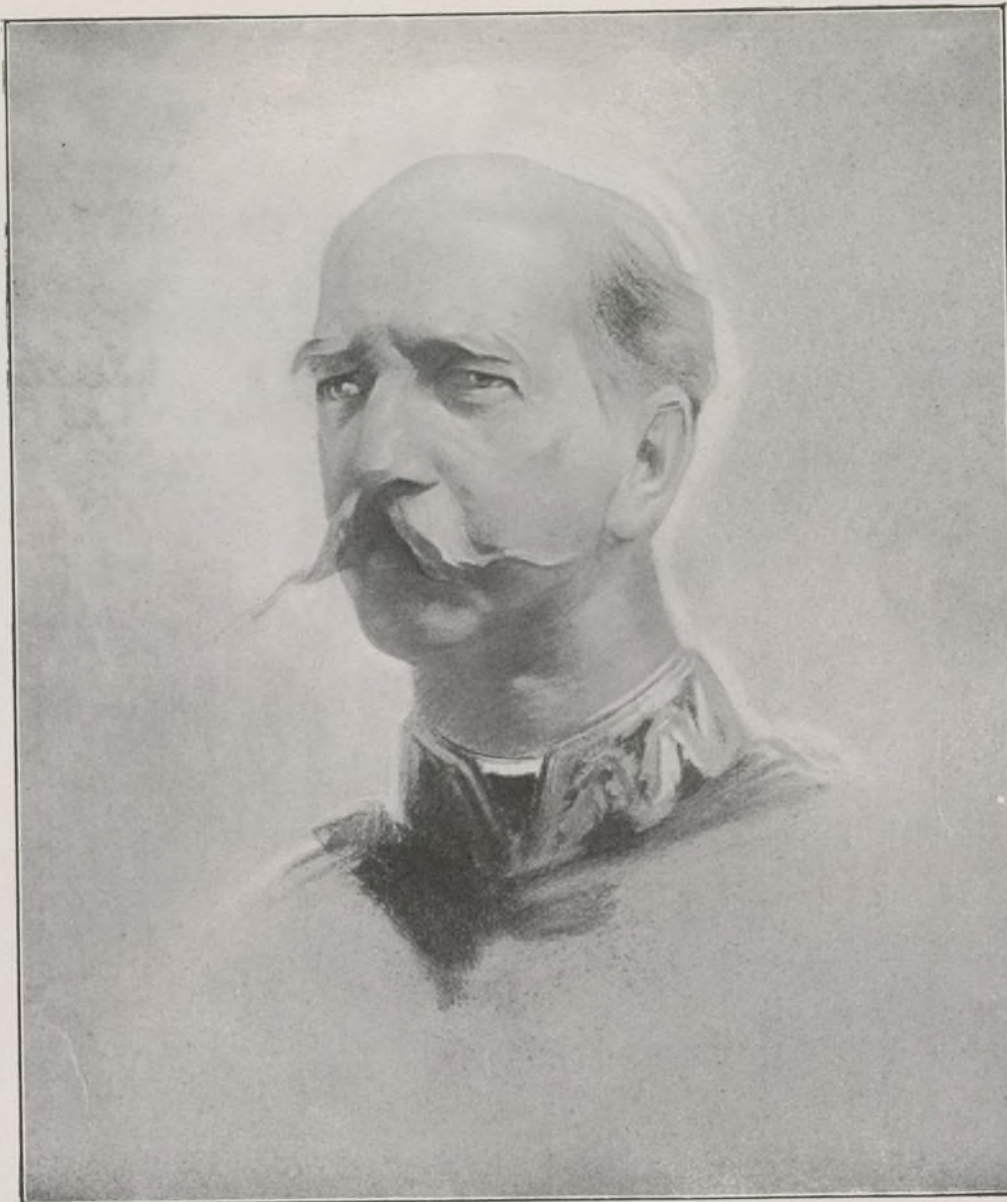


20. La garde montante se rendant au Palais du Roi (Collection A. Thalasso)



chaleur aveuglante, quelle joie pour les yeux, quelles délices pour l'être que ces verdoyantes fraîcheurs des allées royales ! C'est comme une oasis au milieu d'un désert, les anciens quartiers de la capitale n'ayant que de très rares plantations. Les arbres exotiques y croissent en abondance et les fleurs les plus variées offrent en bouquet leurs parfums. Les rossignols, dans leurs nids accrochés à des branches touffues, où nul rayon jamais ne pénètre, ont, en plein jour, leur chant des nuits se-reines.

Avec ce respect du peuple pour les résidences du chef de l'Etat, hommes, femmes, enfants se promènent dans ces bosquets de roses et ces allées de magnolias, sous l'œil vigilant des Evzones chargés de la surveillance du Parc. Les saluts, les sourires, les cris de joie qui accueillent ces palykars témoignent de la fascination qu'ils



21. S. M. le Roi des Hellènes. Etude-pastel de M. Paul Mathiopoulos (inédit)



22. Evzone en faction à l'entrée du Palais Royal

ce que les Cent-Gardes étaient pour Napoléon III.

J'ai vainement cherché le mot dans les dictionnaires.

Rien, aucune trace pas plus dans Larousse que dans Littré. J'ai pris à tâche d'en découvrir la racine qu'il n'est d'ailleurs pas difficile de trouver et que je me serais gardé de faire, ici, connaître, si les deux mots la composant ne rendaient pas de façon parfaite les idées qu'elle évoque de noble allure et de beau mouvement, de taille svelte et de poitrine développée, de richesse élégante et de méticuleuse

exercent sur les Athéniens.

Comme, autrefois, les hoplites se recrutaient parmi les Grecs d'un physique irréprochable joignant à la beauté mâle l'éclat de la jeunesse et la force sûre d'elle-même acquise aux jeux athlétiques, ainsi, de nos jours, les Evzones du Roi sont choisis parmi les hommes les plus brillants de l'armée. Leur régiment est celui des chasseurs à pied. Ils ont tous quelque acte de courage ou de dévouement à leur actif et ils constituent une compagnie d'élite en même temps que la garde de corps de Sa Majesté Hellénique. Ils sont pour le roi Georges

repliés sur la tête, portant sur le devant les armes et la couronne royales et laissant retomber, à droite, sur l'épaule, les longs fils bleus de leur soyeuse houppe ont le pouvoir magnétique de toujours attirer nombreuse foule.

Et le spectacle est imposant et pittoresque à la fois de tous ces palykars qui, se passant le mot d'ordre, montent et descendent la garde, cependant que leur musique donne l'aubade au drapeau, sous les fenêtres du roi, et que le peuple, chapeau bas, salue les couleurs du pays.

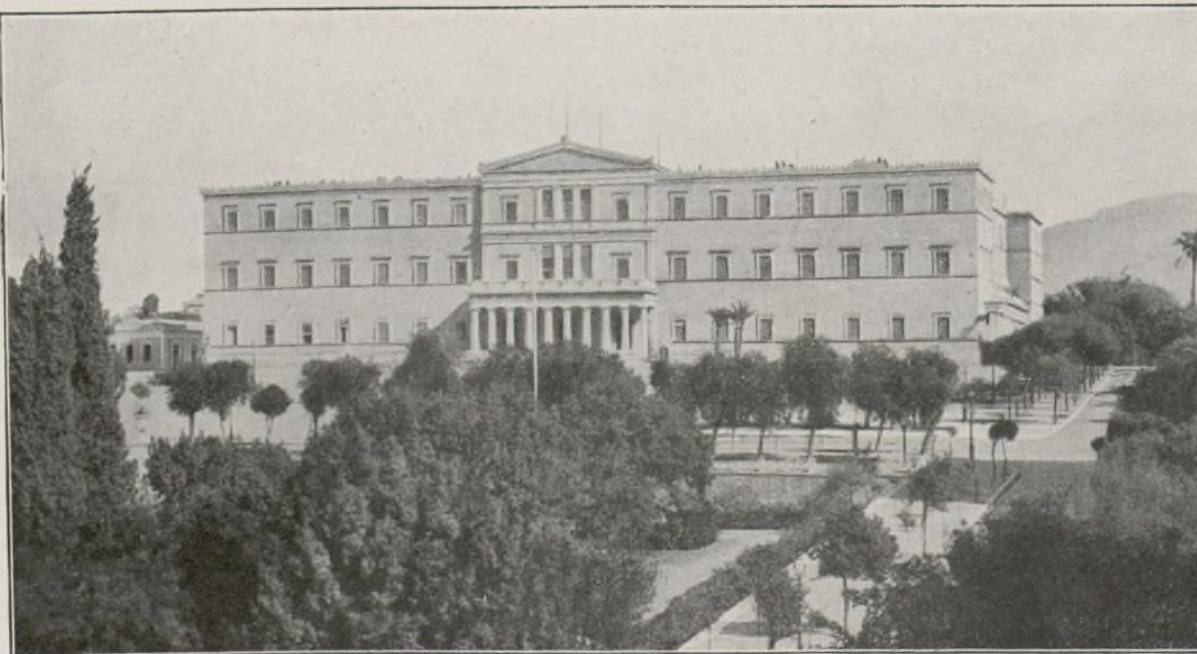
Grâce à de hautes protections j'ai pu avoir quelques clichés de ces relèves et d'autres de manœuvres au champ de Tatoï. Ces documents rarissimes, — parce que uniques

propreté. Tant de choses en une racine ? Le grec a de ces surprises. Evzone de εὖ : bien et ζώνωμι : ceindre, bien-ceint ou encore de εὖ : belle et de ζώνωμι : ceinture, belle-ceinture. On ne peut, en vérité, appliquer l'un ou l'autre de ces composés à qui manque de jeunesse, d'élégance et de beauté.

Tous les matins, à onze heures, a lieu sur l'esplanade du Palais le changement de garde et la relève des sentinelles. Ces foustanelles, blanches et raides, semblables à de très courts et très nombreux jupons superposés ; ces boléros passémentés d'or, aux larges manches échancrées ; ces tcharouhias en cuir noir, dont les pointes relevées s'ornent d'un volumineux pompon ; ces belles ceintures fauves, très étroites et très souples, où s'agrafent la petite épée et la boîte à cartouches ; ces énormes bonnets grecs, en drap pourpre,



23. Costume de la garde accompagnant la voiture du roi (Cliché Papayannopoulos)



24. Le Palais du Roi et le Jardin des Muses (Cliché Rhomaïdes)

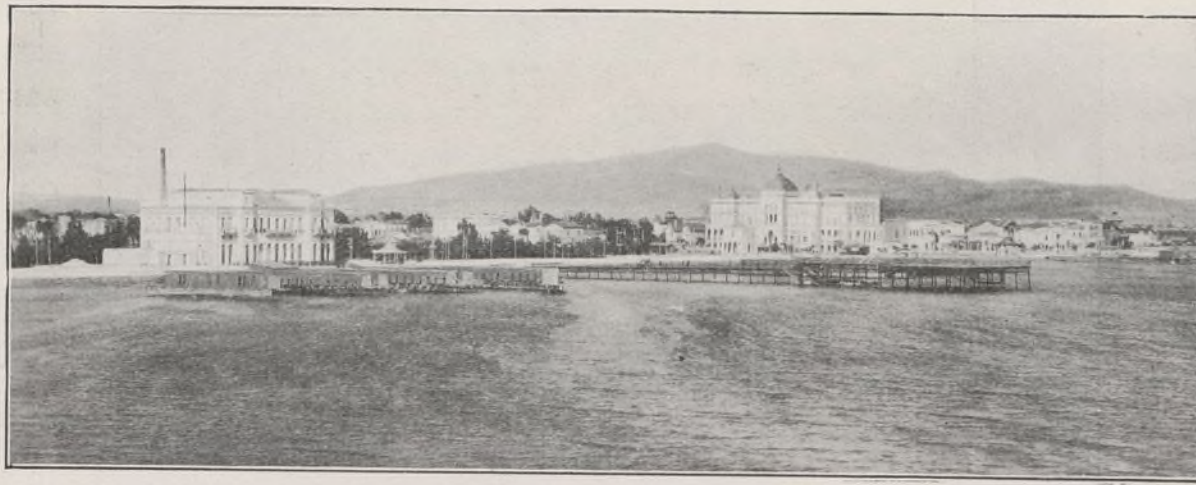
et impossibles à renouveler, — intéresseront, j'espère, la curiosité de mes lecteurs. Mais leur importance n'échappera, certainement, pas aux Athéniens qui ont pour les Evzones un véritable culte, sans doute, parce que leur mâle physique et leur costume ancien reportent un peu la vie présente à la vie d'autrefois, et, comme en une évocation sans cesse renaissante, offrent le souvenir des héros de l'Indépendance.



## V. — LA FEMME GRECQUE

Au peintre Ange Giallinà.

Si l'Athènes moderne a hérité de l'Athènes d'autrefois pour la beauté de ses femmes dont quelques-unes évoquent le charme noble et la beauté parfaite des divins modèles de Phidias, elle n'a guère, tou-



<sup>25</sup>. La plage du Nouveau Phalère (Cliché Papayannopoulos)

la passion d'Aristippe l'Épicurien qu'elle n'aimait pas ; où l'idéale Phryné, devant l'Aréopage, se laissait arracher ses derniers voiles par Hypéride, son avocat, et découvrait un corps de ligne si parfaite que les juges n'osèrent faire périr une chair pétrie de tant de charmes et absolvèrent de l'accusation portée



<sup>26</sup>. Acropole. L'Erechthéion restauré. (Cliché English Photographic C')

tefois, hérité de cette liberté d'allures et de cette indépendance de cœur qui faisaient de l'ancienne ville la ville, par excellence, de l'amour, des baisers et de la volupté.

Les temps ne sont plus où celle qui fut le maître de Périclès, de Socrate et d'Anaxagoras, la divine Aspasia, — couchée sur son lit, parmi la pourpre et l'or, — enseignait, au milieu d'une cour de suivantes et d'adorateurs, l'éloquence au plus éloquent des Grecs, l'art de la controverse au plus sage des philosophes, les sciences physiques à l'homme de l'époque le plus versé dans cette partie de l'instruction : où la belle Laïs sacrifiait, publiquement, l'amour de Diogène le Cynique qu'elle aimait à

contre elle, la superbe fille consacrée au culte de Vénus.

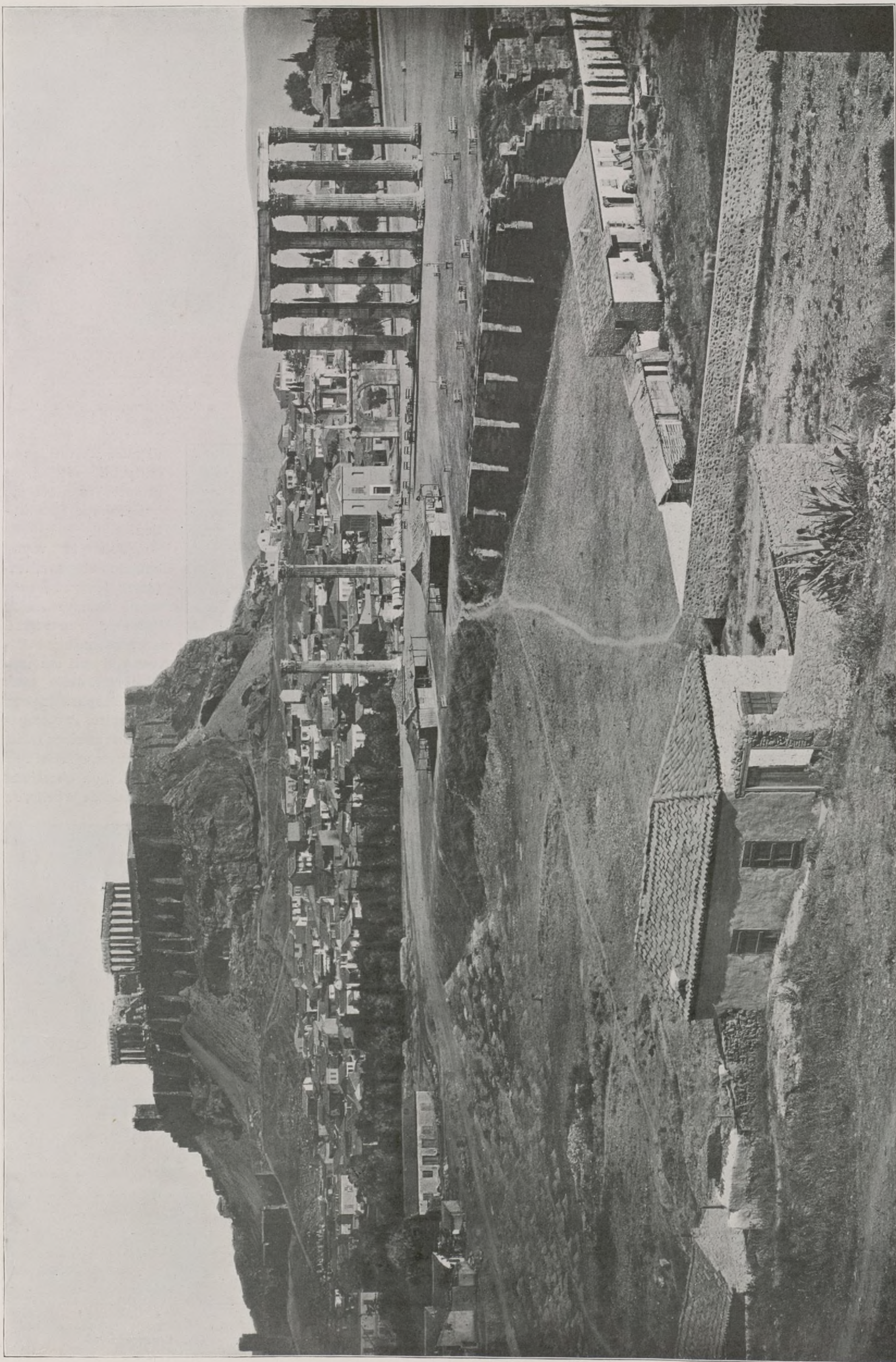
Le christianisme a apporté de radicaux changements dans ce culte de l'amour qui, sans hypocrisie et sans fausse honte, suivait la seule religion de la Nature.

On dit d'Athènes que c'est un petit Paris. Rien de plus vrai. On ajoute que l'Athénienne est la Parisienne du Levant. Rien de plus faux. Un abîme sépare ces deux femmes. Il n'est, certes, pas question en l'occurrence de robes et de toilettes, de dentelles et de chiffons. Ceux qui ont voyagé en Orient savent l'engouement des Grecques, des Levantines, des Arméniennes, des Turques même, pour la mode de Paris et leur manie à la suivre, pous-



<sup>27</sup>. L'Entrée du Roi Othon à Athènes, tableau de Vrizakis (inédit)  
Appartient à la Pinacothèque Nationale (Photographie Collection Adolphe Thalasso)





54. L'ATHÈNES D'AUTREFOIS. — VUE GÉNÉRALE DE L'ACROPOLE ET DES MONUMENTS ANTIQUES

\*\*\*





29. *Devant les Saintes Icônes*  
Tableau de Th. Ralli

sée à l'exagération. Non. Il s'agit, ici, du caractère, du moral, de la psychologie de la femme.

Athènes n'a pas connu notre dix-huitième siècle qui inventa le marivaudage et la galanterie et dont les mœurs libertines portèrent une grave atteinte au préjugé jusqu'alors si respecté de l'honneur. Si grande que fut la réaction produite contre ces mœurs dissolues par la bourgeoisie et le peuple depuis que la Révolution les plaçait au niveau de la noblesse et du clergé, il n'en reste pas moins acquis que la Parisienne de

événement : un sourire, une ceillade maladroitement lancés suffisent pour compromettre une réputation. Et comme l'honneur, pour un Grec, est chose aussi sacrée que Dieu et la Patrie ; que l'autorité paternelle s'exerce encore, là-bas, en toute plénitude ; que, dans sa maison, le mari est l'homme appelé « le maître » par la plus humble des servantes aussi bien que par l'épouse ; que les lois du pays, enfin, couramment indulgentes pour les actes vengeurs de la dignité personnelle, sont très sévères pour ceux portant atteinte à cette



32. *La première giffle*  
Tableau de Th. Ralli

nos jours a gardé de cette époque une désinvolture de langage, un laisser-aller de sentiment absolument inconnus à Athènes. En tout bien, tout honneur, la Parisienne aime la joie et les plaisirs, la flatterie et les propos galants : être coquette fait partie de ses charmes, et le « flirt », — ce fils de la galanterie, — est un de ses plus aimables passe-temps. L'amour pour elle, en général, est un besoin de l'esprit ; il



30. *Marchande de fleurs au Parthénon*. D'après le tableau de Th. Ralli

dignité, l'Athénienne, en public surtout, se soumet à une réserve qui impose l'admiration.

Vous la voyez, hautaine et grave, traverser les rues, sans même récompenser de l'aumône d'un regard le bourdonnement flatteur qui suit ses pas. Rarement, elle sort seule. Des parents, pour l'ordinaire, l'accompagnent : le mari, un frère, un cousin, et, neuf fois sur dix, en cherchant les yeux de la belle, on



31. *Jeune fille en costume national de l'Archipel*  
(Cliché Papayannopoulos)

représente, communément, la plus grande des distractions.

Rien de semblable chez l'Athénienne. L'amour pour elle est un besoin du cœur et représente la joie, entre toutes sainte, de la maternité. De plus, le souci de son honneur la contraint à une retenue d'autant plus grande que tout le monde se connaît à Athènes. Ainsi que dans nos villes de province, le moindre incident, colporté, commenté, répété de bouche en bouche, revêt les proportions d'un gros

rencontre ceux, peu rassurants, du cavalier.

Ambiance de milieu et caractère national mis à part, l'influence de l'occupation turque ne doit pas être étrangère à ces mœurs qui font d'Athènes, la ville, assurément, la plus chaste de l'Europe. Dominé, pendant des siècles, par l'Ottoman, l'Athénien a subi, sans s'en douter, la pression de ses idées et de ses actes. Le Turc n'était-il pas le maître absolu des femmes et des esclaves de son harem ? Aussi l'aus-



33. *Femme athénienne en costume national*  
(Cliché Papayannopoulos)



térité de la musulmane a-t-elle déteint sur la femme grecque et entre-t-il, dans la protection que l'Athénien accorde au beau sexe, un absolutisme qui rappelle la jalouse autorité des pachas.

Ce n'est pas que l'aventure galante n'ait pas cours là-bas. Elle existe, mais en si petit nombre qu'elle forme exception. Elle ne vit, d'ailleurs, et ne se développe que dans le plus profond mystère. A moins d'habiter sous le même toit ou que des relations étroites, aux yeux du monde, n'existent entre les deux familles, ce n'est jamais en ville qu'une jeune fille, une femme mariée, une demi-mondaine même qui a quelque souci des apparences, donnera rendez-vous galant. Elle attendra l'été, et c'est au Vieux ou au Nouveau Phalère, au Pyrée ou dans une île de l'archipel qu'elle rejoindra l'amant. Elle passera l'hiver suivant à vivre de souvenirs et d'espoirs et attendra patiemment le renouveau. Aussi, la passion des Athéniennes est-elle fidèle et profonde, car tout contrarie leur amour qui n'est pas sans savoir que la moindre indiscretion les met à la merci d'un mari, d'un père ou d'un frère vengeur.

#### VI. — LA FIERTÉ ATHÉNIENNE

A M. Etienne Scouloudis.

Lorsque, accusé par ses ennemis, de dissiper les deniers publics pour l'édification de tant de monuments, Périclès eut à se défendre, le grand Athénien qui, mieux que tout homme, connut son temps et son pays, répondit fièrement « qu'il s'offrait de payer avec son propre argent tous ces édifices, à la condition, toutefois, qu'on gravât sur leurs colonnes que lui seul, Périclès, les avait érigés ». L'orgueil d'Athènes refusa cette offre qui l'avilissait aux yeux des villes rivales et laissa tomber l'accusation.

Aussi vivaces que dans le grand siècle, cet orgueil de Périclès, cet orgueil des Athéniens se retrouvent, aujourd'hui, chez tous les habitants de la capitale. Grands et petits, riches et pauvres se drapent dans une dignité d'allures et de paroles qui se rapproche de celle d'autrefois. On dirait la superbe castillane transportée en Orient.

Il n'est pas de citoyens qui aient, comme les Athéniens, estime et conscience de leur valeur. A qui n'est pas descendu en leur âme, ils semblent des êtres infatués d'eux-mêmes au point de friser la morgue. Mais à qui a sondé les replis de leur cœur, ils laissent voir que cette suffisance n'est qu'une forme, peut-

être exagérée, du désir qui les travaille d'être dignes de leur passé.

C'est à cette fierté que l'Athènes de nos jours doit d'être ce qu'elle est, c'est-à-dire une des plus belles, sinon la plus belle des villes modernes. Pas un richard hellène qui n'ait eu ou qui n'ait en sa faveur le geste que Périclès eût fait si Athènes avait soutenu l'accusation. L'État n'est pas assez riche pour élever des monuments qui représentent des fortunes. Aussi, toute la réalisation du progrès à Athènes et même dans toute la Grèce, est-elle due à l'initiative privée, faite de fierté, il est vrai, mais faite aussi de bonté, de solidarité et d'amour-propre national.

A tout seigneur, tout honneur. S. M. le roi Georges élève, à ses frais, le *Théâtre Royal* et l'offre à la ville. Syngros, non content de collaborer avec la reine

Olga, à l'édification de l'*Hôpital de l'Evanghélismos*, paie de ses deniers l'édification du *Théâtre Municipal* et fait construire l'*Hospice des Vieillards* qu'il offre également à la ville ; il meurt en laissant sa fortune, — environ quarante millions, — pour l'entretien des établissements de bienfaisance fondés par lui. Arétaïos fonde la clinique *Arétaïon* ; Rhizaris, le séminaire *Rhizarion* ; Arsakis, l'*Arsakion*, école normale de jeunes filles ; Banghion gratifie le gouvernement de deux superbes hôtels, place de la

Concorde et teste, en leur faveur, une rente annuelle. P. Vallianos construit, à ses frais, la *Bibliothèque Nationale* ou *Bibliothèque Vallianos*, tout en marbre pentélique et signe son don de sa statue, décorant la façade. Georges Sina dote Athènes d'un *Observatoire* et son fils, le baron S. G. Sina, dépense trois millions de francs pour la construction d'une *Académie*, en marbre pentélique, également léguée à la ville. Stournara, Tositza et un groupe de patriotes de Mitsovo mettent en commun leur cœur et leur bourse pour l'édification du *Polytechnikon* qui réunit, dans ses pavillons et son corps de bâtiment, l'École des Arts et Métiers, l'École des Beaux-Arts, la Pinacothèque ou Musée de Peinture et le Musée de la Société historique et ethnologique : les frères Zappas fondent à leurs frais le *Zappion* qu'ils lèguent à la ville, pour servir aux Expositions nationales de l'art, de l'industrie et de l'agriculture. Avérof offre un million pour la reconstitution du Stade, et Varvakis... et Hadji-Kiriadou, et Pesmazoglou... j'en passe, car il me faudrait citer autant de noms que de monuments.



34. Le Père Grégoire du Monastère de Pendéli  
Dessin de N. Alectoridès (inédit)



35. Les Fiançailles d'Enfants. Tableau de Ghizi (Photographie Collection Adolphe Thalasso)



36. Jeune mariée de Salamine.  
Tableau de M. G. N. Roïlos (inédit)





37. *Après le décès. Tableau de Litra (inédit)*  
Appartient à la Pinacothèque Nationale. (Photographie Collection Adolphe Thalasso)



40. *La Prière pour les morts. Tableau de N. Alektoridès*  
(Photographie Collection Adolphe Thalasso)

Admirable et unique solidarité qui grave le nom des bienfaiteurs dans l'âme même des Athéniens plus profondément que sur le bronze et dans le marbre, et plus indélébilement.

Cette même fierté, dans la haute société, ferme des portes qu'il est plus difficile de forcer, voire pour les Grecs, que l'entrée des plus grands cercles d'Europe.

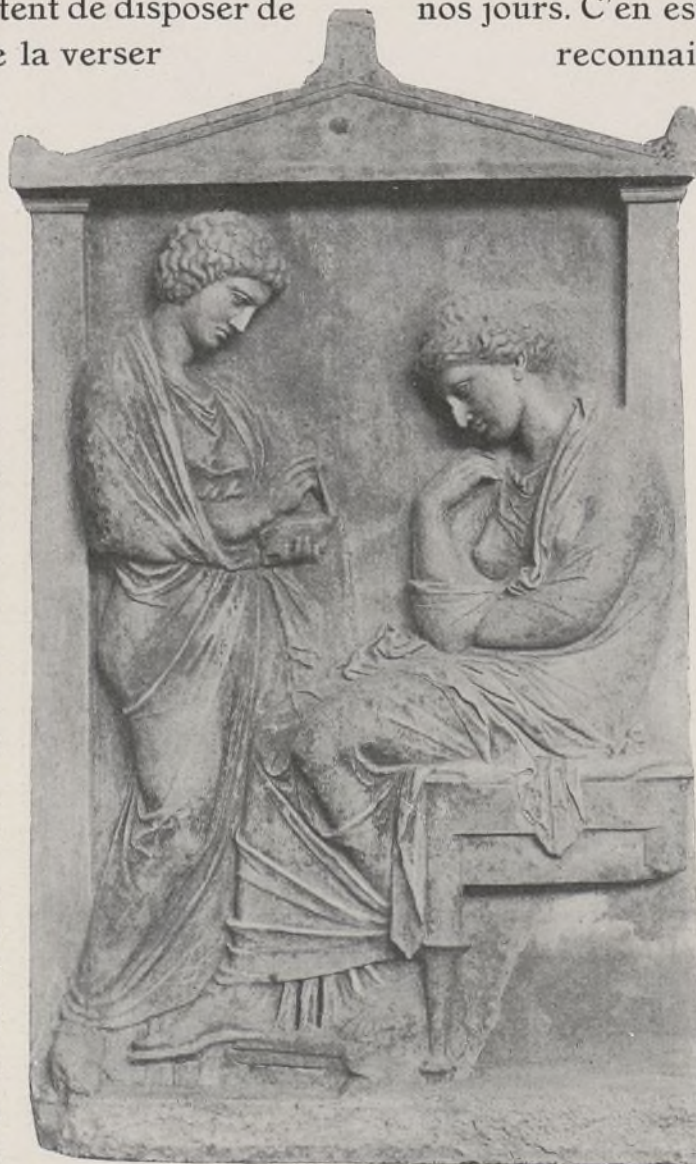
Si la fierté des grands a des gestes magnifiques, celle des petits, — toute proportion gardée, — n'en est pas moins empreinte de certain panache populaire qui plaît par sa franchise et s'impose par la conviction. Les plus humbles ont reçu cette fierté en partage. Ainsi, les garçons de cafés et de restaurants n'iront jamais chercher le pourboire laissé dans la soucoupe, pour n'avoir pas à remercier d'un cadeau qui les offense et qui leur semble une aumône déguisée. Si, au départ du client, ils acceptent de disposer de la somme et de la verser

dans la caisse commune, c'est pour n'avoir pas à refuser au consommateur qui pourrait s'en formaliser et ne plus revenir à l'établissement. Jusqu'aux pauvres des rues,

— il est vrai qu'ils sont extrêmement rares, — ils ont leur amour-propre. Quelle différence entre le mendiant grec de Constantinople qui larmoie, supplie, adjure, conjure et le mendiant d'Athènes qui vous dit simplement son infortune et vous remercie de l'obole donnée en priant pour vos morts. Cette prière vaut bien l'obole, et le passant s'éloigne, sous la voix qui lui remue les souvenirs, en se demandant lequel des deux a fait vraiment l'aumône à l'autre. Lequel des deux ?



38. *Stèle d'Aristion, par Aristoclès, connue sous le nom de "Soldat de Marathon"*  
Musée National (Cliché Papayannopoulos)



39. *Stèle de femme. Marbre*  
Musée National (Cliché English Photographic C<sup>o</sup>)

## VII. — LE CULTE DES MORTS

A la mémoire du peintre Théodore Ralli.

Rares sont les villes qui, comme Athènes, ont voué à leurs morts religion plus grande. Si développé était ce sentiment chez les anciens Grecs que, plus de quatre siècles avant la venue du Christ, il inspira à Sophocle sa divine *Antigone* où le génie du poète pressentit toute la douceur de la pitié chrétienne. Athènes fit un accueil tellement favorable à l'œuvre qu'elle récompensa l'auteur en lui offrant un commandement militaire. C'est que tout Athènes pour Hémon, c'est-à-dire pour le mort aimé, avait le cœur d'Antigone, c'est que les larmes et les parfums que la fille d'Œdipe versait sur le cadavre du fiancé étaient les larmes et les parfums que la ville versait sur ses morts.

On n'a qu'à visiter les monuments funéraires du Céramique, les vases de marbre de Marathon, les merveilleuses stèles du Musée National pour se rendre compte de la place que le culte des morts tenait dans la vie de la République.

Intacte, cette dévotion est parvenue jusqu'à nos jours. C'en est au point que la manière la plus

reconnaissante de se confondre en remerciements, c'est de prier pour les morts du bienfaiteur et que la plus grave offense qu'on puisse faire à un ennemi, c'est de maudire ses morts aimés. Il m'est arrivé d'être le témoin de discussions se terminant par des anathèmes à faire dresser les cheveux sur la tête. Il est même étonnant que la police athénienne se soucie peu de ces disputes finissant invariablement par des imprécations qui choquent autant la morale publique que le sentiment d'un chacun.

Comme autrefois, il existe encore des pleureuses en Grèce. La haute société s'en passe volontiers, mais la petite bourgeoisie, le peuple surtout, y ont constamment recours. Dès que le deuil a frappé une maison, elles arrivent se ranger autour du cadavre. Avec des pleurs et des cris, elles parlent du défunt, rappellent sa joliesse et sa précocité, si c'est un enfant ; sa beauté et ses vertus domestiques, si



41. *Vase funéraire. Marbre*  
Musée National (Cliché English Photographic C<sup>o</sup>)



c'est une femme ; son amour de la famille et ses vertus civiques, si c'est un homme. Leurs lamentations s'adressent tantôt aux assistants, tantôt au mort lui-même et prennent fin dans une crise de désespoir devant la perte irréparable. Une autre pleureuse succède qui recommence, en d'autres termes, la même oraison funèbre. Il en est parmi ces femmes qui ont le génie de l'élégie et dont le lyrisme atteint les hautes cimes de la poésie. La scène n'est pas sans rapport avec les scènes de *voceri* de la Corse, moins, toutefois, les cris de vengeance et le rappel de la dette du sang.

Le jour de la mort, des lettres de faire part sont adressées aux personnes connues et, simultanément, sont affichées dans toute la ville : à la porte des églises, aux devantures des magasins, sur le socle des statues. Au milieu de la place de la Constitution se dresse un grand mât où tous les matins on peut prendre connaissance de la chronique mortuaire de la capitale.

Après une courte prière dite par le prêtre ou *papàs*, le corps est mis en bière. Le couvercle toutefois, n'est ni cloué, ni vissé. C'est à visage découvert que le mort est porté à l'église. Cette particularité rend très imposante la cérémonie des funérailles. Précédé de prêtres dans des chasubles noires bordées d'argent, psalmodiant les ultimes prières ; d'enfants de chœur de noir vêtus, portant des cierges allumés, le cercueil, hissé sur les épaules des croque-morts, traverse lentement les rues suivi, seulement, par des hommes. Rarement une femme suit un convoi. Au triste chant qui vient de loin, les habitants, prévenus, déjà, par



42. Le célèbre bas-relief d'Eleusis. Musée National. (Cliché Rhomaïdes)

les faire-part reçus ou affichés, se mettent aux fenêtres et, comme tout Athènes se connaît au moins, de vue, on regarde pour la dernière fois les traits de l'enfant, de la jeune fille, du vieillard qu'on ne reverra plus jamais. Les signes de croix se multiplient et une pitié et une piété, non simulées, s'impriment sur les faces pâles, brillantes parfois de larmes. La foule, dans la rue, n'est pas moins recueillie. Hommes, femmes, enfants s'arrêtent et les fronts restent découverts durant tout le passage du convoi. Bien mal venu celui qui poursuivrait son chemin.

Le corps mis en terre sainte, la famille se réunit pour une dernière cérémonie. Cette coutume existant encore parmi le peuple, s'est complètement perdue dans les hautes classes et la bourgeoisie. Le grand peintre Litra en a fixé la frappante impression dans sa toile *Après le décès* qui se trouve à la Pinacothèque Nationale.

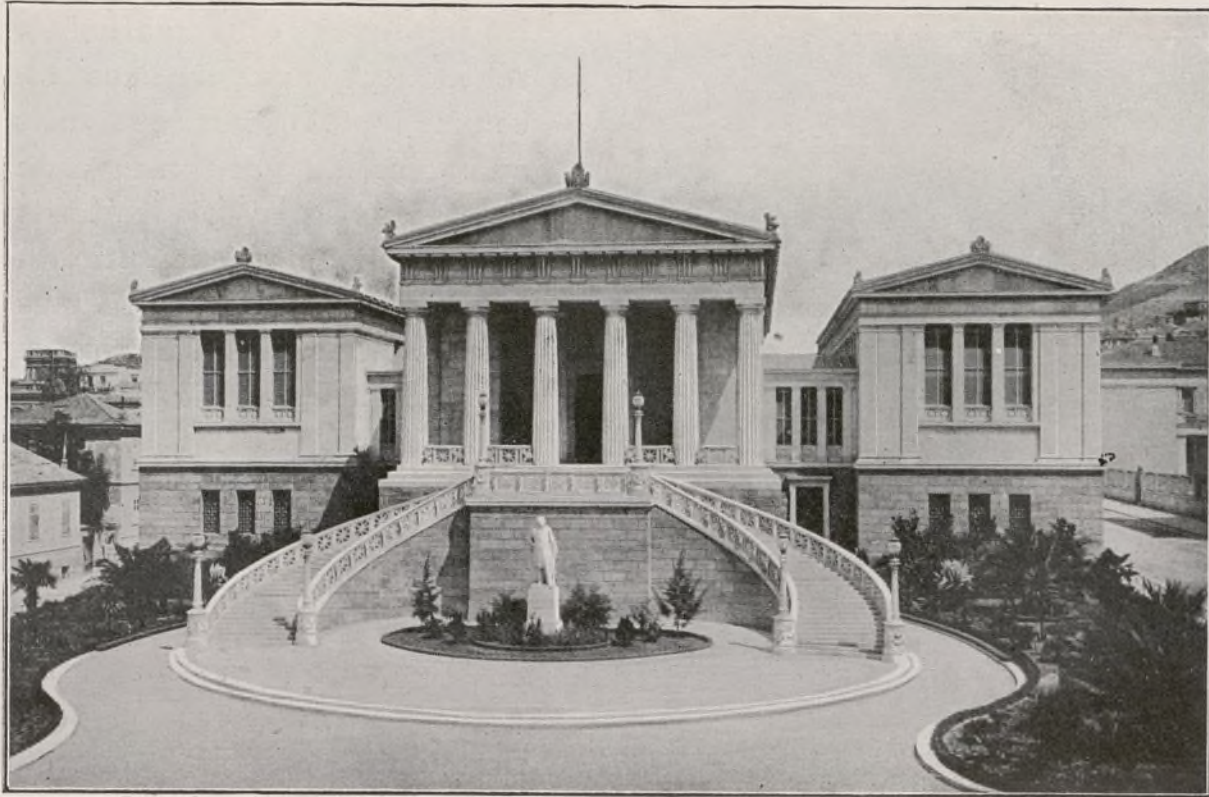
Près de l'icone dorée et des cierges qui brûlent, les parents se groupent en cercle. Après avoir placé au milieu, devant eux, les effets du mort qui seront distribués aux pauvres, et renversé la chaise sur laquelle le disparu s'asseyait pendant les veillées familiales, ils se consolent, mutuellement, et, par des paroles tendres et la solidarité de leur affection, cherchent à rendre moins cruelle l'absence sans retour voulue par le Très-Haut.

Suivant encore une ancienne coutume qui tient de l'antiquité, — car elle rappelle les aliments qu'on plaçait auprès du cadavre, — la famille, dans les trois jours qui suivent l'enterrement, envoie aux parents, amis et relations, un plat de



43. Le Keramikon. Athènes. Aquarelle de M. A. Giallinà





44. La Bibliothèque Nationale ou Bibliothèque Vallianos, fondée par P. Vallianos (Cliché Rhomaïdes)

*koliva*, douceur à base de farine et de froment. La coutume est loin d'être tombée en désuétude. On la pratique journellement. Il est plus d'une *kirà* qui gagne sa vie à confectionner le plat mortuaire dans les familles endeuillées.

### VIII ATHÈNES L'HIVER LE RENOUVEAU LES FÊTES DE PAQUES ET LE 1<sup>er</sup> MAI (PROTOMAIA)

Au grand poète Souris.

Malgré ses chaleurs caniculaires, l'été est, à Athènes, la saison des plaisirs, des théâtres, des promenades, celle où s'épanouit, pleinement, la joie populaire avec ses danses et ses musiques, où la ville se réveille du léthargique somme qui, pendant des mois, avait suspendu son activité.

Exposée au *Vorias*, Athènes est aussi glaciale l'hiver que torride l'été.

Aussi les gens riches et la haute société préfèrent-ils les réceptions intimes à la vie mondaine qui fait, à la saison des froidures, les délices des autres grandes villes. La bourgeoisie et le peuple suivent cet exemple et, durant tout l'hiver, s'amusent entre eux, en famille et en petits comités.

Croirait-on, malgré la passion des Athéniens pour le spectacle, que le Théâtre Royal, l'unique théâtre d'hiver, — car le Municipal est depuis longtemps déserté à cause de ses mortels courants d'air, — n'arrive pas à faire ses frais, et ce, nonobstant la subvention royale? C'en est au point que le roi Georges, irrité de ce qu'il appelle apathie, a menacé son peuple de le punir en retirant cette subvention. Songez, toutefois, que pour prendre un plaisir dans cette salle froide, quoiqu'on en ait, où il est de bon ton de se montrer en ses plus beaux atours, l'Athénienne est obligée de « faire toilette », de se décoller. Cela dérange un brin ses habitudes indolentes d'orientale, très frileuse, et elle aime mieux rester chez elle, au coin du feu, à recevoir quelques intimes, faire de la musique ou la partie de bridge et casser gentiment du sucre sur la tête

de ses amies. Les réceptions, — dîners, soirées, bals, — ont souvent lieu chez les gens riches ; mais cette société est archi-fermée et, comme c'est elle qui donne le branle à la vie athénienne, toute vie publique et populaire paraît suspendue.

Mais Pâques carillonne le renouveau. Au son des cloches la ville semble se réveiller de sa torpeur, apparente, si l'on veut. Comme un papillon quitte sa chrysalide, elle prend son essor dans la joie du printemps. Avec le Christ ressuscité, Athènes ressuscite. *Christos anesti!* C'est la première fête populaire de l'année, fête de la religion et fête de la nature. Sous les espèces, consacrées le Jeudi-Saint, le corps du Sauveur quitte la Métropole et, processionnellement, traverse la ville, accompagné du chant liturgique de prêtres « chasublés » d'or et des détonations des armes à feu de *palykars* exaltant la foi chrétienne. Odeurs d'encens et parfums de roses se mêlent dans les airs. Parents, amis, ennemis, inconnus se jettent dans les bras les uns des autres

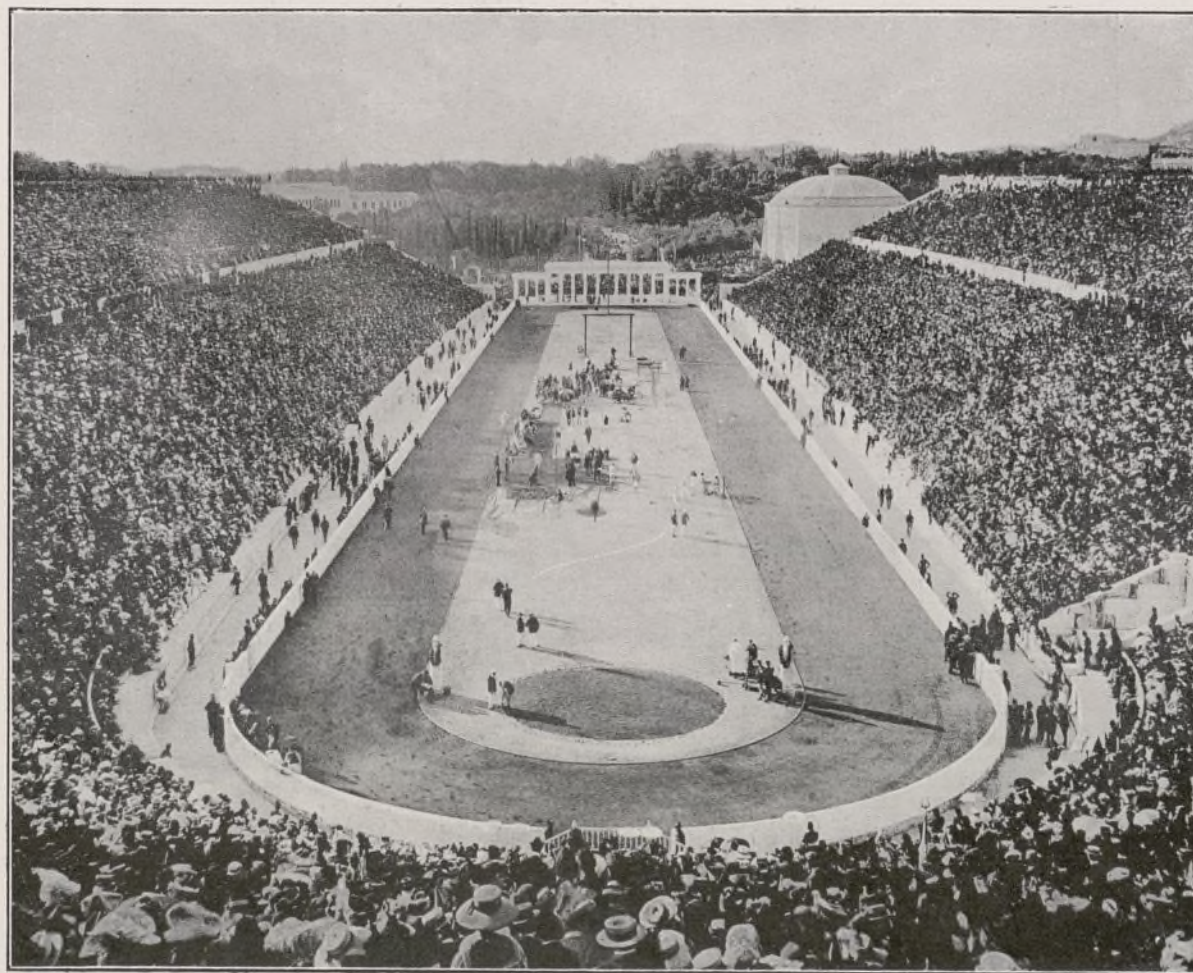
et se donnent le baiser de paix. Des œufs rouges, dans le creux des mains, se tendent vers d'autres œufs rouges : les coquilles ont des chocs et l'une d'elles est brisée. Mais vainqueurs et vaincus tendent, maintenant, leurs joues aux souriantes lèvres,

et l'allégresse éclaire les visages comme elle éclaire la nature. Le printemps chante dans les branches : le printemps chante sur les lèvres. *Alleluia! Alleluia!* Christ est ressuscité! *Christos anesti!*

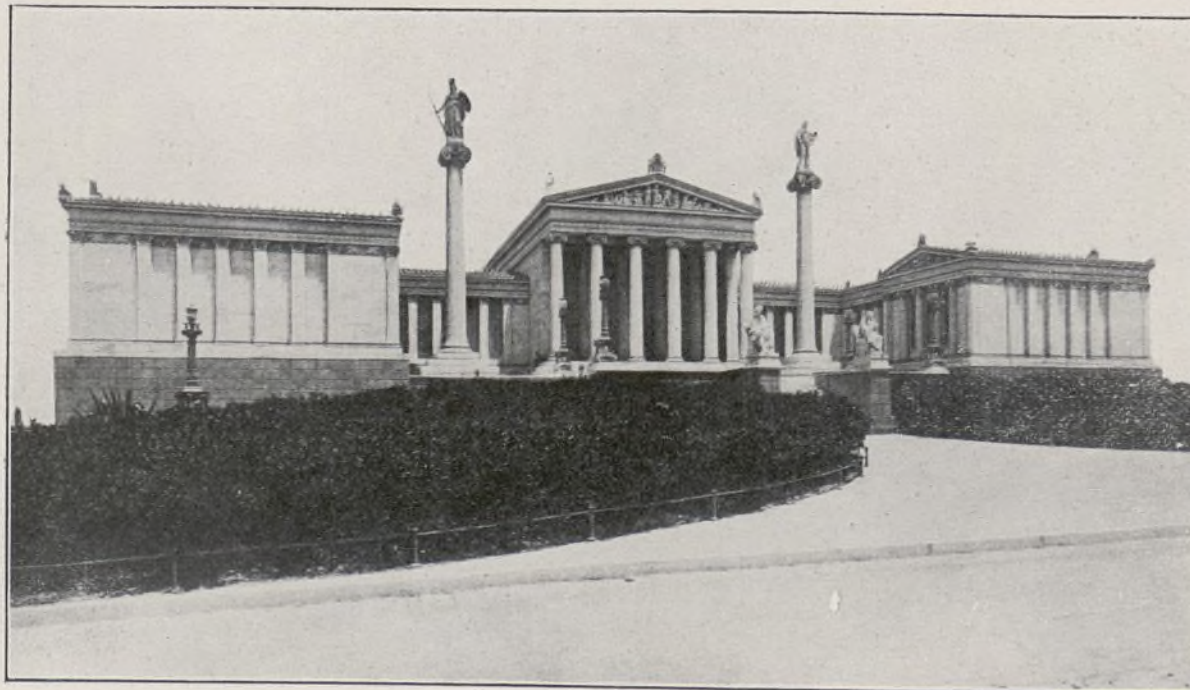
C'est le prélude de la vie renaissante. Elle s'affirme le 1<sup>er</sup> mai, *i Protomaia*, cette fête des fleurs dont tous les pays d'Orient ont conservé la tradition parfumée.

Dès l'aube, de longues théories de jeunes femmes et de jeunes filles, accompagnées de leurs maris, de leurs frères, de parents et d'amis quittent la capitale, par groupes chan-

tants et rieurs. Elles se rendent aux environs. *Patissia*, toutefois, est leur lieu préféré, à cause de ses jardins multiples et de sa large chaussée transformée par les fleuristes en une route de senteurs. Des instruments de musique les suivent : guitares et mandolines, car Athènes ne connaît pas le plaisir sans chansons.



45. Le Stade, restauré aux frais d'Averof (Cliché Papayannopoulos)



46. L'Académie, fondée par le baron S. G. Sina (Cliché Rhomaïdes)

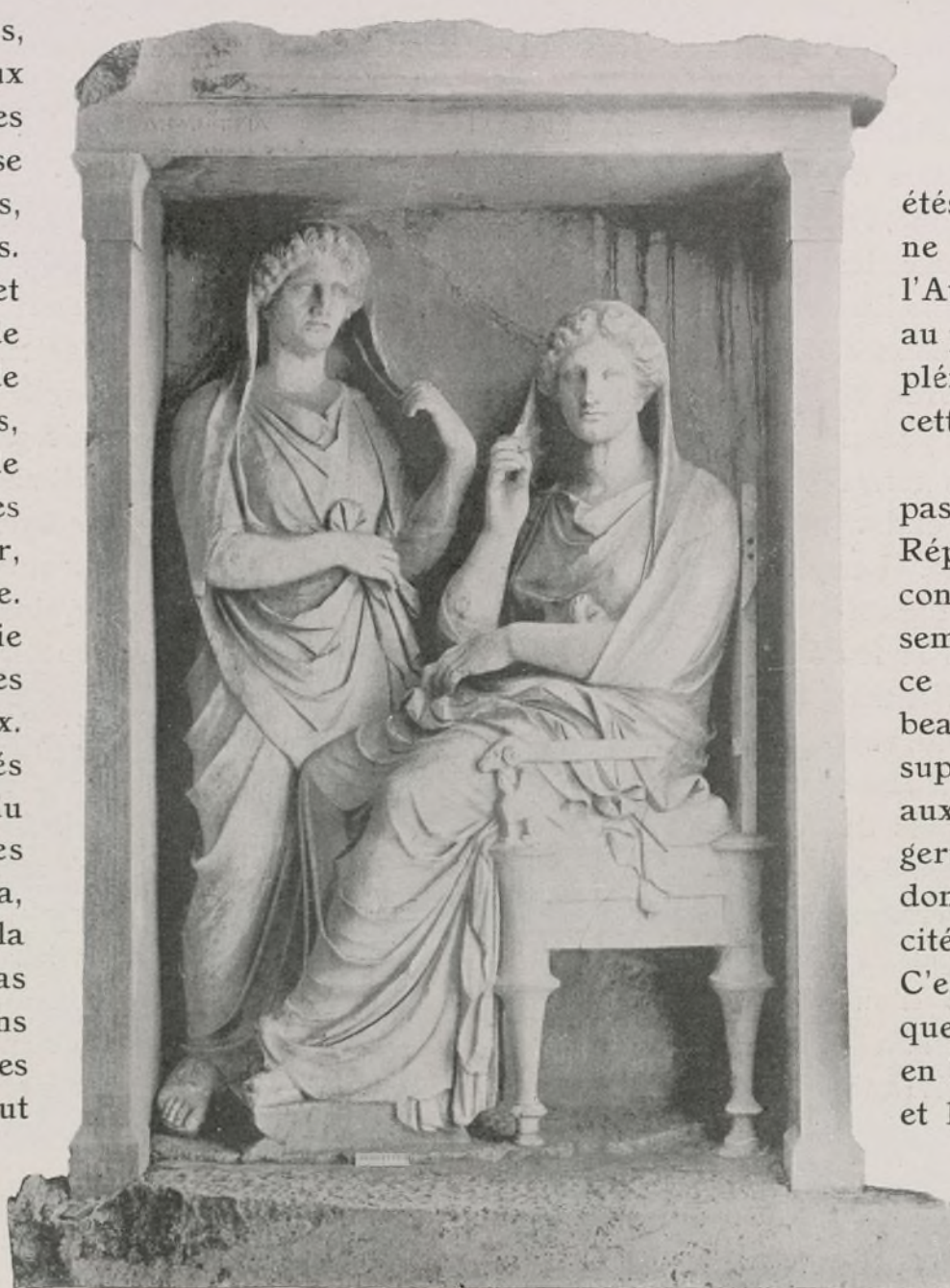




47. Le Musée National (Cliché Rhomaïdes)

Comme des abeilles bourdonnantes, elles se répandent aux champs, aux bois, aux monts, dans les prairies, les bosquets, les jardins. Mais elles ne se contentent pas de butiner les parfums, il leur faut aussi butiner les calices. Et c'est une razzia de marguerites et de coquelicots, de sainfoins et de sylvies, d'anémones, de safrans, de sauges, de liserons, et de myrthes, et de lilas, et de giroflées, et de roses. Les gerbes s'ornent de feuilles de mélisse et de rameaux d'olivier, l'arbre entre tous cher à Minerve.

On déjeune sur l'herbe, fleurie des bouquets butinés, aux sons des mandolines et d'airs harmonieux. On « sieste » sous des arbres parés de robes neuves, froufrouantes du vol des oiseaux et du souffle des brises et, après une nouvelle razzia, on rentre, à la nuit tombante, la gaieté sur les lèvres et les bras lourds de fleurs. Les petites mains tressent, hâtivement, de grandes couronnes qui vont, au haut des portes d'entrée, remplacer les guirlandes sèches du dernier renouveau, tandis qu'au ciel, tout bleu, fleurissent les étoiles et que, des roses lèvres, s'effeuillent des chansons.



48. Stèle funéraire de Dhimitria et Pamphili. Nécropole du Céramique (Cliché Rhomaïdes)

## IX. — ATHÈNES L'ÉTÉ

A. M. V. Staïs.

A la température torride des étés attiques à laquelle un Parisien ne se fera que très difficilement, l'Athénien est habitué, dès les langes, au point de ne jouir vraiment de la plénitude de l'existence que durant cette époque tropicale de l'année.

On se demande si ce climat n'a pas contribué à la puissance de la République athénienne comme il contribue, aujourd'hui, à l'épanouissement de la vie moderne ; si, chez ce peuple, amoureux d'art et de beauté, ambitieux de gloire et de suprématie, cette chaleur montant aux cerveaux n'a pas, en partie, fait germer et éclore les idées géniales dont la réalisation fit de l'ancienne cité le berceau du monde civilisé. C'est à y croire lorsqu'on constate que, de nos jours, rarissimes sont, en hiver, les productions artistiques et littéraires et que, poètes et dramaturges, peintres et sculpteurs ne se mettent résolument à l'œuvre que durant la chaude saison.

Dès que le soleil est monté à l'horizon, la ville est



49. La lutte musicale d'Apollon et Marsyas. Bas-relief ornant le socle de la statue de Latone et de ses enfants, par Praxitèle Musée National (Cliché Rhomaïdes)



50. Muses arbitres du concours entre Apollon et Marsyas. Bas-relief ornant le socle de la statue de Latone et de ses enfants, par Praxitèle Musée National (Cliché Rhomaïdes)



embrasée de rayons brûlants qui la transforment en fournaise. L'air qu'on y respire est à une température souvent plus élevée que celle du corps humain. Et comme si cette souffrance infligée aux poumons et à l'épiderme était insuffisante, une lumière éblouissante, ruisselante, aveuglante, décuplée par une intense réverbération s'attaque aux yeux. Et l'on marche en clignotant des paupières, tant les objets semblent nimbés d'or en fusion. Le marbre, granulé surtout, renvoie des fulgurations que la vue ne peut supporter : on dirait des miroirs réfléchissant à l'infini des roses de diamants.

A midi, chaleur et réverbération ont atteint leur apogée. Dès cette heure, jusqu'à la quatrième, toute vie est arrêtée. Les ministères ferment leurs bureaux, les banques leurs guichets, les magasins leur porte d'entrée. Hommes et femmes, grands et petits, riches et pauvres se livrent à la sieste. Sous peine de passer pour un malappris, il n'est pas toléré de faire ou de rendre visite pendant ces heures consacrées au repos. Les rues, si animées tout à l'heure, sont maintenant désertées et désertes sous le feu ardent qui les cuit et les calcine. A travers les baies des petites boutiques, restées entr'ouvertes, on aperçoit au fond, sur un sofa, le patron en manches de chemise, dormant à poings fermés. Les travaux de construction et de terrassement sont eux-mêmes interrompus, et Athènes offre le rare spectacle d'ouvriers étendus à l'ombre des échafaudages et des mottes de terre se livrant, légalement, aux douceurs du sommeil. Heureux peuple qui, quoi qu'il fasse, ne connaîtra jamais les revendications de l'ouvrier européen, pour la journée de travail, réglée, là-bas, non par la volonté des patrons, mais par les exigences du climat.

Entre la troisième et la quatrième heure, la vie politique, financière, commerciale et ouvrière reprend son cours et se poursuit jusqu'à la sixième, fixée par les Athéniennes pour leur promenade en ville ou dans les environs.

Mais les deux orchestres de la Place de la Constitution, — lieu de rendez-vous du Tout-Athènes, — font, alternativement, entendre leurs accords. Petit à petit la place se remplit de promeneurs. Les uns vont s'asseoir sur les



51. Représentation théâtrale au Nouveau Phalère (Collection Adolphe Thalasso)



52. Marchand de pois chiches grillés (Cliché Papayannopoulos)



53. Une allée du Jardin Royal (Cliché Eleftheroudakis)



54. La Place de la Constitution à l'heure de l'apéritif (Collection Adolphe Thalasso)

innombrables chaises bordant l'allée principale, les autres, avec ostentation, font plusieurs fois le trajet de l'allée : femmes se pavanant, avec afféterie, hommes causant tout haut et saluant à droite et sa-

luant à gauche. De nouveaux venus s'ajoutent aux premiers, d'autres encore, et la foule, comme une mer montante, grossit et s'enfle d'instant en instant.

Pittoresque à souhait, l'aspect de tout ce monde où, parmi les complets noirs et kaki, en alpaga et en tussor, les toilettes claires et les parasols de couleurs,

se glissent les pantalons bouffants des Péloponésiens, enserrant les chevilles et faisant l'effet de jupes relevées par le milieu ; la casaque de laine des montagnards d'Athos ; la tunique blanche, galonnée d'or des officiers ; les foustanelles des palykars et les vestes ornées de ganses multicolores des Epirotes endimanchés ; les mouchoirs de mouseline coiffant les campagnardes aux fronts auréolés d'un double rang de sequins ; enfin, les longues lévites sans manches des femmes de l'archipel, engoncées et raides dans leurs robes brodées de soyeuses fleurs.

Mais les brises du *mettem*, soufflant de la mer, viennent, comme d'invisibles éventails, rafraîchir l'atmosphère jusque-là suffocante. C'est l'heure de l'apéritif. Les hommes commandent la *masticha*, — eau-de-vie spéciale à la Grèce, extraite des lentisques, — qui leur est servie avec l'olive traditionnelle comme hors-d'œuvre ou *mézé* ; les femmes se délectent à manger des glaces et des gâteaux, — car on dîne fort tard à Athènes. C'est l'heure, aussi, où gagnent leur vie tous ceux qui font

petit métier et petit commerce. Les consommateurs sont assaillis par les *loustros* ou cireurs de chaussures et les crieurs *d'éphiméridhes* ou journaux ; les marchands de pistaches qui leur proposent la partie « pair ou impair » et les marchands de confitures des îles : bergamotes, pamplemousses, cédrats, minuscules limons de Chio. Des gamins de huit ans leur tendent crayons et lacets, cartes postales et billets de loterie ; d'autres plus âgés leur vantent les qualités des cigarettes et du tabac grecs rangés en boîtes dans la vitrine ambu-





55. Marchand-pêcheur ambulante du Pirée  
Tableau de N. Alectoridès (inédit)

vinés tout de suite à leur trainée de senteurs.

Quoique plus éloignée du centre, la grande terrasse du Zappion est aussi très fréquentée. C'est que, dans le jour qui s'éteint, on jouit de cette terrasse d'une vue unique, inoubliable. A gauche, le mont Hymette, à droite, l'Acropole, devant soi la



56. Les Roitelets du trottoir (Cireurs de chaussures)  
(Collection Adolphe Thalasso)

colline d'Ardeetos et sa vallée avec les ruines de l'Olympéion, au loin la mer et les montagnes d'Egine. Et tout cela doré par le soleil couchant de cet or blanc, rose et pourpre spécial au beau ciel de l'Attique.

Les « fiftytwos », ces copurchics d'Athènes constitués en une société de cinquante-deux membres, qui défraie encore la chronique et la causerie, ont aussi leurs lieux de réunion pour l'heure poétique : les brasseries du boulevard de l'Université. C'est sur leurs terrasses que ces arbitres de l'élégance font parade de nobles attitudes et de beau langage, mais aussi, bien souvent, de costumes excentriques et de manières ridicules.



57. Anons chargés (Cliché Papayannopoulos)

Nombreux sont les Athéniens qui fuient la ville, pour aller voir la tombée du jour soit à Kolokithou et à Patissia, parfumés d'acacias et de glycines, soit à Strophili et à Képhalari qu'embaument leurs bois de sapins, soit, enfin, à l'Ancien et au Nouveau Phalère, rafraîchis à souhait par la brise marine.

Cette dernière plage, considérée comme le boulevard maritime de la capitale, est devenue, en ces dernières années, la promenade favorite des Athéniens. Les attractions de toutes sortes : concerts, spectacles, représentations, qu'elle offre, tous les jours, avant et après les repas, attirent le monde qui y trouve en plus une liberté beaucoup plus grande qu'à la ville. Les mardis, jeudis et samedis sont ses jours selectes auxquels la haute société athénienne ne manque pas de se rendre : les autres jours, le dimanche, surtout, sont le lot de la bourgeoisie et du peuple qui assaillent en foule les « Electriques », les trains et les « trams » y conduisant en moins de vingt minutes.

C'est au Nouveau Phalère, principalement, que, durant les nuits de clairs de lune, se donnent les fameuses *patinadhes* ou sérénades dont les Athéniennes raffolent et qui font les délices des jeunes gens instrumen-



58. Vieille campagnarde (Cliché Papayannopoulos)



59. Fête champêtre (Collection Adolphe Thalasso)

tistes et chanteurs, groupés, à cet effet, en petites sociétés philharmoniques.

#### X. — LA POUSSIÈRE A ATHÈNES ROITELETS DU TROTTOIR ET PRINCILLONS DU PLUMEAU

Au peintre Paul Mathiopoulos.

Mais à cette chaleur qui tient du climat, à cette réverbération qui tient de la lumière, compensées l'une et l'autre par des nuits de fraîcheur très douce et d'incomparable clarté, dont les Athéniens profitent largement pour gagner les heures consacrées à la sieste, il faut ajouter la pous-





60. *Le méchant petit-fils. Tableau de M. G. Jacobides*  
Appartient au Musée de Wiesbaden (Cliché Collection Adolphe Thalasso)

sière de la ville qui tient à son sol calcaire et cristallin et n'offre, malheureusement, aucune compensation.

Il suffit que le moindre vent s'élève du *Vorias*, — le Nord, — que la moindre brise souffle de la mer, pour soulever des masses de poussière qui, semblables à des trombes de cyclone, passent, courent dans les venelles, les rues, les boulevards, les places, accélérant de seconde en seconde leur marche en avalanche, se multipliant, se décuplant, se centuplant, enveloppant, dans leur tourbillon d'atomes, êtres, arbres, maisons et monuments.

Peintre, vous admirerez la couleur grise, orange ou lilas, — suivant les heures, — de ces ondes moléculaires ; médecin, vous supputerez les angines probables occasionnées par ces torrents microbiens ; député, vous penserez qu'il est temps, enfin, de doter Athènes, dépourvue d'eau, de vastes réservoirs qui, seuls, pourront combattre efficacement le fléau.

En attendant la construction de ces aqueducs, le commerce et l'industrie unissent leurs efforts pour apporter quelques palliatifs au mal : aussi, grande est-elle la consommation faite par les habitants des chaussures claires, des étoffes grises, des chapeaux de paille, des gants de soie et des lunettes fumées pour les yeux.

Mais là où l'ingéniosité du peuple se fait jour, et de façon très pittoresque, c'est dans la création de ses *loustros* et de ses chasseurs à plumeau.

Comme il n'est pas possible de faire dix pas dans la rue sans être blanc de poussière, on trouve toujours sous la main et les uns et les autres prêts à rendre leur premier éclat aux chaussures et aux effets ternis.

Aux abords de la gare et de la Place de la Constitution, sur la grande rotonde de la place de la Concorde et à tous les coins de rue se tiennent, innombrables, les petits *loustros*. Vrais roitelets du trottoir, ils trônent dignement, fièrement, sur leur escabeau, devant leurs minuscules boîtes plus ou moins riches, plus ou moins cloutées d'ornements de cuivre reluisants comme de petits soleils. D'un double coup sec de leur brosse sur l'instrument de travail et d'un regard significatif qui fait instinctivement porter les yeux sur la poussière dont il est couvert, ils invitent le client à s'arrêter.

Neuf fois sur dix le promeneur accepte l'invitation. Le bas du pantalon, soigneusement brossé, retroussé, commence l'opération du cirage qui, chez quelques-uns de ces gamins, est plus qu'un petit métier, un petit art, tellement ils s'entendent à mélanger les ingrédients, à graduer les coups de brosse terminés par le frottement rapide d'un paquet de chiffons de soie qui donne à la chaussure le brillant du miroir. Aussi, façon de parler, y a-t-il à Athènes autant de ces roitelets du trottoir que d'habitants.

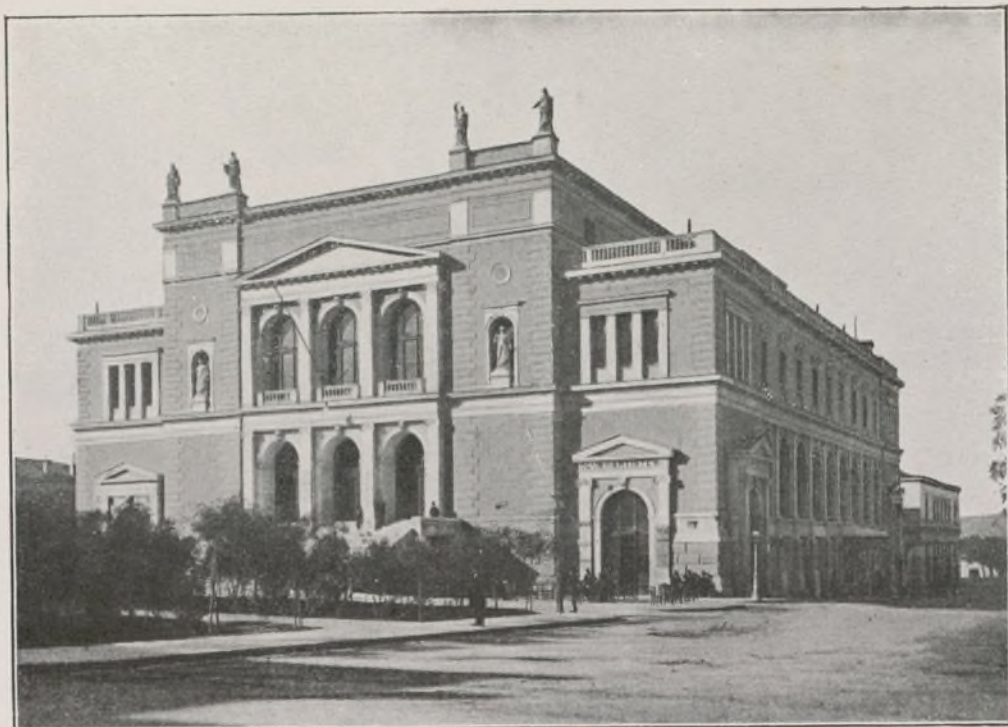
Ces *loustros* ne sont pas seulement intéressants à cause du petit métier qui les rend indispensables à la ville. Ils ont un autre titre à la reconnaissance publique. Comme la poste pour la ville — et pour l'étranger aussi, — est très lente dans son service, c'est à ces gosses qu'on a recours pour faire tenir, immédiatement, une lettre pressée. Ils font l'office des « petits bleus » qui n'existent pas encore, là-bas. Leur honnêteté et leur discrétion, à tous, est proverbiale et l'on peut leur confier non seulement une importante somme d'argent, — ils se feraient hacher plutôt que de s'en dessaisir, — mais encore des messages très délicats. Ils les exécutent promptement et avec beaucoup d'intelligence. Quoi d'étonnant que ces petits rois du trottoir se métamorphosent, quelquefois, en petits dieux galants ! Ne sont-ils pas du pays qui a vu naître Mercure ? La pruderie d'Athènes n'est, d'ailleurs, pas étrangère à la création de ces télégraphistes sentimentaux.

Quant aux princillons du plumeau... Vous ne pouvez passer la porte d'un établissement public : hôtel, restaurant, café, brasserie, sans voir un petit chasseur se précipiter à vos pieds. Avant qu'on ait le temps de se reconnaître et de savoir à qui il en veut et ce qu'il demande, il enlève précipitamment, et méticuleusement, avec le plumeau qu'il tient à la main,



61. *Femme en prières. Tableau de Th. Ralli* (Musée d'Athènes)





62. Le Théâtre Municipal, fondé par Syngros (Cliché Rhomaïdes)

la couche blanche adhérent à vos richelieux et grisant votre complet. On est épousseté d'importance. Votre tour terminé, c'est le tour d'un autre. L'emploi n'est pas une sinécure. Et, pendant les rares entr'actes, ces princillons se tiennent à l'entrée, sérieux et graves. Sanglés dans des justaucorps blancs à boutons dorés, leur époussette haut dans la main, ils paraissent tout fiers de ce que la propreté des clients et de l'établissement leur soit confiée.

#### XI. LES THÉÂTRES A ATHÈNES

A M. Kharalambos Aninôs.

Peu à peu, le théâtre a pris une importance telle que, passant dans les mœurs, il a fini par faire partie intégrante de la vie athénienne, estivale s'entend. La femme, l'été, prend sa revanche de l'étiquette des hivers, car il lui est permis, sans déroger, de sortir, de se promener, d'assister au spectacle, mise simplement, sans « faire toilette », comme elle dit.

Aussi, les Athéniens qui, durant la belle saison, ne villégiaturent pas à l'étranger ou dans les îles de l'Archipel, — ils sont encore très nombreux, — passent presque toutes leurs soirées au spectacle : ce qui explique le nombre des théâtres, d'année en année augmentant.

Sans parler des petites salles de quartier et de la banlieue et de la belle salle du Nouveau Phalère, Athènes possède sept grands théâtres d'été. Ce chiffre, fantastique pour sa population, prouve à quel point l'art théâtral est goûté.

Entourés de murs et dotés d'une scène plus ou moins spacieuse, avec loges pour les artistes, magasins de décors, de costumes et d'accessoires, tous ces théâtres sont en plein air. Les « salles » en sont agréables et les places, communément commodes, à la portée de toutes les bourses. En cas de pluie, — ce qui est rare, — on rend l'argent ou un ticket pour la représentation du lendemain : le choix en est laissé à chaque spectateur.

Situé sur la route de Patissia, le Théâtre des Athéniens est presque exclusivement consacré au grand art. On y joue les chefs-d'œuvre d'Eschyle, Sophocle, Euripide et le grand drame moderne grec et étranger. Ces représentations, très suivies, ont l'heur d'enthousiasmer le public à un point dont nous ne nous faisons pas une idée. Et ce, malgré des décors et une machinerie... n'en parlons pas, voulez-vous ? Ou plutôt, parlons-en, car leur pauvreté, frisant le ridicule, témoigne de

l'indifférence des Athéniens pour les extériorités théâtrales et de leur vouloir de ne se rendre au spectacle que pour écouter une œuvre d'art. Parmi les meilleurs sujets de cette troupe, citons M<sup>me</sup> Vassili Stefanou, qui est en même temps la directrice du théâtre et M. Dhélenardos, un jeune premier de grand avenir. Je l'ai longuement applaudi dans l'*Orestie* d'Eschyle et *Galathée* de Vassiliades. Sur le plateau de cette scène j'ai pu, aussi, serrer la main du célèbre tragédien Tavoularis, un des piliers de la scène grecque moderne, qui avait consenti, exceptionnellement, à jouer le rôle d'Agamemnon dans l'*Orestie*, et celle du non moins célèbre Arniotaki qui avait ému et terrifié mon enfance alors que, dans tout l'éclat de la jeunesse et du talent, il personnifiait Créon ou Œdipe-Roi sur la petite scène des Îles des Princes, à Prinkipo, aux environs de Constantinople.

A la *Néa-Skini* (Nouvelle-Scène) et au Théâtre des Variétés, — situés, le premier, place de la Concorde, le second, dans le voisinage de la rue du Stade, — est dévolu le genre littéraire. C'est sur l'une ou l'autre de ces deux scènes que se donnent les grandes premières et que les auteurs qui ont nom Christomanos, Aninôs, Xenopoulos, Nirvanàs, Melàs, Granitzas, Lascaris, Moraïtinis, Horn, Xenos, Dhimitracopoulos, M<sup>me</sup> Parren, — j'en passe, et des meilleurs, car ils sont légion, — communient avec le public. C'est sur l'une et

l'autre de ces deux scènes que se donnent les traductions des comédies, françaises, consacrées par le succès. Décors et costumes sont bien : les deux troupes excellentes et de parfaite homogénéité. Parmi les artistes qui les composent, il en est hors de pair, tels M<sup>me</sup> Marika Kotôpoulo et M. Sayôr, d'une part, directeurs de la *Néa-Skini* et M<sup>me</sup> Kivéli Adrianou et M. Furst, d'autre part, directeurs du Théâtre des Variétés, ce dernier artiste, un transfuge du Théâtre-Royal où il tint, de longues années, l'em-

ploi des premiers rôles avec une incontestable autorité.

M<sup>me</sup> Marika Kotôpoulo et M<sup>me</sup> Kivéli Adrianou sont, assurément, les étoiles, — de toute première grandeur, — de cette pléiade théâtrale. Adorées par le public dont elles font les délices, elles le lui rendent bien en charme et en beauté, en talent et en art. Si la Kivéli a, sur sa rivale dramatique, la supériorité d'être « une ingénue idéale » qui se rapproche beaucoup de M<sup>me</sup> Reichemberg, la Marika, — une ingénue moins



63. Une Société philharmonique en partie de plaisir le 1<sup>er</sup> Mai (Cliché Papayannopoulos)



64. La troupe de la « Nouvelle-Scène » posant pour le Figaro Illustré  
M<sup>me</sup> Marika M. Sayôr

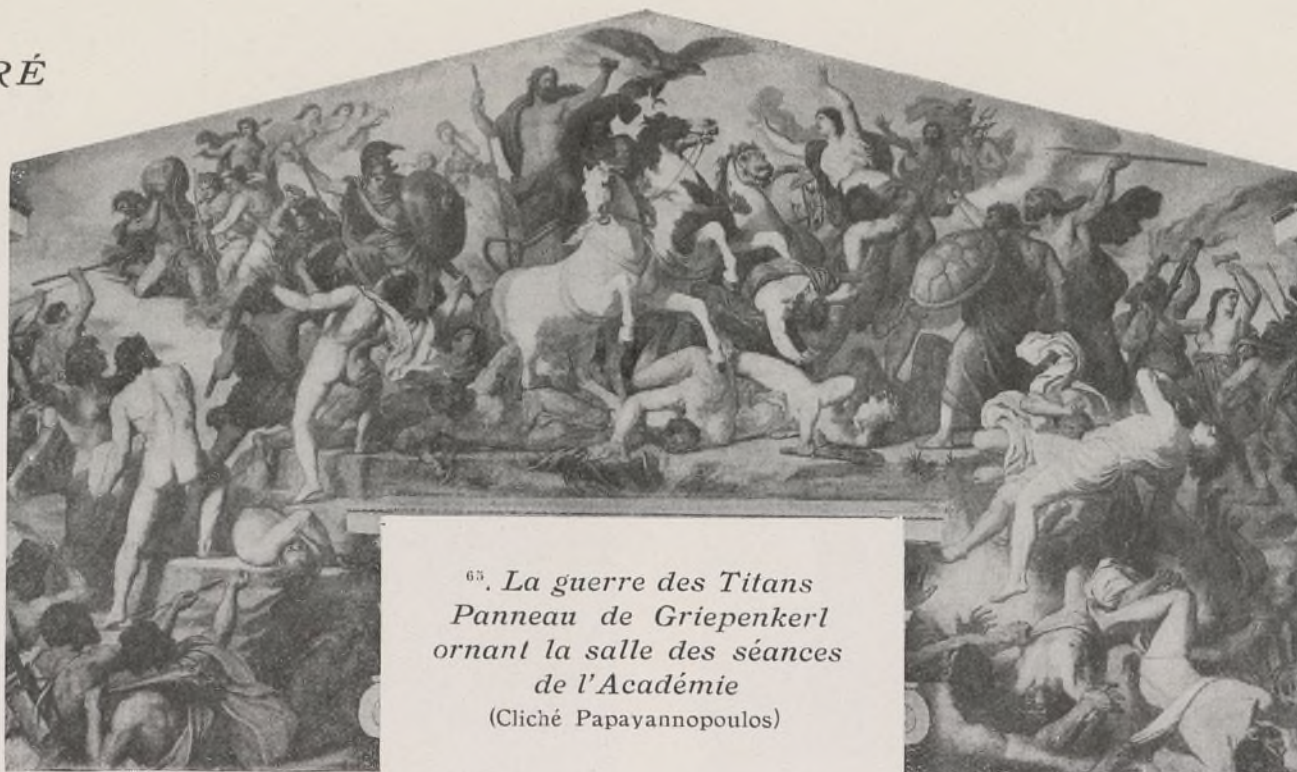


Agnès, peut-être, — a, sur sa camarade, la supériorité d'être plus diverse, de s'assimiler tous les emplois, d'entrer dans la peau des personnages, quels qu'ils soient, avec un talent égal. Je l'ai vue superbement tragique dans *Les trois Baisers* de Christomanos; je l'ai applaudie comique à souhait dans *Panathinéon* (Tout-Athènes), la première revue écrite en Grèce par deux auteurs, MM. Aninôs et Tzokopoulos, qui connaissent bien leur Aristophane et savent l'adapter à la vie moderne.

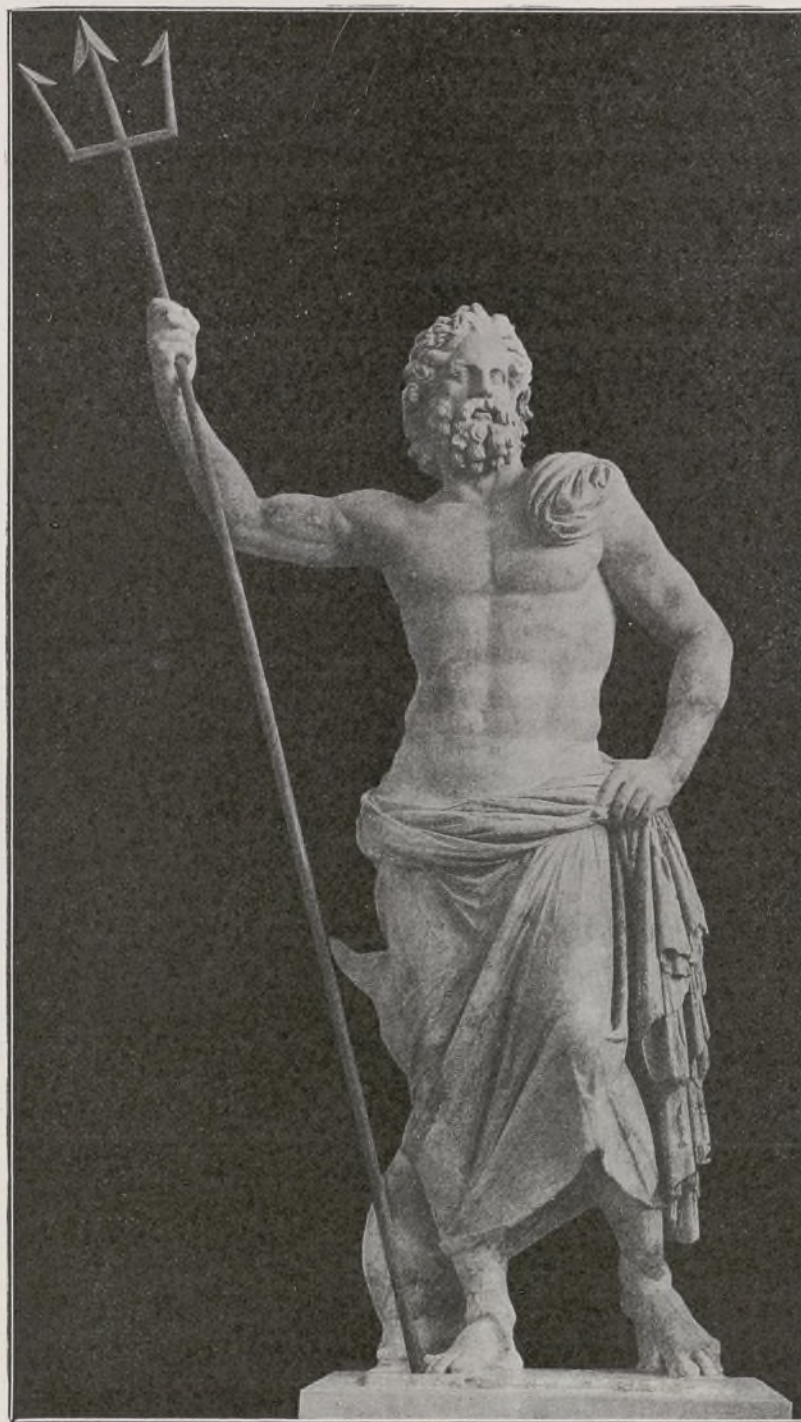
Le jeu de M. Sayôr ferait la joie d'Antoine. Je ne connais pas de comédien plus naturel et plus nature. Ce qui étonne c'est qu'il est à la ville tel qu'il est au théâtre. C'en est au point qu'on se demande si l'homme poursuit l'acteur sur scène ou si l'acteur poursuit l'homme dans la vie. Ici et là, ce sont les mêmes inflexions, les mêmes gestes, la même rondeur et, surtout, les mêmes yeux pétillants de malice. Une espèce de Féraudy exubérant, bon enfant, gai, pince-sans-rire qui n'a qu'à entrer en scène pour tenir en mains son public. Son jeu ne saurait être comparé qu'à celui de M. Lépéniotis, un comique des Variétés qui, à force d'art et de talent, arrive peut-être, à une composition plus savante du personnage, mais non pas à finesse plus grande et à naturel plus franc.

Les quatre autres scènes, le *Théâtre Arnioti*, — le plus beau théâtre en plein air qu'il m'a été donné de voir non seulement à Athènes, mais partout ailleurs, — le *Nouveau-Théâtre*, le *Panellinion* et le *Théâtre du Sintagmatos* sont voués à l'opérette, viennoise spécialement. J'ai toutefois, eu le plaisir d'applaudir sur la dernière de ces scènes une œuvre musicale grecque, — la première, — due au compositeur Sakelaridhis, dont la facture et le brio rappellent Rossini, celui du *Barbier de Séville*. L'opéra-bouffe *Amarre, nous sommes arrivés*, — une satire très spirituelle de la marine grecque, — fut interdit après coup par le Gouvernement, car il n'existe pas de censure à Athènes, et ne put reparaitre sur l'affiche que sous un autre titre : *Thalassa! Thalassa!* et des coupures telles que le succès très franc des débuts dégénéra en un échec lamentable.

Je ne relèverai des acteurs de ces



63. La guerre des Titans  
Panneau de Griepenkerl  
ornant la salle des séances  
de l'Académie  
(Cliché Papayannopoulos)



64. Statue colossale de Poseidon. Marbre.  
Musée National (Cliché Papayannopoulos)



65. Athena et Prométhée aux Portes du Feu. Panneau de Griepenkerl  
ornant la salle des séances de l'Académie (Cliché Papayannopoulos)

troupes lyriques que le nom de M. Plessa, du théâtre du Sintagmatos, un trial plein d'humour et d'entrain, et celui de M<sup>me</sup> Melpomène Kolivâ, l'étoile du Nouveau-Théâtre. Cette jeune fille dont la voix merveilleuse et le jeu admirable ne dépasseraient pas notre Opéra-Comique est la première artiste athénienne qui se soit sérieusement adonnée à l'art lyrique. Je l'ai entendue dans la célèbre opérette *Un songe de valse* d'Oscar Strauss, traduite en grec; elle y fut, de tous points, parfaite.

De ce goût très vif pour le théâtre sont nées deux questions de grave importance : la question de la langue et la question des droits. Cette dernière intéresse tout particulièrement nos auteurs, le répertoire moderne français alimentant pour une grande partie l'affiche des scènes grecques.

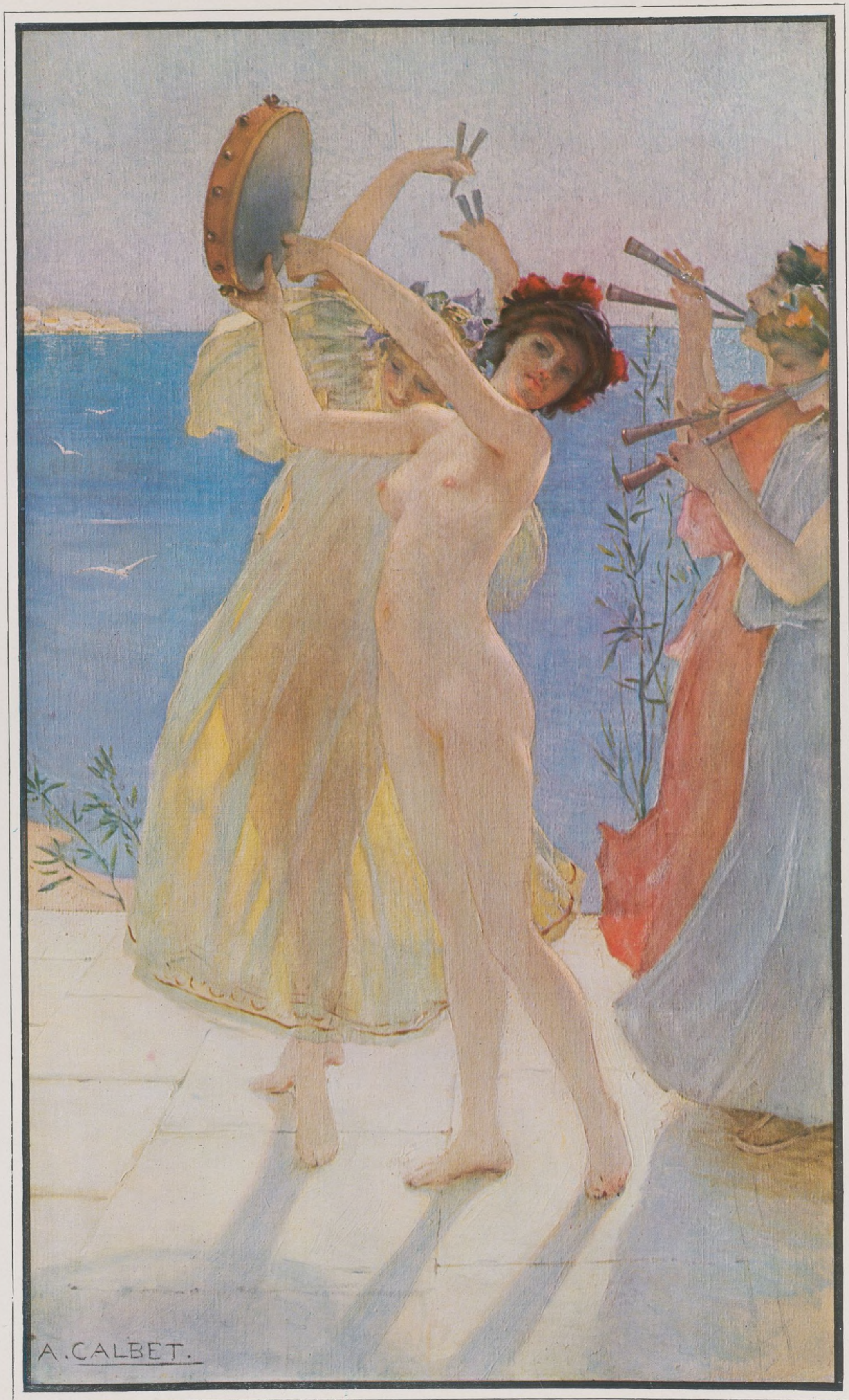
Doit-on écrire et parler la langue vulgaire ou bien se rapprocher autant que possible de la pureté hellénique? Faut-il ou pas tenir compte des locutions et mots byzantins, — *romeïka*, — italiens, turcs et de l'archipel qu'un long usage a fait passer dans la langue, car il ne faut pas oublier que, des siècles durant, le centre de l'hellénisme fut Constantinople où siège encore, aujourd'hui, le successeur de Photius.

Les avis sont partagés. Le grand poète national Souris et l'auteur dramatique Lascaris, et après eux, presque le Tout-Athènes littéraire, penchent pour l'hellénisme pur : ce sont les *puristes*. Le gendre de Renan, M. Pschychari, qui vit à Paris, et l'auteur grec Fitis, qui habite Constantinople, préconisent la langue vulgaire : ce sont les *maillaris*. Les premiers ont raison : leur union dans la langue a fait l'union dans le public athénien. Pour eux, la langue des

*maillaris* n'existe pas au point de vue hellénique. Mais les seconds n'ont pas tort, car le grec qui se parle à Athènes n'est pas le grec qui se parle à Constantinople, sur le continent et dans l'archipel grecs et dont les locutions ont servi à M. Pschychari à former la langue qu'il défend. Pour lui, comme pour M. Fitis, la langue des *puristes* n'est qu'un dialecte propre à l'Athènes moderne. Qui des deux l'emportera : du *purisme* ou du *maillaris* ? Ques-

pas le grec qui se parle à Constantinople, sur le continent et dans l'archipel grecs et dont les locutions ont servi à M. Pschychari à former la langue qu'il défend. Pour lui, comme pour M. Fitis, la langue des *puristes* n'est qu'un dialecte propre à l'Athènes moderne. Qui des deux l'emportera : du *purisme* ou du *maillaris* ? Ques-





DANSE ANTIQUE

Tableau de A. CALBET. — Collection de M. Georges Leygues

Ayuntamiento de Madrid







tion vitale pour le pays qu'il n'appartient qu'au temps de trancher.

Dès mon arrivée à Athènes, je me mis en relations avec M. Aninôs, président de la Société des auteurs dramatiques dont S. A. R. le Prince Nicolas est le président honoraire. Grâce à son obligeance, j'ai pu recueillir des renseignements intéressant la Grèce théâtrale et nous intéressant. Il n'existe pas, là-bas, de droits des pauvres, mais une imposition — le *fóros*, — de 10 0/0 acquis à l'Etat sur tous les billets sans distinction payants et de faveur. Les auteurs grecs touchent un droit librement convenu entre eux et les directeurs et variant de 10 à 12 0/0 sur la recette brute : mais les auteurs étrangers ne perçoivent rien, sur la traduction de leurs pièces jouées. Au nom de la Commission spéciale de notre Société, mon ami, Robert de Flers, a réclamé à Athènes. M. Macri, au nom de la Commission spéciale de la Société grecque, a promis une solution prompte et satisfaisante. Malheureusement les démarches faites jusqu'à ce jour, à la Chambre hellénique, n'ont pas abouti, la Chambre ayant à s'occuper de droits qui la touchent de plus près.

## XII

LE MUSÉE NATIONAL  
ET  
L'ART GREC MODERNE

A M. Jean Svoronos.

Est-ce l'amour du Beau, chevillé à l'âme de l'Athénien et, de tous temps, considéré, en Grèce, comme la splendeur du Vrai, est-ce la fraîcheur des verdoyantes salles de marbre transformant, en été, plus d'un édifice public en oasis atténuée et reposante qui attire les habitants d'Athènes vers leur Musée National? Il y a, certainement de l'un, il y a, sans conteste, de l'autre, car aucun

68. *La Marchande de Roses.* — Aquarelle originale de M. A. Calbet ( inédite)

musée n'est autant visité que celui d'Athènes. J'ai, souvent, parcouru ses galeries et pas une seule fois que je ne les ai vues pleines, bondées d'une foule pressante, généralement recueillie et toute fière, — comme d'une propriété personnelle, — de la possession de tous ces chefs-d'œuvre. Peu d'étrangers, nombreux Grecs des îles et du continent, beaucoup d'Athéniens. Visiteurs de toutes les classes et de toutes les conditions où l'élément populaire domine. Presque pas d'Athéniennes, toutefois.

Et de tous ces citoyens, pas un qui ne soit au courant des principales œuvres d'art. Rarement mes questions, intentionnellement posées, ont surpris l'ignorance. Avec une emphatique loquacité, l'Athénien répond aux demandes et son orgueil s'agrandit d'entendre parler sa langue, de voir son passé admiré. Il vous fera, sans sourciller, l'historique d'une découverte et, mieux qu'un guide, il vous expliquera que le *Bas-relief d'Eleusis* chante le geste de Cérès alors que, enseignant à Triptolème le secret de la culture qui nous donne le pain, elle remet, en présence de Proserpine, sa fille, la première glane de blé au jeune roi d'Eleusis. Il vous conduira devant la *Lutte musicale d'Apolon et de Marsyas* ornant, autrefois, le socle de la Latone de Praxitèle et, joignant la mimique à la parole, il enflera ses joues pour mieux démontrer l'impuissance du présomptueux joueur de flûte qui défia le jeune dieu et qui, vaincu par lui, va être écorché vif. Il vous

présentera les *Trois muses arbitres du concours* en soulignant des yeux et de la main la beauté parfaite de la muse à la mandoline. Il vous arrêtera longtemps devant l'imitation en marbre de la statue chryséléphantine de Phidias, l'*Athéna-Parthénos*, et, rempli d'une terreur et d'un respect païens,

69. *Musiques et chants modernes* (Photographie Collection Adolphe Thalasso)70. *La Danse Nationale* (Cliché Papayannopoulos)





il vous dira comment Alaric et son armée s'enfuirent, épouvantés, sous le regard courroucé de la déesse aux yeux bleus. Vous saurez par lui que l'Hermès d'Andros est dans la manière praxitélienne, que le colossal Poseidon de Milo a été payé 27.000 drachmes et que le Mercure d'Antikythera, attribué à Lysippe, est un des plus beaux bronzes qui existent.

Et je demeurais surpris en écoutant ces gens du peuple me donner des leçons de beauté et parler de Phidias et d'Agoracritos, de Praxitèle et de Bryaxis, de Scopas et de Lysippe comme de membres de leurs familles et avec une compétence qui excitait mon admiration étonnée et me faisait dire que décidément ce peuple a l'art dans le sang.

Ce culte du Beau, transmis intact à travers

les âges, malgré des siècles d'oppression et l'absence de ses autels dans l'Hellade esclave, devait, nécessairement, après la guerre de l'Indépendance, voir reflourir sa foi sur le sol de la Grèce libre.

71. Musique et chant antiques  
Aquarelle originale de M. A. Calbet

Dès la constitution du jeune royaume, l'art grec s'affirme en deux peintres de haute valeur : Ghisi qui, entre autres belles toiles, a laissé cette merveilleuse *Amour et Psyché*, et si moderne et si antique, qu'on admire à la Pinacothèque Nationale, et Litra, l'auteur inspiré de la magistrale peinture *Canaris devant Chio* qui, comme une marseillaise de couleurs, embrase de patriotisme le cœur des Athéniens.

L'effort d'art, réalisé en ces dernières années, est de tous points digne d'intérêt. Il est, toutefois regrettable, que le Gouvernement n'encourage pas officiellement, du moins, les peintres et les sculpteurs auxquels Athènes doit sa renaissance artistique.

Parmi ces peintres viennent, en première ligne, Théodore Ralli, l'artiste hellène-français, décédé récemment à Lausanne, qui, par son talent et son activité, — il faisait annuellement aux Salons des envois retraçant des scènes de la vie grecque, — a puissamment contribué à ce renouveau d'art ; M. G. Jacobidès qui s'entend, comme un Geoffroy, à recouvrir de couleurs et de charme l'âme espiègle et naïve des enfants ; M. Boccheciampi dont les pastels d'une grande finesse fixent la beauté et le costume des femmes de l'archipel et de l'Adriatique ; M. Giallinà qui mêle en ses couleurs des rayons de soleil ; M. Paul Mathiopoulos dont les portraits

s'animent de la pensée du modèle ; M. G. N. Roïlos, le peintre, par excellence, des choses militaires ; enfin, Nicolas Alektoridès, mort l'été dernier, artiste à l'âme d'ascète qui avait réussi à moderniser l'icône dorée de la vieille Byzance.

Parmi les sculpteurs, deux, surtout, attirent l'attention : M. Sochôs, dont le vaste atelier de la rue Epire est un petit musée de marbres de haut style et M. Bonano, au mâle ciseau duquel est dû cet *Esclave grec*, inspiré de l'art antique dont il évoque la puissance et la majesté.

### XIII. — LES DANSES GRECQUES

A. M. Nicolas Lascaris.

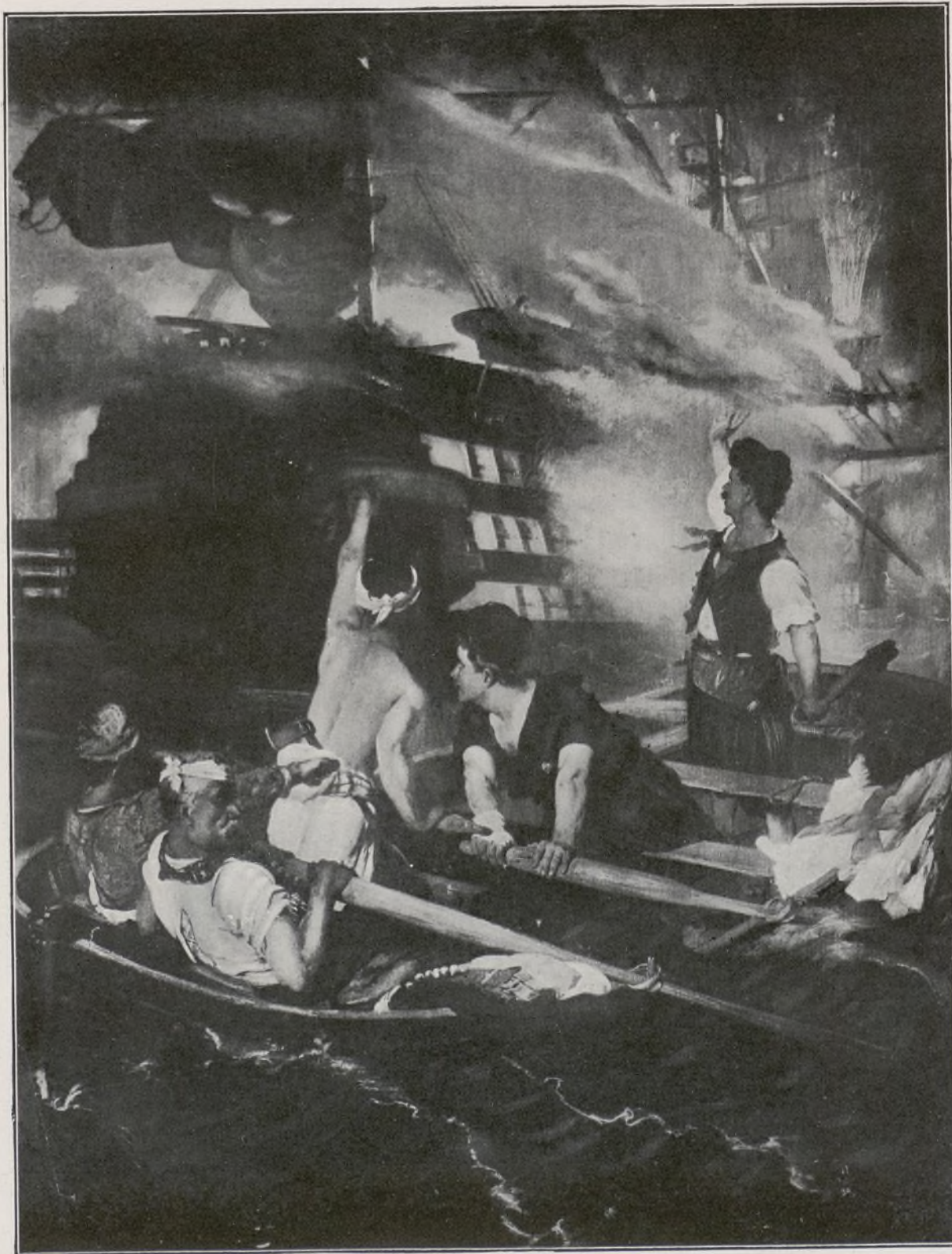
Je n'entreprendrai pas de parler, ici, des danses grecques anciennes. La liste de leurs noms et une description sommaire de chacune d'elles rempliraient les colonnes de cette Revue.

Les Athéniens de nos jours n'ont pas oublié en quel honneur leurs aïeux avaient tenu la danse. Ils n'ont pas oublié que, par l'entremise de ses prophétesses, Apollon dicta à l'Hellade les lois qui devaient régir la danse, la musique et la poésie et ils se souviennent que Platon, dans l'idéal qu'il s'était fait d'une république parfaite, exigeait qu'on apprit à chanter pour savoir donner à la voix des tons harmonieux, qu'on apprit à danser pour savoir donner au corps de nobles attitudes.

Si l'Athénien moderne comme celui d'autrefois ne danse pas à tout propos et dans tous les lieux, il a gardé un goût très prononcé pour cet art que Simonide appelait une poésie muette.

Nombreuses sont les danses helléniques auxquelles il m'a été donné d'assister, soit dans les provinces grecques, soit dans les provinces turques où Thessaliens et Epirotes, Arnauts et Macédoniens ont conservé de ces plaisirs les primitives traditions.

J'ai recueilli, annoté, transcrit moi-même sur place, il y a quelques années, les airs et les pas de plus d'une de ces



72. Canaris devant Chio. Tableau de Litra. Appartient à M. Serpieri (Cliché Papayannopoulos)



danses. Elles servirent à former le tableau grec de mon ballet *Terpsichore* qui fut un des succès de l'Exposition de 1900, grâce à la musique tout de charme de mon ami, Léo Pouget, et à la merveilleuse mise en scène qu'y déploya cet autre ami, Georges Bourdon, le directeur du Palais de la Danse.

Pour nous en tenir aux danses essentiellement athéniennes et populaires, elles sont au nombre de quatre : la *Trata*, le *Sirtó*, le *Pirikios* dénommé aussi l'*Arvanitikos*, et le *Kalamatianó*.

Aux sons de tambourins, des femmes chantant un air du pays, se mettent en ligne. Elles portent le costume de fêtes des campagnardes grecques : jupe soutachée de broderies, longue veste échancrée sur la poitrine, tablier de couleur, à larges falbalas. Un voile leur contourne la tête et leur fait mentonnière, encadrant de ses blancheurs l'ovale pur des frais visages et laissant deviner plutôt que voir l'éclat d'or des fauves tresses, l'ombre bleue des noirs cheveux. Entrecroisant ses bras, chacune d'elles donne une main à sa voisine de droite, l'autre main à sa voisine de gauche, de manière toutefois, à avoir un bras libre et l'autre prisonnier. Elles avancent ainsi et reculent tour à tour, faisant trois pas en avant et trois pas en arrière. Lente d'abord, la danse se précipite, se change bientôt en une sarabande vélocité que suivent les voix haletantes et les battements des tambourins marquant la cadence. Originaires de Mégare, la *Trata* est la danse nationale populaire grecque, communément exécutée par des femmes seules.

Originaires des îles de l'archipel, le *Sirtó* constitue une espèce de farandole dont la caractéristique, — ainsi que sa racine l'accuse (*σέρω* je traîne) — est d'exécuter les pas en traînant les pieds. Pour cette danse qui rappelle l'antique *Danse des Nymphes*, les hommes, souvent, se mêlent aux femmes. Et c'est un régal pour les yeux de voir les différents types et costumes qui prennent part à la fête : campagnardes aux larges pantalons de drap, paysannes aux longues lévites

l'ancienne *danse pyrrhique*, créée, affirme la tradition, par Athéna elle-même, divinement joyeuse de la défaite des Titans. Mais soit, au dire des uns, que Pyrrhus l'ait inventée pour honorer les cendres de son père, Achille ; soit, au dire des autres, qu'Achille l'ait, le premier, exécutée devant le bûcher



73. La danse de la "Trata" (Cliché Eleftheroudakis)

de Patrocle, cette danse est essentiellement militaire. Elle se compose d'une suite de figures où gestes, mouvements, attitudes et pas simulent l'attaque et la défense. Ce ne sont que secousses et saccades, sauts et soubresauts, gambades à droite, gambades à gauche, petits pas faits à reculons en baissant la tête, petits pas faits en avant en un redressement de tailles. Son originalité s'accroît de l'ordre et, surtout, de l'ensemble, précis et mesuré, qui en règle l'exécution.

Quant au *Kalamatianó*, pas chorégraphique de grand caractère, il est, ainsi que son nom l'indique, originaire de Kalamata. Comment cette petite ville de Morée a-t-elle gardé la tradition de la plus ancienne des danses helléniques, celle-là même qu'Homère, dans l'Iliade, fait graver à Vulcain sur le bouclier d'Achille ? C'est un problème qu'il appartient, peut-être, à Candie de résoudre où la même danse s'est conservée intacte. Aussi, pour la décrire, je ne puis faire mieux que de retracer, ici, les vers du divin rhapsode dans la traduction, puissamment réaliste, de Leconte de Lisle :

« Puis, l'illustre Boîteux des deux pieds représenta un chœur de danses semblable à celui que, dans la grande Gnôssôs, Daïdalos fit autrefois pour Ariadné aux beaux cheveux ; et les adolescents et les belles vierges dansaient avec ardeur en se tenant par la main. Et celles-ci portaient des robes légères, et ceux-là des tuniques finement tissées qui brillaient comme de l'huile. Elles portaient de belles couronnes, et ils avaient des épées d'or suspendues à des baudriers d'argent. Et habilement, ils dansaient en rond avec rapidité, comme la roue que le potier, assis à son travail, sent courir sous sa main. Et ils tournaient ainsi en s'enlaçant par dessins

variés ; et la foule charmée se pressait autour. Et deux sauteurs qui chantaient, bondissaient eux-mêmes au milieu du chœur. »

Moins les épées d'or et les baudriers d'argent, le *Kalamatianó* de nos jours est absolument la danse décrite dans la XVIII<sup>e</sup> rhapsodie de l'Iliade.

## L'ATHÈNES DE DEMAIN

### XIV. — LA FUTURE ATHÈNES

Aux Athéniens.

Tous les effets ont leurs causes dans la vie des êtres comme dans la vie des peuples, et tel usage qui passe dans les



74. Danse d'Evzones (Cliché Eleftheroudakis)

bordées de dessins byzantins, jeunes filles du continent aux *fakiols* clairs estampés de vives fleurs, palykares aux foustanelles neigeuses, habitants des îles aux gilets bleus ou rouges ruisselants d'or, montagnards aux ceintures de cuir et de soie, véritables arsenaux d'armes de toutes sortes. Chaque main gauche prend la taille voisine et les mains droites, restées libres, font claquer aux vents des mouchoirs à carreaux bleus, jaunes et verts. Sinueuse et chantante, la farandole rampe, traîne, dans un même sens, toujours de gauche à droite. Tantôt les danseurs se hissent sur la pointe des pieds, tantôt ils s'accroupissent à terre avec un ensemble parfait et d'autant plus curieux que les pieds ne quittent jamais le sol.

Le *Pirikios* que d'aucuns appellent à tort l'*Arvanitikos*, dansé par les Evzones, n'est autre, à peu de chose près, que



mœurs d'un pays est toujours le produit d'un agent, parfois connu, parfois aussi insoupçonné.

Ainsi, c'est le manque de communications par terre avec l'Europe qui donne à Athènes, moralement s'entend, cet air de petite ville de province où la liberté individuelle est, chaque jour, de plus en plus compromise ; où les potins et la médisance alimentent les conversations et font florès ; où la femme se contraint à grimacer une pruderie qui sied mal au charme de son sexe et à la dignité de son indépendance ; où l'hypocrisie et la crainte du « qu'en dira-t-on ? » prennent souvent les dehors de la vertu qui, sans conteste, existe au fond, mais que l'ambiance empêche de s'épanouir librement. Tout le monde se rencontre et par conséquent se connaît à Athènes. Les touristes arrivant d'Europe ou du continent grec font, nécessairement, le voyage par mer et sont signalés à la capitale, aussitôt débarqués au Pirée. Dès le lendemain de leur arrivée, la ville entière connaît l'hôtel où ils sont descendus, le but de leur voyage, leur état de fortune, etc., etc., et, par les mœurs qu'elle leur impose, les oblige, de gré ou de force, à penser, à voir et à agir comme elle pense, comme elle voit et comme elle agit. Sous des airs de liberté, Athènes est esclave de ses coutumes, des coutumes d'une population toujours la même que ne traversent pas les forts courants étrangers, quotidiennement renouvelés, des grandes capitales.

C'est le manque d'eau qui rend, en été, la poussiéreuse Athènes intolérable tant aux étrangers se faisant, déjà, difficilement, à ses éblouissantes canicules qu'aux Athéniens, habitués, certes, dès leur bas-âge à cette température et à cette réverbération, mais qui ne peuvent s'accoutumer au supplice incessant de ces nuages de poussière.

Enfin, c'est le manque d'industrie ou plutôt l'industrie à peine renaissante d'un pays ressuscité d'hier, qui oblige Athènes à recourir aux produits étrangers, à s'approvisionner ailleurs que chez elle, à supporter, par ce fait, des droits très élevés qui appauvrissent, de plus en plus, son peuple, courageux pourtant et travailleur.

Le jour donc où Athènes, reliée à l'Europe par la voie ferrée, connaîtra le va-et-vient d'une population étrangère, sans cesse renouvelée, — la Société des Chemins de fer Helléniques s'occupe activement de la question ; — le jour où Athènes, pourvue de vastes réservoirs, pourra combattre le

fléau de sa poussière et atténuer par des arrosages fréquents l'ardeur de sa fournaise et les éclats de sa réverbération, — plusieurs Sociétés, constituées déjà, n'attendent pour commencer les travaux que le vote de la Chambre autorisant les terrassements ; — le jour, enfin, où le Pirée, devenu port franc, c'est-à-dire exempté du régime fiscal, laissera, librement, entrer et sortir les marchandises de tous les pays sans qu'elles aient ni droits d'importation ni droits d'exportation à payer, ce jour-là, Athènes prendra place parmi les grandes capitales. Ce sera le triple signal d'une ère nouvelle, ère de progrès et de civilisation, d'industrie et de commerce, de prospérité et de bonheur.

Je vois, déjà, la ville, non seulement s'étendre encore au Nord, mais entamer aussi le Midi. Je la vois, comme au grand siècle, gagner par des *longs murs* Phalère, — le Nouveau, cette fois, — et progressivement atteindre le Pirée à qui échoira la gloire d'être le port maritime de la future Athènes.

Je vois des marbres blancs fouillés par des Phidias et des Praxitèles modernes border de larges boulevards, et des monuments nouveaux, rivalisant avec les monuments antiques, dresser leurs colonnades en de verdoyantes avenues.

Je vois le Théâtre Dyonisos entièrement reconstruit, et le peuple athénien, arbitre suprême des œuvres de l'esprit, décerner une branche d'olivier d'or aux nouveaux Sophocles, aux nouveaux Euripides.

Je vois, enfin, les Propylées, le Parthénon et le Temple de la Victoire-Aptère complètement restaurés, à l'instar de l'Erechthéion. Je vois l'Acropole debout, comme au siècle de Périclès, et la statue chryséléphantine de la déesse, gardienne du rocher sacré, fondue en ses proportions primitives, prendre place dans la *cella* du sanctuaire.

Et pour fêter cette résurrection, je vois, d'une part, l'Europe, en un geste superbement magnanime, rendre à l'Acropole ce qui appartient à l'Acropole, tout ce que les circonstances lui ont confié, en dépôt ; je vois, d'autre part, Athènes renouveler l'imposante solennité des grandes Panathénées, de ces fêtes consacrées à Athéna, c'est-à-dire à l'Art, à la Beauté, à l'Intelligence, triple reflet de la Pensée Suprême qui nous vient de l'Infini et nous ramène à l'Infini.

ADOLPHE THALASSO



78. L'escadre française dans le port du Pirée.



## LA GRÈCE IGNORÉE

Au temps où le jeune Anacharsis visitait la Grèce, les voyages étaient fort incommodes ; l'abbé Barthélémy le rapporte d'après Eschine. « Comme le pays, écrit-il, est presque partout couvert de montagnes et de collines, on ne se sert de voitures que pour les petits trajets, encore est-on souvent obligé d'employer l'enrayure. Il faut préférer les mulets pour les voyages de long cours, et mener avec soi quelques esclaves pour porter le bagage. » Ce mode de transport, archaïque, rude et onéreux, n'avait guère varié, jusqu'à ces dernières années ; les touristes ne pouvaient sans entraves, voire sans danger, accomplir les étapes projetées ; la plupart des vestiges de la civilisation classique restaient à vrai dire inaccessibles.

Il en est autrement depuis l'ouverture de la nouvelle ligne de chemin de fer Pirée-Demirly-Frontière (Société des chemins de fer helléniques), pour les régions qu'elle traverse, c'est-à-dire pour toute la Grèce continentale.

Cette grande artère, construite par une entreprise franco-anglaise avec tous les perfectionnements modernes, sous la direction technique de la Société de Construction des Batignolles, pénètre le pays du Sud au Nord, de part en part, peut-on dire, puisqu'elle prend naissance à la mer pour aller, à travers l'Attique, la Béotie, la Phthiotide et la Thessalie, jusqu'à la terre ottomane.

La jonction avec les chemins de fer turcs, qui s'arrêtent à quelques kilomètres de là, sera prochainement effectuée ; elle n'est plus subordonnée qu'à l'autorisation de la Porte. La Grèce se trouvera désormais reliée aux voies ferrées de l'Europe entière et l'isolement d'Athènes, aussi paradoxal au début du *xx*<sup>e</sup> siècle que préjudiciable aux intérêts économiques du pays, aura cessé.

Dès maintenant, le parcours de la ligne constitue une merveilleuse excursion. On traverse les contrées les plus fameuses et le nom de la moindre station provoque en notre esprit un long écho de réminiscences scolaires.

Nous ne parlerons pas du Pirée, car le lecteur, moins ignorant que le singe de la fable, connaît ce port dont l'importance déjà remarquable s'accroît de jour en jour. Sait-il cependant qu'il est le troisième de la Méditerranée et le plus rapproché de l'Égypte ? Le chemin de fer arrive aussitôt à Athènes où l'on peut longuement séjourner sans en épuiser les ressources artistiques.

En sortant d'Athènes, la ligne passe auprès de

Colonos, monticule où Sophocle a placé la scène de son *Œdipe*, puis non loin de l'Académie de Platon. C'est là, sous les ombrages des platanes, que les éphèbes s'exerçaient et qu'argumentaient les philosophes. A travers les contreforts boisés du Parnès, la ligne gagne Tatoï, séjour d'été de S. M.



L'Erechtheion (Cliché Frédéric Boissonnas)  
(Communiqué par la Maison Boissonnas et Taponnier)

le roi des Hellènes, lieu de promenade plutôt que but d'excursion : ce ne sont pas les souvenirs classiques qu'on y trouve, mais la verdure et le repos. Toutefois Décélie, l'une des douze villes anciennes de l'Attique, est très proche : la tradition y place le tombeau de Sophocle. La ligne descend ensuite sur Kiourka, village voisin de Marathon ; c'est auprès de ce bourg, qu'en 490 avant J.-C., les Athéniens, sous la conduite de Miltiade, remportè-

rent la célèbre victoire sur les Perses. Cet événement fit une telle impression dans l'esprit des indigènes que, plusieurs siècles durant, ils crurent entendre pendant la nuit les voix des combattants et les hennissements des chevaux.

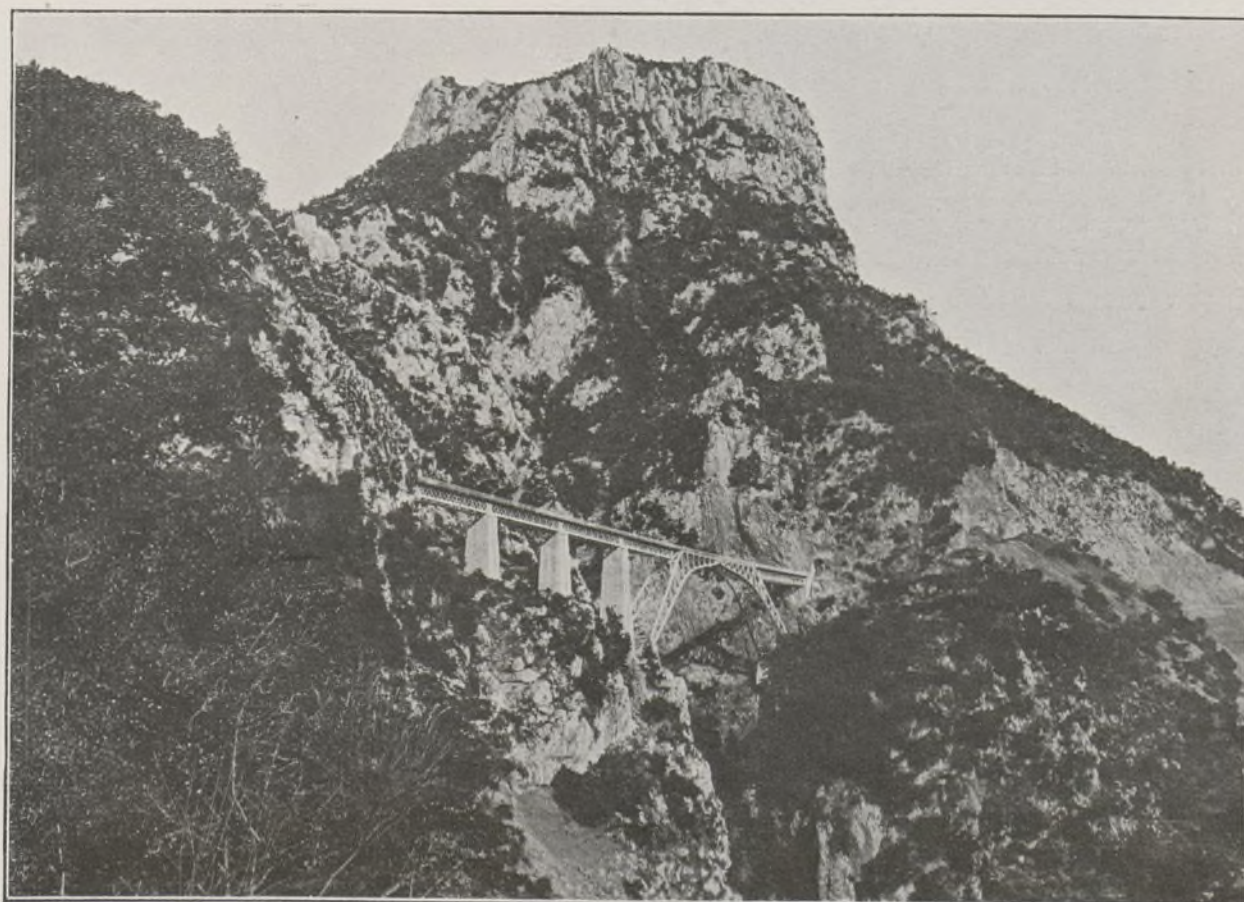
De Skimatari, on atteint Chalcis, chef-lieu du département de l'Eubée. Bâtie sur le penchant de la montagne du même nom, Chalcis est située dans un endroit où, à la faveur de deux promontoires qui s'avancent de part et d'autre, les côtes de l'île d'Eubée touchent presque à celles de la Béotie : ce léger intervalle est appelé le détroit de l'Euripe. La ville voisine d'Erétrie le dispute à Chalcis en antiquité : comme Homère cite dans l'*Illiade* l'un et l'autre de ces lieux, le problème est malaisé à résoudre.

La ligne principale passe ensuite à Tanagra, ville plus connue par ses délicats produits sculpturaux que par les événements sanglants dont elle fut le théâtre quatre siècles avant notre ère. Les Athéniens unis aux Argiens y furent défaits par les Lacédémoniens et les Béotiens ; deux mois après ils prirent Tanagra et se vengèrent en rasant les murailles.

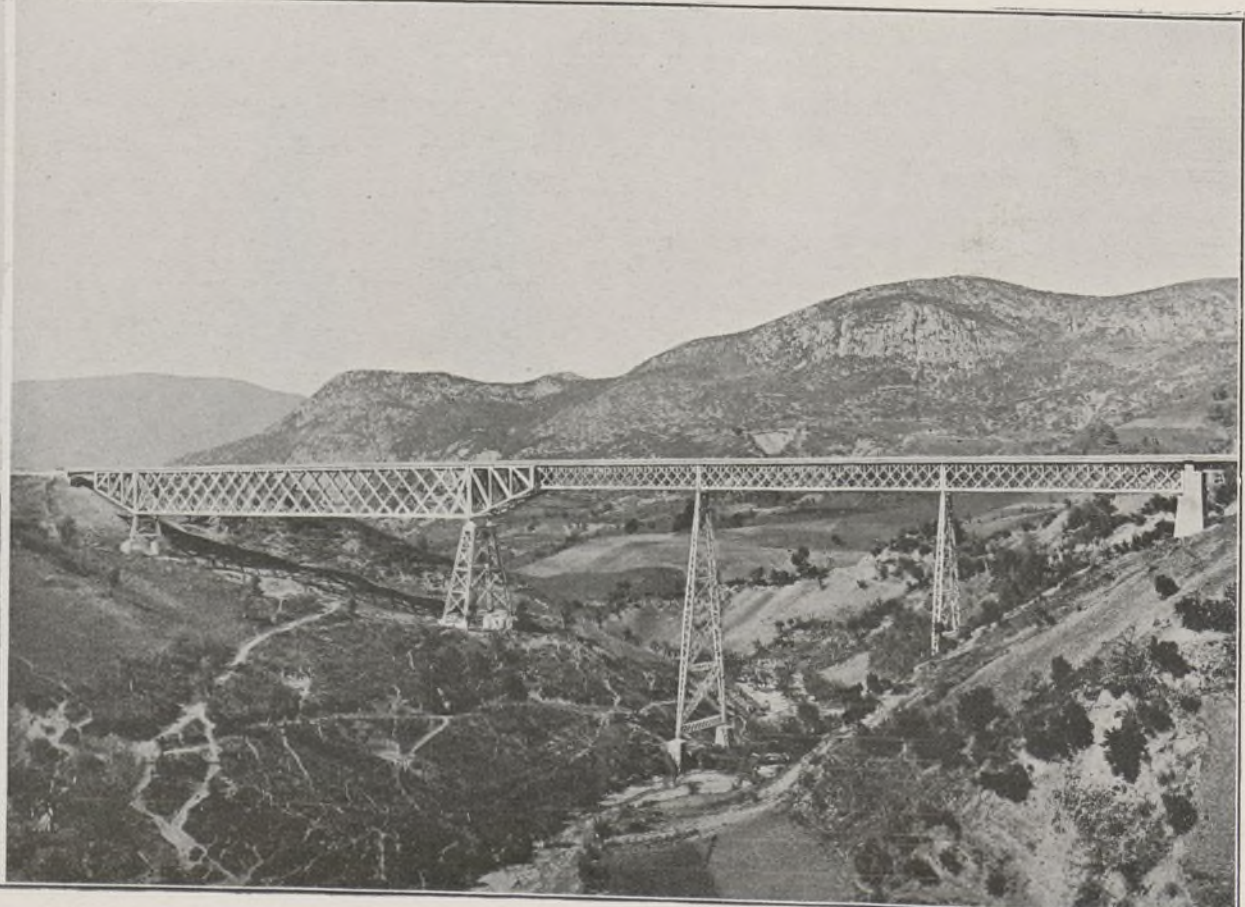
Puis c'est Thèbes, patrie de Pindare, d'Epaminondas et de Pélopidas, ancien royaume de la tragique famille d'*Œdipe*, capitale de la Béotie, dont la fondation remonte, suivant la tradition, à l'an 1500 avant J.-C. Le musicien Amphion avait, disent les poètes, reçu d'Apollon une lyre d'or, au son de laquelle il bâtit la ville : les pierres, sensibles à la douceur de ses accents, accouraient d'elles-mêmes et se plaçaient les unes sur les autres. Au milieu des difficultés qu'ils ont rencontrées, les ingénieurs modernes durent souvent regretter de n'avoir point cet auxiliaire précieux. Sur l'emplacement de l'antique cité se dressent encore des ruines nombreuses, muets témoins de sa splendeur passée.

Plus loin, on côtoie l'ancien lac Copais formé par le Mélas et le Céphise ; ses roseaux étaient fort prisés par les pasteurs qui en faisaient des flûtes de Pan. Le lac, mis en communication avec la mer, est aujourd'hui desséché pour la plus grande salubrité de la région.

Livadia, que l'on touche ensuite, porte le nom de l'Athénien Lébadée, son fondateur. Auprès de là s'élève l'Hélicon, mont célèbre dans la fable, sur lequel, dit le poète, jamais herbe vénéneuse ne ser-



Viaduc de l'Assopos. Longueur 176 mètres. Hauteur 115 mètres



Viaduc de Bralo. Longueur 324 mètres. Hauteur 70 mètres



vit les nocturnes forfaits des magiciennes de Thessalie. A sa cime sacrée, Hésiode place le chœur des Muses; sur ses flancs boisés se trouvaient les statues des dieux, sorties des mains les plus habiles



de la Grèce; de nombreuses sources y jaillissaient, dont l'Hippocrène, qui serait sortie de terre sous une ruade de Pégase, le cheval ailé. Toute proche, est la grotte du devin Trophonius, un des grands oracles de la Grèce. On n'était admis à l'entendre qu'après des épreuves propres à imprimer l'effroi; d'un homme grave et sérieux, les Grecs disaient: « Il arrive de l'autre de Trophonius! » Il aurait été cependant facile d'aller, à quelques stades, se désaltérer dans le merveilleux fleuve Léthé, qui procurait l'oubli.

Nous quittons la légende pour l'histoire, en arrivant à Chéronée. L'an 338 avant J.-C., le roi Philippe de Macédoine y battit les Athéniens. L'orateur Démosthène, qui avait poussé à la résistance par ses harangues, fut le premier à jeter son bouclier pour prendre la fuite. Un monument, le lion de Chéronée, rappelle la victoire du père d'Alexandre.

Le long du Céphise, on rencontre encore Davlia, Velitza et Dadi. Le Parnasse, ceint par les anciens d'une couronne poétique, est voisin, mais

notre chemin de fer n'en gravit pas la pente: ce serait un trop grand sacrilège.

De Bralo, une bonne route conduit aux ruines de Delphes. Les anciens regardaient cette cité comme le centre de la terre, le nombril du monde. Jupiter ayant fait partir un aigle de chaque extrémité de son empire pour le mesurer, les géomètres ailés s'étaient rejoints à Delphes. On venait y consulter la Pythie qui rendait ses oracles au nom d'Apollon. La vue de Delphes, qui frappait déjà les hommes d'admiration, il y a 4.000 ans, est la même aujourd'hui: elle n'a pas changé avec les choses humaines. On ne pouvait choisir un lieu plus propre au culte du dieu de la lumière: au lever du jour, les deux cimes du Parnasse brillent déjà d'or et d'azur; à midi, toutes ses roches resplendent de feux comme des miroirs ardents, et le soir, aux rayons du couchant, elles semblent des granits d'un rose céleste. Lord Byron ne pouvait rassasier ses yeux de ce merveilleux tableau.

La région est tout entière accidentée: la voie ferrée traverse la chaîne de l'Œta où Hercule, se vouant à une mort volontaire, monta sur le bûcher; elle franchit des gorges sauvages: ce ne sont que roches dénudées, ravins abrupts, pics désolés où pousse une herbe rare et desséchée. Des tunnels ont été percés de loin en loin et d'audacieux viaducs jetés d'un mont à un autre. Pendant la descente vers la plaine, la vue, longtemps bornée de toutes parts, s'élargit soudain par une brèche immense: le rideau se lève, pour ainsi dire, sur le décor le plus étendu qu'on puisse imaginer. On embrasse d'un même coup d'œil la vallée du Sperchius, dont le ruban d'argent se distingue tout en bas, la ville de Lamia dominée par sa citadelle, et à l'horizon les sommets bleuâtres de la chaîne du Pinde. Vers l'Orient enfin, on aperçoit les Thermopyles, défilé fameux par la mort de Léonidas et de ses Spartiates (480 avant J.-C.).

Ce défilé n'est pas un couloir entre deux montagnes, mais une langue de terre bornée d'un côté par des pentes escarpées, et de l'autre, par la mer ou des marais impénétrables. Sa longueur est de sept kilomètres environ, sa largeur du temps des Grecs n'était que de 50 à 60 mètres; elle a plus que doublé par la retraite, de la mer et par des dépôts d'alluvion. Cette route est inexpugnable quand on possède les hauteurs environnantes.

Le Sperchius franchi, la voie s'élève le long des monts Othrys qu'elle passe au col de Kournovo, pour descendre dans la plaine de Thessalie. Nous sommes auprès de Pharsale, où se déroula, en 48 avant J.-C., le grand drame de la victoire

de César sur Pompée, chantée par Lucain dans son poème sur la guerre civile. Voici Larissa, ancienne ville turque ornée encore de mosquées et de minarets. La frontière n'est d'ailleurs pas loin et la dernière partie du trajet s'accomplit jusqu'au Pappapouli par la traversée de la vallée de Tempé. Cette région, célèbre par ses sites ravissants et que Virgile a chantée, s'étend du mont Olympe au mont Ossa. Le Pénée y roule ses eaux sur une largeur variant de 30 à 700 mètres. D'abord, le fleuve coule entre les montagnes; un peu plus loin, la vallée s'élargit à l'est et à l'ouest, de sorte qu'il peut en suivre mollement les sinueux contours.

Notre voyage est terminé. Sous nos yeux ont défilé, dans de grandioses panoramas, des lieux qui mériteraient d'être étudiés pendant de longs jours. Peu de pays réunissent une telle multitude d'attraits: ici, chaque siècle a laissé des traces qui s'offrent à la méditation du voyageur. Nous n'avons parlé que de la fable et de la Grèce antique, mais



*Paysan grec* (Cliché Frédéric Boissonnas)  
(Communiqué par la Maison Boissonnas et Taponnier).

la domination romaine, l'empire grec, l'empire ottoman, puis la lutte de l'Indépendance, enfin la dernière guerre turco-grecque ont marqué leur empreinte sur cette terre héroïque dont chaque grain de sable, dirait-on, a son histoire.



*Paysage à l'entrée de la vallée du Tempé* (Cliché Frédéric Boissonnas)  
(Communiqué par la Maison Boissonnas et Taponnier)



## La Cure sans Médicaments

### Une Méthode qui fait fureur en Angleterre

Sandow, pour nous Français, est une entité, un symbole : la force musculaire ; mais nous ignorons totalement qui est Eugén Sandow. Nos amis d'outre-mer ont appris à le connaître, et l'entourent aujourd'hui d'une reconnaissante admiration. Sandow est, en Angleterre, ce que l'on est convenu d'appeler "un homme considérable", et que nos voisins, nets et concis dans leur langage, dénomment : "a great man", un grand homme. Il est surtout le pionnier d'une méthode nouvelle qui a triomphalement fait ses preuves : celle de la *médecine sans médicaments*.



M. EUGÉN SANDOW  
(Le pionnier de la méthode nouvelle  
la cure sans médicaments)  
(The founder of  
Curative Physical Culture)

Le Français est sceptique par nature et incrédule par tempérament, mais, — il faut dire — ce scepticisme et cette incrédule s'expliquent et se justifient car on a trop souvent déjà préconisé très fort des cures sans médicaments, qui par la suite hélas, ont été reconnues sans effets ! Aussi ne parlerions-nous pas ici de la nouvelle méthode curative Sandow, si nous ne pouvions étayer nos arguments sur des preuves irréfutables et sur des témoignages de hautes personnalités médicales. En effet, et c'est un point essentiel qu'il convient de mettre tout d'abord en lumière, la méthode Sandow est peut-être la seule qui ait rencontré l'approbation unanime de tout le corps médical dans presque tous les pays du monde.

L'espace nous manque malheureusement pour développer ici l'admirable théorie sur laquelle s'est basé Eugén Sandow pour établir cette *cure sans médicaments*, de presque toutes les maladies ; nous sommes heureux cependant de pouvoir donner à nos milliers de lecteurs des preuves concluantes sur la valeur même de cette méthode.

Parmi les hommes les plus considérables de la Grande-Bretagne, hommes indiscutables et indiscutés tant pour leur honorabilité que pour leur valeur morale, M. Henri Labouchère, l'éditeur bien connu de notre confrère *Truth*, a consacré de nombreuses pages à la méthode Sandow, et sa conclusion, quelque surprenante qu'elle paraisse, est la suivante : « après avoir » fait une enquête approfondie sur la méthode d'Eugén » Sandow je considère que 99 % de ceux qui l'ont » suivie, en ont éprouvé une amélioration certaine, et » que 94 % ont été radicalement guéris des maladies » dont ils souffraient. »

Une importante Compagnie d'Edimbourg est peut-être plus convaincante encore. Dans une lettre qu'elle adresse à Sandow, elle dit : « les Directeurs de cette » Compagnie me chargent de vous informer que le » résultat de l'enquête à laquelle ils se sont livrés » sur votre traitement des maladies *sans médecine*, » leur a donné des résultats tels qu'ils ont pris la » décision suivante : après la visite médicale régle- » mentaire, ils accorderont, à l'avenir, des conditions » sensiblement au dessous du barème actuel, à tous » les malades que Sandow pourra recommander à » notre Assurance-Vie ou Assurance contre les maladies, » à la fin d'une cure par son traitement. La raison » — ajoutent-ils — de cette diminution est que la » Compagnie est convaincue que le système Sandow » donne au corps une condition de santé et de force » au dessus de la moyenne qui prolonge la vie » et immunise en cas de maladie. »

Ne sont-ce point là des preuves ?

Il en est encore d'autres, par milliers ; ce sont les attestations spontanées de tous ceux qui, en Angleterre, ont cru à Sandow, se sont confiés à lui, lui ont demandé de les guider de ses conseils, de leur indiquer son admirable méthode, et qui aujourd'hui guéris, lui ont écrit des lettres débordantes de reconnaissance. Toutes ces preuves, Sandow les tient à la disposition de ceux de nos lecteurs ou lectrices qui pourraient douter.

Si un succès inouï, incroyable, si la réussite foudroyante peuvent être de probants facteurs, l'extraordinaire et rapide fortune de l'Institut qu'a fondé Sandow dans Saint-James Street, Londres S. W. (Angleterre), devrait suffire.

Nous arrivons au point capital qui intéresse nos lecteurs : c'est le traitement par correspondance.

Par un système de questionnaire aussi simple qu'ingénieusement établi, Sandow, qui s'est adjoint des médecins de grande valeur, peut indiquer à coup sûr quel est le traitement spécial qu'il y a lieu d'appliquer pour chaque particulier.

La culture physique est aujourd'hui une science exacte : tous les médecins de tous les pays du monde l'ont reconnu sans restriction, comme traitement curatif d'une infinité de maladies : ce n'est donc pas une innovation dont nous parlons ici, ce qu'il y a de nouveau, tout au moins pour nous Français, c'est que le traitement de Sandow par correspondance et pour chaque cas individuel va devenir d'une application facile, même pour nos compatriotes.

Eugén Sandow a bien voulu, sur notre prière, promettre de répondre personnellement à tous nos lecteurs ou lectrices qui lui soumettraient leurs cas individuels.

Ses livres qu'il a publiés sous le nom de "*Sandow Health Library*" actuellement écrits en Anglais, vont sous peu être traduits en français mais, quant à présent du moins, il ne pourra offrir à nos lecteurs que l'édition anglaise (aujourd'hui que tout homme du monde, ou toute femme bien élevée comprend l'anglais, l'écueil est sans importance). En écrivant à M. Sandow, il serait bon que chacun ajoutât une note indiquant : 1° Son cas particulier, 2° Depuis combien de temps il en souffre, 3° Son âge, 4° Son genre d'occupation, 5° Ses nom et adresse avec l'indication Monsieur, Madame ou Mademoiselle. Ne pas oublier de joindre tous détails complémentaires qu'on jugera utile de faire connaître à Sandow pour lui permettre de se former une opinion relative à l'application de son traitement de culture physique pour tous cas particuliers.



Une assemblée de sommités médicales devant laquelle Sandow démontra les résultats de son traitement des maladies sans médicaments sur un modèle vivant.

Mr. Sandow lecturing on curative physical culture to a gathering of celebrated Doctors, and illustrating his remarks with a living model.

connected with those illnesses and physical defects.

There are a great many people who for some reason or another find themselves unable to visit Mr. Sandow.

In such cases, Mr. Sandow is pleased to give his advice and if suitable to plan out courses of treatment and forward them to the sufferer to be carried out at home.

This is in itself one of the greatest boons of the method of the treatment of Curative Physical Culture, for it enables those who, residing in the country or abroad, cannot afford the time to make the journey, or to whom its cost would be a matter of consideration, equally with those to whom neither time nor money is of any consequence, to take the treatment which Mr. Sandow prescribes as necessary for their case.

Thus they can with equal facility and at no inconvenience to themselves be beneficially treated by Mr. Sandow's method.

Naturally both patients and Physical Culture advisers prefer to have a personal meeting to go fully into the trouble, if this is possible.

Nevertheless Mr. Sandow secures wonderful results in the way of health acquired or renewed for those whom he has never seen, but who have in writing conveyed to him the precise symptoms of their health failings.

Lack of space prevents us going more fully into the subject here, but all who are interested can secure further information for themselves by writing to Mr. Sandow asking for the booklet, which deals with the ailment or defect requiring treatment ; or if they can do so they are invited to pay a visit personally to the Institute when Mr. Sandow will consider their case, and give his candid opinion as to its suitability for treatment by Scientific exercise.

No charge will be made for this, and inquirers are under no obligation to adopt the treatment, but should their case be a suitable one, they will find that the cost of a course is well within their means.

In writing for the booklet which will be sent free, inquirers are asked to give full name, address, age, occupation, details and duration of last illness, and also to state whether Reverend, or Title, and any further particulars which will enable Mr. Sandow to form an opinion upon their case.

## Health without Medicine

### The Sandow Method of Scientific Exercise

In this short article for readers of the "Figaro Illustré" which will point out to them how they may cure themselves of certain illnesses and acquire perfect health, and how many physical defects or deficiencies may be remedied without resorting to the use of medicine, it is not proposed to argue the value of Scientific Exercise as a cure, because owing to the efforts of Mr. Eugen Sandow, the pioneer of Curative Physical Culture, this is perfectly well known. In case any of the statements which are made on behalf of the Scientific Exercise as applied by Mr. Sandow seem too hopeful it may be at once said that behind what is written are the following substantial guarantees :

1. Hundreds of medical men throughout the land not only endorse what Mr. Sandow claims for Curative Physical Culture, but themselves visit him to take exercise treatment, and send their patients.

2. Truth newspaper has held an investigation into the Sandow method of Curative Exercise, and reports that 99 out of every 100 people who take the treatment are benefited and 94 out of every hundred completely cured.

3. The Great Century Insurance Company, of 27 Queen Victoria Street, London E. C. England has also investigated, and its medical officers find that patients after the Physical Culture treatment are not only cured but made healthier than other people, so that they will insure their lives or insure them against illness in the future for a cheaper rate than that at which they will insure anyone else.

The old saying, "One man's meat is another man's poison," applies with more force to the cure of illness than to anything else. Now scientific exercise can, by its very nature, be better graduated, directed, controlled, and focussed upon the weak spots of the individual, both external and internal, than can any other healing force known to medical science. Its regulation and application are so elastic that it provides a cure for a weak woman whose whole nervous system is "gone to pieces."

A child is prescribed for as efficiently as is a strongly developed, full-grown man who has allowed his digestive system to become undermined. The aged find in scientific exercise just that gentle stimulus which imperceptibly quickens to life the lagging functions, but does not harry the organs after the drastic fashion of drugs.

While bodily movements possess all these unique qualities which make their application to the cure of illness so beneficial, it must not be thought that exercise in a haphazard or general kind of way can be recommended to those who are out of health. On the contrary, it is most important that in every case a skilled and experienced selection of exercises exactly suitable to the sufferer's need shall be secured. The effect must be from time to time supervised, the programme of daily movements altered : in a word exercise to be curative must be scientific and scientifically applied and this is accomplished by Mr. Sandow's system.

The very wide range of the various illnesses and physical deficiencies which are successfully treated by Scientific Physical Culture as prescribed by Mr. Sandow and followed by patients, either at his Institute 32, Saint-James Street, London, England, or, where possible, in their own homes, and which Mr. Sandow is daily dealing with, includes all those which serve as titles for the brochures of his Health Library given below and a great many others

#### SANDOW HEALTH LIBRARY

Tous les lecteurs qui voudront se convaincre de la merveilleuse efficacité de cette méthode n'auront qu'à écrire à Sandow, 32, St James, Londres (Angleterre) pour demander l'un des livres dont les titres suivent et qui pourraient les intéresser.

1. Indigestion et Dyspepsie.
2. Constipation et sa guérison.
3. Affections du foie.
4. Désordres nerveux chez l'homme.
5. Désordres nerveux chez la femme.
6. Obésité chez l'homme.
7. Obésité chez la femme.
8. Affections du cœur.
9. Maladies des poumons et de la poitrine.
10. Rhumatisme et Goutte.
11. L'Anémie : ses causes et sa guérison.
12. Affections des reins.
13. Manque des forces.
14. Différences physiques chez l'homme.
15. Différences physiques chez la femme.
16. Fonctionnement difficile de la parole.
17. Désordres circulatoires.
18. Maladies de la peau.
19. Développement physique chez l'homme.
20. Hygiène journalière.
21. Santé des jeunes garçons et fillettes.
22. Beauté plastique chez la femme.
23. Insomnie.
24. Neurasthénie.

Select the volume dealing with the ailment or deficiency for which Treatment is desired from the list below and write for it to Mr. Sandow, 32, Saint-James Street, London S.W., (England). Upon receipt of letter a copy of the booklet required will be forwarded gratis and post-free.

1. Indigestion and Dyspepsia.
2. Constipation and its Cure.
3. Liver Troubles.
4. Nervous Disorders in Men.
5. Nervous Disorders in Women.
6. Obesity in Men.
7. Obesity in Women.
8. Heart Affections.
9. Lung and Chest Complaints.
10. Rheumatism and Gout.
11. Anemia: its Cause and Cure.
12. Kidney Disorders : Functional and Chronic.
13. Lack of Vigour.
14. Physical Deformities in Men.
15. Physical Deformities in Women.
16. Functional Defects in Speech.
17. Circulatory Disorders.
18. Skin Disorders.
19. Physical Development for Men.
20. Everyday Health.
21. Boys' and Girls' Health and Aliments.
22. Figure Culture for Women.
23. Insomnia.
24. Neurasthenia.



## Chronique Immobilière

Nous avons constaté avec plaisir que notre première chronique avait intéressé tout particulièrement un certain nombre de lecteurs du *Figaro Illustré*; et nous avons reçu d'eux des demandes de renseignements concernant plusieurs immeubles indiqués.

Un architecte, membre de la Société Centrale, est venu nous demander notre concours financier pour l'édification d'un important groupe d'immeubles entre Auteuil et Passy.

Fort satisfaits de ce premier résultat, nous nous efforcerons toujours de donner satisfaction aux personnes qui voudront bien s'adresser à nous.

Nous disposons actuellement d'une part de 800.000 francs, à placer à 3 fr. 75 0/0 sur immeubles de rapport à Paris, et d'autre part de 2.500.000 francs à 4 0/0, soit sur immeubles, soit sur domaines.

Nous sommes chargés de vendre un joli domaine situé à deux heures de Paris, et à une heure de Dieppe; d'une superficie de 460 hectares environ, avec bois, terres de labour, dix fermes, chasse magnifique, habitation confortable; rapport 20.000 francs qu'on peut augmenter; prix 500.000 francs. On peut traiter avec moitié comptant.

Un autre domaine dans l'Est, trois heures de Paris, 900 hectares avec chasses, bois, fermes, etc. Propriété princière. Prix : Deux millions. Grandes facilités de paiement.

Nous recommandons spécialement les affaires ci-après :

1° Gare du Nord. Immeuble moderne, un appartement par étage 2.400 francs; tout loué par baux. Rapport 14.500 francs. Prix 210.000 francs.

2° Près gare Montparnasse, deux beaux immeubles modernes. Locations bourgeoises de 800 à 1.200 francs. Tout est toujours loué, ces locations étant très rares dans ce quartier où il n'y a que de grands appartements. Rapport à augmenter 14.600 francs. Prix 200.000 francs.

3° Place Malesherbes. Immeuble moderne en pierre de taille. Deux façades sur deux rues dont l'une très commerçante. Un appartement par étage. Tout le confort moderne. Location de 2 à 3.000 francs. Tout loué par baux. Rapport 20.300 francs. Prix 280.000 francs.

4° A l'entrée de la rue de Passy. Trocadéro-Station-Métro-Passy. Immeuble moderne tout le confort. Un appartement par étage 2.900 à 3.500 francs.

Rapport 19.500 francs. Prix 270.000 francs contrat en main, soit du cinq pour cent, un tiers déduit pour charges, entretien, non-valeur, etc. Cette affaire très intéressante sera rapidement vendue.

5° Avenue Wagram, entre rue de Courcelles et avenue des Ternes. Immeuble moderne. Tout le confort, facade de style. Balcon à tous les étages. Construction de premier ordre. Locations de 4.000 à 4.800 francs. Tout par baux. Rapport 24.200 francs à augmenter. Prix 340.000 francs dont 150.000 francs dus au Crédit Foncier à 4 fr. 30 et amortissables en 75 annuités.

6° Place Denfert-Rochereau. Affaire de spéculation. Superficie 3.470 mètres. Rapport actuel 33.720 francs. Locations 800 à 2.600 francs. Il reste du terrain libre sur lequel on peut construire. Prix demandé 500.000 francs sur lequel on peut conserver 300.000 francs à 4 fr. 25 0/0.

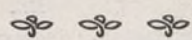
7° Avenue Victor-Hugo, angle, bel immeuble moderne. Tout le confort. Un appartement par étage 5.000 francs. Tout loué par baux. Rapport 39.000 francs. Prix 500.000 francs.

8° Autre mitoyen. Prix 340.000 francs. On peut acquérir les deux immeubles dont les cours sont mitoyennes et avoir un revenu de 5 0/0 bien net dans l'un des plus beaux quartiers de Paris.

9° Boulevard Malesherbes à la Madeleine même. Tout le confort moderne. 3 boutiques, 2 appartements par étage 1.500 à 3.700 francs, façade

37 mètres. Prix 900.000 francs dont 700.000 francs dus à 4 fr. 15 0/0.

Nous avons également plusieurs beaux immeubles situés avenue de l'Opéra et environs gare Saint-Lazare, pouvant convenir à grandes Compagnies ou Sociétés et du prix de 1.000.000 à 5.000.000 de francs. Nous tenons tous renseignements et permis de visiter à la disposition de nos lecteurs à première demande.



Yonne. Joli petit château, entouré de murs et bordé par une rivière. 18 hectares. Parc, bois, verger, potager. Droit de chasse sur 118 hectares. Prix exceptionnel 80.000 francs.

Oise. Bois de 100 hectares entouré de grillages et bordé sur la plaine par 8 hectares de terres. Maison de garde. Chasse giboyeuse. Prix 100.000 francs.

Pierrefonds. Très jolie propriété près la chaussée du Lac et à quelques minutes de la forêt. Maison en parfait état, rez-de-chaussée et 2 étages. Un Rû traverse la propriété. Pêche, chasse. Beau parc. Superficie 10.000 mètres. Prix 80.000 francs.

Seine-et-Oise. 30 minutes de Paris. Très jolie propriété. Surface 2 hectares. Parc avec pièce d'eau courante. Maison de jardinier, nombreux communs. Maison moderne. 6 chambres de maîtres. Prix 120.000 francs, faire offres.

Oise. 10 minutes de la gare de Clermont. Très jolie propriété de 43 hectares, trois pièces d'eau très poissonneuses. Pêche, chasse, bois, arbres superbes. Château parfait état, nombreux communs. Prix 200.000 francs.

Seine. 13 kilomètres de Notre-Dame. Château Louis XVI. 27 hectares. Prix 500.000 francs. Ce n'est pas la valeur du terrain. Bonne affaire d'avenir, le terrain devant doubler de valeur d'ici une dizaine d'années.

Adresser la correspondance ou voir le rédacteur de la Chronique immobilière du *Figaro Illustré*, M. Léon Gamotot à ses bureaux, 28, rue Montpensier (Palais Royal). Téléphone 268-57. Tous les jours de 9 heures à 10 heures (matin) ou de 4 à 6 heures (soir).



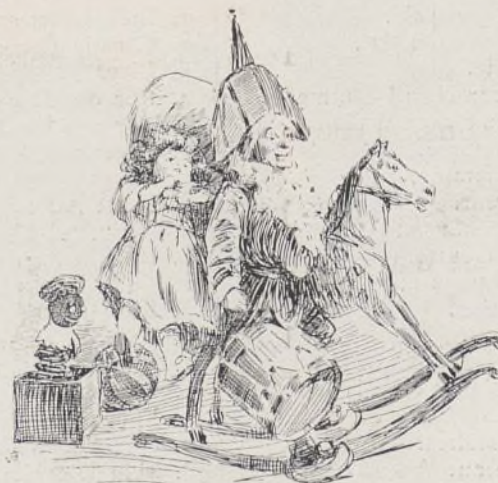
## Tout-Baby au B. H. V.



Oh ! les gentils manifestants que voilà. Ils regardent avec enthousiasme, ils clament de joie :

C'est des joujous qu'il nous faut  
Oh ! oh ! oh ! oh !

Portés aux bras des mamans, ou conduits par la main, ils se promènent de comptoir en comptoir, les babies !

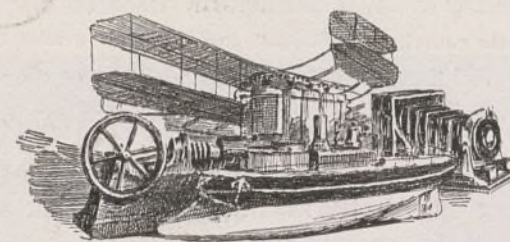


Leurs yeux s'émerveillent, leurs menottes se tendent. Que de fraîches poupées ! que de ménages ! que de fringants dadas ! que de tambours ! que de machines, de ballons, d'aéroplanes !



Un concert de milliers de voix musicales emplit le Bazar de l'Hôtel de Ville et exprime sur tous les tons, aigus, doux, impérieux, tendres, les convoitises des gosses et gossettes.

C'est un spectacle charmant que donnent aux observateurs de tous âges cette « furia francese » de désirs enfantins, cet assaut fiévreux des étalages de jouets, pour la conquête du bonheur d'un jour et même d'un moment.



En] avant ! en avant !, espiègles délurés, mignonnes gamines de Paris.

Ici, s'offrent des tentations auxquelles vos parents vont céder pour votre plaisir, si vous les priez joliment dans un sourire.

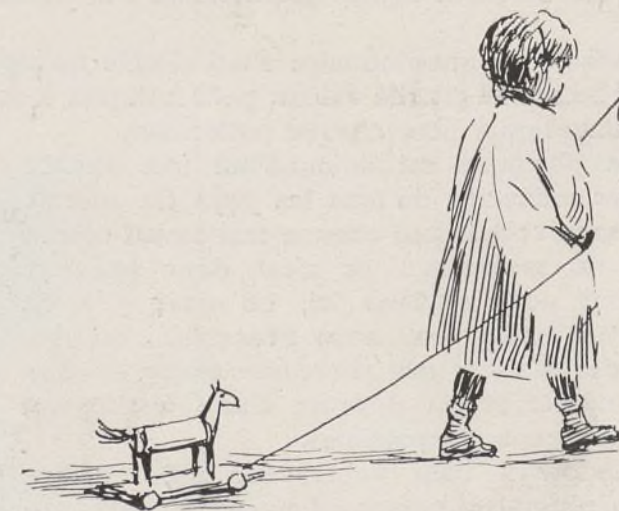


Au Bazar de l'Hôtel de Ville, pour vous, chers petits, s'amoncellent des trésors que vous pouvez atteindre.

Que souhaitez-vous ? ce polichinelle, ce bateau à vapeur, cet appareil photographique.

Ils vont être à vous, si bonhomme Noël inspire à votre papa, à votre parrain, à votre mère-grand, à votre oncle, à votre tante, à tous les amis et amies de votre famille de vous apporter leurs cadeaux de nouvel an.

Heureux babies !



## La Curiosité

Le *Figaro Illustré* ouvrira, à partir du numéro de février prochain, dans ses « Chroniques du mois » si appréciées, une nouvelle rubrique spécialement consacrée à la Curiosité en général et aux occasions et actualités relatives aux antiquités, bibelots, tableaux anciens, etc. M. Pollak, titulaire de cette rubrique, répondra personnellement à toutes les demandes de renseignements sur les ventes, achats, expertises d'objets anciens, etc., qui lui seront adressées au *Figaro Illustré*.